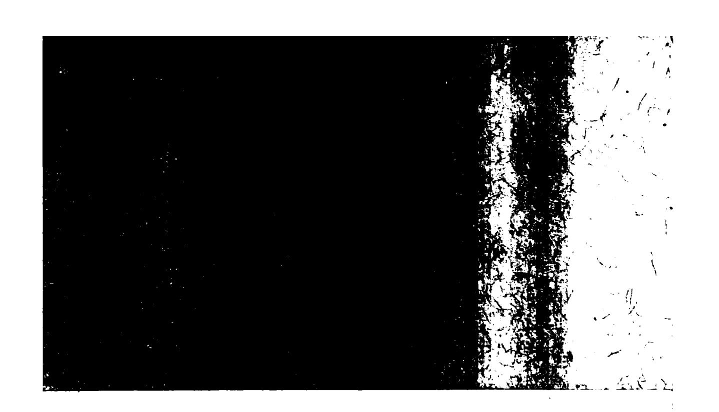
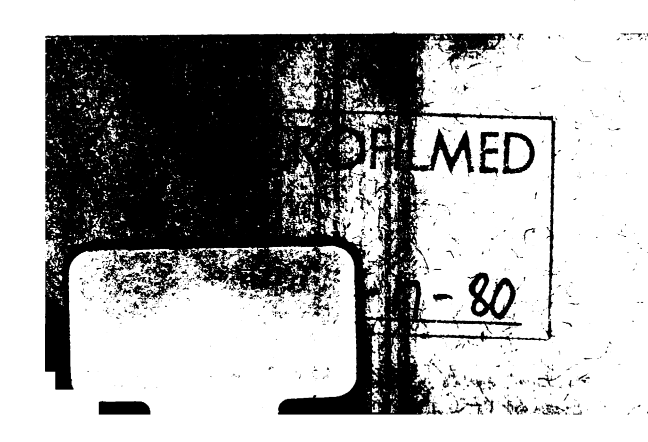
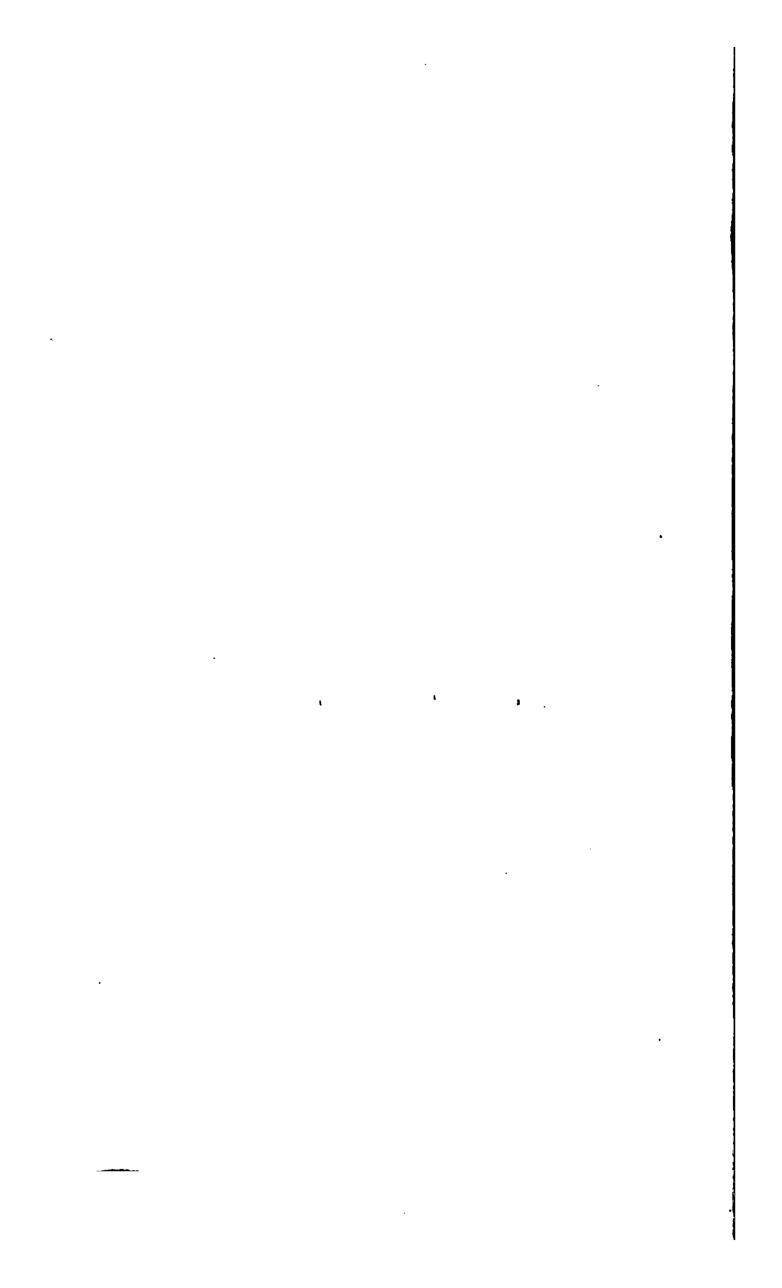








d. H. Naville

Batteux
NaDB

[illegible]

COURS

DE BELLES-LETTRES.

Charles Batteux

COURS DE BELLES-LETTRES, OU PRINCIPES DE LA LITTERATURE.

NOUVELLE EDITION.

TOME III.



Pierre

Boissier

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, ruë S. Jean de Beauvais.
{ DURAND, ruë S. Jacques, au Griffon.

M. DCC. LIII.





LES PRINCIPES DE LA LITTERATURE.

TROISIÉME SECTION.

Sur la Poesie Lyrique.

I.

La Poësie lyrique est soumise au principe de l'imitation.

QUAND on n'examine que superficiellement la Poësie lyrique, elle paroît se prêter moins que les autres especes au

principe général qui ramene tout à l'imitation.

Quoi ! s'écrie-t-on d'abord ; les cantiques des Prophetes, les pseaumes de David, les odes de Pindare & d'Horace ne seront point de vrais poëmes ? Ce sont les plus parfaits. Remontez à l'origine. La poësie n'est-elle pas un chant, qu'inspire la joie, l'admiration, la reconnoissance ? N'est-ce pas un cri du cœur, un élan, où la nature fait tout, & l'art rien ? Je n'y vois pourtant point de tableau, de peinture. Tout y est feu, sentiment, ivresse. Ainsi deux choses sont vraies : la premiere, que les poësies lyriques sont de vrais poëmes : la seconde, que ces poësies n'ont point le caractère de l'imitation. Voilà l'objection proposée dans toute sa force.

Avant que d'y répondre, je demande à ceux qui la font, si la Musique, les Opéra, où tout est lyrique, contiennent des passions réelles, ou des passions imitées ? si les chœurs des anciens, qui retenoient la nature originaire de la poësie, ces chœurs qui étoient l'expression du seul sentiment, s'ils étoient la nature elle-même, ou seulement la nature imitée ? si

Rousseau dans ses pseaumes étoit pénétré aussi réellement que David ? enfin, si nos acteurs, qui montrent sur le théâtre des passions si vives, les éprouvent sans le secours de l'art, & par la réalité de leur situation ? Si tout cela est feint, artificiel, imité ; la matiere de la poësie lyrique, pour être dans les sentimens, n'en doit donc pas être moins soumise à l'imitation.

L'origine de la Poësie ne prouve pas plus contre ce principe. Chercher la poësie dans sa premiere origine, c'est la chercher avant son existence. Les élémens des arts furent créez avec la nature. Mais les arts eux-mêmes, tels que nous les connoissons, que nous les définissons maintenant, sont bien différens de ce qu'ils étoient, quand ils commencerent à naître. Qu'on juge de la Poësie par les autres arts, qui, en naissant, ne furent ou qu'un cri inarticulé, ou qu'une ombre crayonnée, ou qu'un toît étayé. Peut-on les reconnoître à ces définitions ?

Que les cantiques sacrez soient de vraies poësies sans être des imitations ; cet exemple prouveroit-il beaucoup contre les poëtes, qui n'ont que la nature pour les inspirer ? Etoit-ce l'homme qui chantoit

dans Moyſe, n'étoit-ce point l'Eſprit de Dieu qui dictoit? Il eſt le maître : il n'a pas beſoin d'imiter, il crée. Au lieu que nos poëtes dans leur ivreſſe prétendue, n'ont d'autre ſecours que celui de leur génie naturel, qu'une imagination échauffée par l'art, qu'un enthouſiaſme de commande. Qu'ils aient eu un ſentiment réel de joie : c'eſt dequoi chanter, mais un couplet, ou deux ſeulement. Si on veut plus d'étendue; c'eſt à l'art à coudre à la piéce de nouveaux ſentimens qui reſſemblent aux premiers. Que la nature allume le feu; il faut au moins que l'art le nourriſſe & l'entretienne. Ainſi l'exemple des Prophetes, qui chantoient ſans imiter, ne peut tirer à conſéquence contre les poëtes imitateurs.

D'ailleurs, pourquoi les cantiques ſacrez nous paroiſſent-ils, à nous, ſi beaux? N'eſt-ce point parce que nous y trouvons parfaitement exprimez les ſentimens qu'il nous ſemble que nous aurions éprouvez dans la même ſituation où étoient les Prophetes? Et ſi ces ſentimens n'étoient que vrais, & non pas vraiſemblables, nous devrions les reſpecter; mais ils ne pourroient nous faire l'impreſſion du plaiſir.

Desorte que, pour plaire aux hommes, il faut, lors même qu'on n'imite point, faire comme si l'on imitoit, & donner à la vérité les traits de la vraisemblance.

La Poësie lyrique pourroit être regardée comme une espece à part; sans faire tort au principe où les autres se réduisent. Mais il n'est pas besoin de la séparer : elle entre naturellement & même nécessairement dans l'imitation; avec une seule différence, qui la caractérise & la distingue : c'est son objet particulier.

Les autres especes de poësie ont pour objet principal les actions : la Poësie lyryque est toute consacrée aux sentimens, c'est sa matiere, son objet essentiel. Qu'elle s'éleve comme un trait de flamme en frémissant, qu'elle s'insinue peu à peu, & nous échauffe sans bruit, que ce soit un aigle, un papillon, une abeille; c'est toujours le sentiment qui la guide ou qui l'emporte.

II.

La nature & les regles de la Poësie lyrique.

La Poësie lyrique, en général, est destinée à être mise en chant. C'est pour cela qu'on l'a appellée lyrique, & parce

qu'autrefois, quand on la chantoit, la lyre accompagnoit la voix. Le mot *ode* a la même origine : il signifie *chant*, *chanson*, *hymne*, *cantique*.

Il suit de-là que la Poësie lyrique & la Musique doivent avoir entr'elles un rapport intime, fondé dans les choses mêmes ; puisqu'elles ont l'une & l'autre les mêmes objets à exprimer. Et si cela est, la Musique étant une expression des sentimens du cœur par les sons inarticulez ; la Poësie musicale, ou lyrique, sera l'expression des sentimens par les sons articulez, ou, ce qui est la même chose, par les mots. Il ne s'agit que de développer cette idée.

Les hommes ont en eux une intelligence & une volonté, deux facultez dont les opérations sont des connoissances & des mouvemens. Ces opérations ne se séparent guères plus les unes des autres, que les facultez mêmes qui les produisent ne se séparent dans notre ame. Quand nous pensons, nos goûts se mêlent dans nos pensées. Quand nous sentons, nos pensées se mêlent dans nos goûts. Ainsi, soit que nous parlions, ou que nous écrivions, il y a ordinairement dans ce que

nous disons, de la lumiere & de la chaleur : de la lumiere, elle tient à l'intelligence & à la pensée : de la chaleur, elle tient à la volonté, au sentiment, au goût.

J'ai dit *ordinairement*, parce qu'il y a des genres, où la lumiere est seule : par exemple, la Géométrie ; & qu'il y en a d'autres où la chaleur est seule aussi, comme la Musique. Mais ici nous ne parlons que des ouvrages en vers ou en prose, qui ont pour objet de plaire & d'instruire en même tems ; des ouvrages qu'on appelle, ouvrages de goût. Il y a nécessairement dans ces sortes d'ouvrages, lumiere & chaleur ; parce que sans l'une le lecteur pourroit s'égarer : & que sans l'autre il s'ennuïroit.

Ces deux qualitez ne doivent être unies l'une à l'autre que dans des degrez proportionnez, & à la matiere qu'on traite, & à la fin qu'on se propose.

Si c'est la vérité qu'il s'agit de présenter à l'esprit, ce sera la lumiere qui dominera. Si c'est le cœur qu'on entreprend de toucher, ce sera la chaleur.

L'Histoire, les Dissertations, les Argumentations demandent sur-tout à être claires & lumineuses. L'Oraison, l'Epo-

pée, les Drames feront le mélange des deux qualitez, en proportion tantôt égale, tantôt inégale, ſelon le ton & le caractère des différentes parties du ſujet qui ſera traité. Mais dans la poëſie faite pour être chantée, ce ſera toujours à la chaleur à dominer; & il n'y aura que du plus ou du moins, ſelon les ſujets. En un mot, plus les genres approcheront de la Géométrie, plus ils ſeront clairs, nuds, froids. Plus ils approcheront de la Muſique, plus ils ſeront chauds, paſſionnez, énergiques: le cœur en pareil cas s'emparera de tout le ſujet, & la lumiere ſera preſque toute abſorbée dans le ſentiment.

On pourra donc définir la Poëſie lyrique, celle qui exprime le ſentiment. Qu'on y ajoute une forme de verſification qui ſoit chantante, elle aura tout ce dont elle a beſoin pour être parfaite.

De cette théorie abrégée ſortent toutes les regles de la Poëſie lyrique, auſſi-bien que ſes privileges. C'eſt là ce qui autoriſe la hardieſſe des débuts, les emportemens, les écarts. C'eſt de-là qu'elle tire ce ſublime qui lui appartient d'une façon particuliere, & cet enthouſiaſme qui l'approche de la divinité.

Enthouſiaſme de l'Ode.

L'Enthouſiaſme ou fureur poëtique, eſt ainſi nommée, parce que l'ame qui en eſt remplie, eſt toute entiere à l'objet qui le lui inſpire. Ce n'eſt autre choſe qu'un ſentiment quel qu'il ſoit, amour, colere, joie, admiration, triſteſſe, &c. produit par une idée.

Ce ſentiment n'a pas proprement le nom d'enthouſiaſme, quand il eſt naturel, c'eſt-à-dire, qu'il exiſte dans un homme qui l'éprouve par la réalité même de ſon état; mais ſeulement quand il ſe trouve dans un artiſte, poëte, peintre, muſicien; & qu'il eſt l'effet d'une imagination échauffée artificiellement par les objets qu'elle ſe repréſente dans la compoſition.

Ainſi l'enthouſiaſme des artiſtes n'eſt qu'un ſentiment vif, produit par une idée vive, dont l'artiſte ſe frappe lui-même.

Comme les objets que repréſentent les idées ſont plus ou moins grands, beaux, bons, importans, intéreſſans; qu'ils ſont petits, difformes, mauvais, plus ou moins; ils peuvent produire des ſentimens différens & d'eſpece & de degrez, &. par conſéquent différentes ſortes d'enthouſiaſ-

mes. Chaque artiſte, s'il a véritablement droit à ce nom, a le ſien, & dans chaque ſujet.

Celui du poëte lyrique eſt tantôt ſublime, tantôt doux & paiſible, mais le plus ſouvent, dans un certain milieu qui eſt entre le ſublime & le doux : & il eſt tel, ſoit par la nature même du ſujet, ſoit par le ſentiment du poëte, ſoit par l'un & par l'autre. Car ſi le ſujet a ſa couleur, le poëte a auſſi la ſienne. Quelquefois celle du poëte gâte celle du ſujet ; quelquefois auſſi le ſujet doit preſque tout au poëte.

Le Sublime.

Le Sublime, en général, eſt tout ce qui nous éleve au-deſſus de ce que nous étions, & qui nous fait ſentir en même tems cette élévation.

Il ne s'agit point ici de ce qu'on appelle ſtyle ſublime, lequel ne conſiſte que dans une ſuite d'idées nobles, exprimées noblement. Le ſublime dont nous parlons, eſt un trait qui éclaire, ou qui brûle.

Il y en a de deux ſortes, le ſublime des images & le ſublime des ſentimens.

Les images ſont ſublimes, quand elles élévent notre eſprit au-deſſus de toutes

les idées de grandeur qu'il pouvoit avoir.

Les ſentimens ſont ſublimes, quand ils paroiſſent être preſque au-deſſus de la condition humaine, & qu'ils font voir, comme l'a dit Seneque, dans la foibleſſe de l'humanité la conſtance d'un dieu. L'Univers tomberoit ſur la tête du juſte, ſon ame ſeroit tranquille dans le tems même de la chûte. L'idée de cette tranquillité comparée avec le fracas d'un monde entier qui ſe briſe, eſt une image ſublime; & la tranquillité du juſte eſt un ſentiment ſublime.

Il faut bien diſtinguer entre le ſublime du ſentiment & la vivacité du ſentiment. Le ſentiment peut être d'une vivacité extrême, ſans être ſublime: la colere qui va juſqu'à la fureur, eſt dans le plus haut degré de vivacité, & cependant elle n'eſt pas ſublime. Au contraire le ſentiment qui eſt ſublime, eſt ſans vivacité: il conſiſte dans le mouvement moins que dans le repos: & une grande ame eſt plûtôt celle qui voit tout ce qui affecte les ames ordinaires, qui le ſent même, ſans en être émûe, que celle qui ſuit aiſément les impreſſions des objets. Et peut-être qu'on pourroit dire en général, que le ſentiment

sublime n'est pas vif, & que le sentiment vif n'est pas sublime. Régulus s'en retourne paisiblement à Carthage, pour y souffrir les plus cruels supplices, qu'il sait qu'on lui apprête : ce sentiment est sublime, sans être vif. Le poëte Horace se représente la tranquillité de Régulus dans l'affreuse situation où il est : ce spectacle le frappe, l'emporte, il fait une ode magnifique ; son sentiment est vif, mais il n'est point sublime.

Cette distinction supposée, voici la génération du sublime lyrique. Un grand objet frappe le poëte : son imagination s'éleve, & s'allume : elle produit des sentimens vifs, qui agissent à leur tour sur l'imagination, & augmentent encore son feu. De-là les plus grands efforts pour exprimer l'état de l'ame : de-là les termes riches, forts, hardis, les figures extraordinaires, les tours singuliers. C'est alors que les Prophetes voient les collines du monde qui s'abbaissent sous les pas de l'éternité ; que la mer fuit ; que les montagnes tressaillent. C'est alors qu'Homere voit le signe de tête que Jupiter fait à Thétis, & le mouvement de son front immortel qui fait balancer l'Univers.

Voilà le sublime qui appartient à l'Ode, le sublime des images, celui qui produit le sentiment vif, & que le sentiment vif reproduit & augmente aussi à son tour.

Le sublime des sentimens n'a ni passions, ni emportemens, ni images fortes, ni expressions hardies. Tout est tranquille chez lui & simple. L'ame pleinement maîtresse d'elle-même, ne voit les choses que comme elles sont, & ne se met point en peine d'y rien changer. Une raison éclairée & affermie sur elle-même la guide dans tous ses mouvemens : & la solidité de ses motifs lui fournit un appui que rien ne peut ébranler. Quand elle parle, c'est toujours simplement & sans chaleur : Arie se donne un coup de poignard, pour donner à son mari l'exemple d'une mort héroïque : elle retire le poignard, & le lui présente en disant : *Pætus, cela ne fait point de mal.*

On disoit à Horace fils, allant combattre contre les Curiaces, que peut-être il faudroit le pleurer : il répond :

Quoi, vous me pleureriez mourant pour mon païs ?

Et à Médée : *Que vous reste-t-il contre tant d'ennemis* ? Elle répond froidement : *Moi.*

Cette eſpece de ſublime ne ſe trouve point dans l'Ode, parce qu'il tient ordinairement à quelque action, & que dans l'ode il n'y a point d'action. C'eſt dans le dramatique qu'on le trouve principalement : Corneille en eſt rempli.

D'après ces idées on pourroit donc définir l'ame foible ou baſſe, celle qui eſt abbatue, ou emportée par une ſecouſſe médiocre de quelque paſſion, colere, crainte, joie, triſteſſe, &c.

L'ame commune, celle qui réſiſte à cette ſecouſſe médiocre, mais qui ne peut y réſiſter, quand il y a quelques degrez de force de plus.

L'ame vraiment ſublime, celle qui a en ſoi un reſſort qui la met non-ſeulement au-deſſus de cette ame foible, qu'une ſeule ſecouſſe médiocre terraſſe, ou déplace ; mais encore au-deſſus de cette vertu qui réſiſte juſqu'à un certain point. C'eſt le rocher tant vanté dans les allégories des poëtes, aux pieds duquel les vagues viennent ſe briſer inutilement.

Il y a dans cette ſphere ſublime des degrez dont une ame médiocre ne peut ſe former aucune idée, quand même on les lui montreroit dans des exemples.

La vérité de ces notions semble être prouvée suffisamment par les traits sublimes que nous avons déja citez. En voici quelques autres encore qui achéveront de les mettre dans le jour dont elles ont besoin.

La reine Henriette d'Angleterre dans un vaisseau, au milieu d'un orage furieux, rassuroit ceux qui l'accompagnoient, en leur disant d'un air tranquille : *Que les Reines ne se noyoient pas.*

Curiace allant combattre pour sa patrie, disoit à Camille sa maîtresse, qui, pour le retenir, faisoit valoir son amour :

Avant que d'être à vous, je suis à mon païs.

Auguste ayant découvert la conjuration que Cinna avoit formée contre sa vie, & l'ayant convaincu, lui dit :

Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Voilà des sentimens sublimes : la Reine étoit au-dessus de la crainte ; Curiace au-dessus de l'amour ; Auguste au-dessus de la vengeance ; & tous trois ils étoient au-dessus des passions, & des vertus communes. Il en est de même des autres traits de sentimens sublimes.

Mais pour que le sentiment soit vrai-

ment ſublime, il faut qu'il ſoit fondé ſur une vraie vertu, ſans quoi il n'eſt que férocité, ou ſtupidité. Celui qui ne craint pas Dieu, n'a pas pour cela l'ame ſublime. Catilina ne ſauroit être un héros, quoiqu'il eût une certaine force dans l'ame. Par la même raiſon une penſée ne ſauroit être vraiment ſublime, ſi elle n'eſt fondée ſur la vérité. Et quand Lucain met d'un côté tous les Dieux dans la balance, & de l'autre Caton ſeulement, à qui il donne cependant l'avantage,

Victrix cauſa Diis placuit, SED *victa Catoni.*

il fait preſque rire ceux qui ſavent diſtinguer l'or d'avec le clinquant. Sa penſée eſt d'un ſublime qui retombe dans le puéril.

Revenons au ſublime de l'ode. Nous avons dit qu'il conſiſtoit dans l'éclat des images & dans la vivacité des ſentimens. C'eſt cette vivacité qui produit la hardieſſe des débuts, les écarts, &c. dont nous parlerons dans un moment, après avoir donné l'idée de l'enthouſiaſme doux, & du médiocre.

L'enthouſiaſme doux, eſt celui qu'on éprouve quand on travaille ſur des ſujets gracieux, délicats, & qui ne produiſent que des ſentimens paiſibles.

Il est aisé de se former une idée de l'enthousiasme qui tient le milieu entre le sublime & le doux. C'est celui qui produit ce qu'on appelle le style sublime, c'est-à-dire, la continuité des pensées relevées, les expressions fortes, riches, les sons harmonieux, les tours serrez, hardis, les figures brillantes : la verve est soutenue & toujours pleine. Dans le sublime ce ne sont que des transports, des élans, des fureurs, des traits. Dans le doux, ce ne sont que des jeux, des ris folâtres, une molle paresse, une indolence où l'ame n'a d'action que ce qu'il lui en faut pour sentir. Du mélange de ces deux genres il résulte une force mêlée de graces, qui fait la troisiéme espece d'enthousiasme dont nous parlons.

Début de l'Ode.

Le début de l'Ode est hardi, parce que quand le poëte saisit sa lyre, on le suppose fortement frappé des objets qu'il se représente. Son sentiment éclate, part comme un torrent qui rompt la digue : & en conséquence il n'est guères possible que l'ode monte plus haut que son début ; mais aussi le poëte, s'il a du goût, doit

s'arrêter précisément à l'endroit où il commence à descendre.

Ecarts de l'Ode.

Les Ecarts sont une espece de vuide entre deux idées, qui n'ont point de liaisons immédiates. On sait quelle est la vîtesse de l'esprit. Quand l'ame est échauffée par la passion, cette vîtesse est incomparablement plus grande encore. La fougue presse les pensées & les précipite. Et comme il n'est pas possible de les exprimer toutes, le poëte saisit seulement les plus remarquables, & les exprimant dans le même ordre qu'elles avoient dans son esprit, sans exprimer celles qui leur servoient de liaison, elles ont l'air disparates & décousues. Elles ne se tiennent que de loin, & laissent par conséquent entr'elles quelques vuides, qu'un lecteur remplit aisément, quand il a de l'ame, & qu'il a saisi l'esprit du poëte. Par exemple, Moïse fait dire à Dieu : J'ai parlé, *Dixi :* où sont-ils ? *Ubinam sunt ?* » *J'ai* » *parlé* à mes ennemis dans ma colere : » ma seule parole les a fait disparoître : » vous qui êtes témoins de ma victoire, » répondez : » *Où sont-ils ?* Les deux pen-

fées du poëte sacré sont, *J'ai parlé*, *où sont-ils?* Toutes les autres idées qui sont entre ces deux mots, se sont trouvées dans son esprit; mais n'ayant pas jugé à propos de les exprimer, il a laissé ce vuide qu'on appelle écart.

Les Ecarts ne doivent se trouver que dans les sujets qui peuvent admettre des passions vives, parce qu'ils sont l'effet d'une ame troublée, & que le trouble ne peut être causé que par des objets importans.

Digressions.

Les Digressions sont des sorties que l'esprit du poëte fait sur d'autres sujets voisins de celui qu'il traite, soit que la beauté de la matiere l'ait tenté, ou que la stérilité de son sujet l'ait obligé d'aller chercher ailleurs de quoi l'enrichir.

Il y a des digressions de deux sortes, les unes qui sont des lieux communs, des véritez générales, souvent susceptibles des plus grandes beautez poëtiques: comme dans l'ode où Horace, à propos d'un voyage que Virgile fait par mer, se déchaîne contre la témérité sacrilége du genre humain que rien ne peut arrêter. L'autre espece est des traits d'histoire ou

de la fable que le poëte emploie pour prouver ce qu'il a en vûe. Telle eſt l'hiſtoire de Régulus, & celle d'Europe dans le même poëte. Ces digreſſions ſont plus permiſes aux lyriques qu'aux autres, pour la raiſon que nous avons dite.

Déſordre de l'Ode.

Le déſordre poëtique conſiſte à préſenter les choſes bruſquement & ſans préparation; ou à les placer dans un ordre qu'elles n'ont point naturellement : c'eſt le déſordre des choſes. Il y a celui des mots, d'où réſultent des tours qui, ſans être forcez, paroiſſent extraordinaires & irréguliers.

En général les écarts, les digreſſions, le déſordre, ne doivent ſervir qu'à varier, animer, enrichir le ſujet. S'ils l'obſcurciſſent, le chargent, l'embarraſſent, ils ſont mauvais. La raiſon ne guidant pas le poëte, il faut au moins qu'elle puiſſe le ſuivre : ſans cela, l'enthouſiaſme n'eſt qu'un délire, & les égaremens qu'une folie.

Des obſervations précédentes, on peut tirer deux conſéquences.

La premiere eſt que l'ode ne doit

avoir qu'une étendue médiocre. Car si elle est toute dans le sentiment & dans le sentiment produit à la vûe d'un objet, il n'est pas possible qu'elle se soutienne longtems : *Animorum incendia*, dit Ciceron, *celeriter restinguuntur*. Aussi voit-on que les meilleurs Lyriques se contentent de présenter leur objet sous les différentes faces qui peuvent produire, ou entretenir la même impression, après quoi ils l'abandonnent presque aussi brusquement qu'ils l'avoient saisi.

La seconde conséquence est, qu'il doit y avoir dans une ode unité de sentiment, de même qu'il y a unité d'action dans l'épopée & dans le drame. On peut, on doit même varier les images, les pensées, les tours, mais de maniere qu'ils soient toujours analogues à la passion qui regne. Cette passion peut se replier sur elle-même, se développer plus ou moins, se retourner ; mais elle ne doit ni changer de nature, ni ceder sa place à une autre. Si c'est la joie qui a fait prendre la lyre, elle pourra bien s'égarer dans ses transports, & aborder au hazard, mais ce ne sera jamais à la tristesse : ce seroit un défaut impardonnable. Si c'est par un sen-

timent de haine qu'on débute, on ne finira point par l'amour, ou bien ce sera un amour de la chose opposée à celle qu'on haïssoit : & alors c'est toujours le premier sentiment, qui est seulement déguisé. Il en est même des autres sentimens.

III.

Différentes especes d'Odes.

Il y a des Odes de quatre especes. L'ode sacrée qui s'adresse à Dieu, & qui s'appelle hymne, ou cantique. C'est l'expression d'une ame qui admire avec transport la grandeur, la toute-puissance, la sagesse de l'Etre suprême, & qui lui témoigne son ravissement. Tels sont les cantiques de Moyse, ceux des Prophetes, & les pseaumes de David.

La seconde espece est des odes héroïques, ainsi nommées parce qu'elles sont consacrées à la gloire des héros. Telles sont celles de Pindare sur-tout, quelques-unes d'Horace, de Malherbe, de Rousseau.

La troisiéme espece peut porter le nom d'ode morale ou philosophique. Le poëte frappé des charmes de la vertu, ou de la laideur du vice, s'abandonne aux sen-

timens d'amour ou de haine que ces objets produisent en lui.

La quatriéme espece naît au milieu des plaisirs, c'est l'expression d'un moment de joie. Telles sont les odes Anacréontiques, & la plûpart des chansons françoises.

IV.

La forme de l'Ode.

La forme de l'Ode est différente suivant le goût des peuples, où elle est en usage. Chez les Grecs elle étoit ordinairement partagée en stances, qu'ils appelloient *formes*, εἴδη. Ces stances avoient différens noms. Il y avoit la strophe, l'antistrophe, & l'épode. Les strophes symmétrisoient avec les antistrophes, & les épodes symmétrisoient entr'elles. La strophe commençoit, l'antistrophe suivoit, ensuite venoit l'épode, puis c'étoit à recommencer sur la même forme. Le chant de ces vers étoit accompagné de danses. Les danseurs tournoient dans un sens pendant la strophe; στρέφω, signifie *tourner*. Et pendant l'antistrophe, ils tournoient dans un sens contraire, en revenant sur eux-mêmes. Pendant le chant de

l'épode, qui étoit toujours plus courte, les danſeurs faiſoient leurs mouvemens ſans tourner ni d'un côté, ni de l'autre. C'eſt dans cette forme que ſont faites les odes de Pindare & la plûpart des chœurs dramatiques.

Alcée, Sappho, & d'autres Lyriques avoient inventé avant Pindare d'autres formes, où ils mêloient des vers de différentes eſpeces, avec une ſymmétrie qui revenoit beaucoup plus ſouvent. Ce ſont ces formes qu'Horace a ſuivies. Il eſt aiſé de s'en faire une idée d'après ſes poëſies lyriques.

Les François ont des odes de deux ſortes ; les unes qui retiennent le nom générique, & les autres qu'on nomme *Cantates*, parce qu'elles ſont faites pour être chantées, & que les autres ne ſe chantent pas.

Dans la premiere eſpece l'aſſortiment & le nombre des vers eſt à-peu-près au choix & à la diſpoſition du poëte. Mais la premiere ſtrophe une fois aſſortie, elle ſert de regle à toutes les autres.

Dans les Cantates on diſtingue deux parties : le récitatif, & l'air. Le récitatif commence, l'air ſuit. Puis un autre ré-

citatif, puis encore un autre air. Le récitatif présente l'objet à l'esprit, l'air exprime le sentiment qu'a dû produire la vûe de l'objet. Ce qui produit deux sortes de musique, & aussi deux sortes de poësie. Le récitatif est plus doux, plus simple; l'air est plus vif, plus animé.

Ces deux especes de musique & de poësie dans la même piéce lyrique, présentent l'occasion d'examiner une sorte de problême, qui est de savoir pourquoi la musique, étant toute dans le sentiment, il y a une espece de poësie lyrique qui est fondante par sa douceur, & une autre espece qui demande au contraire toute la force & toute l'énergie imaginable.

Il est certain, en général, que plus la poësie est douce, molle, foible même, pourvû qu'elle ne soit point lâche, mieux elle se prête à la musique. Il semble alors que les inflexions & les intervalles du chant sont à demi formez dans les mots, & qu'il ne faut qu'un peu d'art pour les développer. Telle est, par exemple, la poësie de Quinaut, qui est le poëte peut-être le plus chantant & le plus lyrique qui fût jamais.

Cependant les odes qui sont destinées

à être chantées admettent, exigent même des images fortes, foncées, des métaphores hardies : Pindare en est rempli. Il y a des odes entieres d'Horace qui ne sont qu'un tissu d'allégories : les chœurs de Sophocle, d'Euripide, de Seneque, sont d'une force extraordinaire. C'est la plus forte poësie qu'il y ait. Les Pseaumes de David, les Cantiques des Prophetes, ont le même caractère. D'où vient cette différence ?

Pour réduire la difficulté en un mot : Tout ce qui est fait pour être chanté doit être plein de sentiment : tout ce qui est l'ouvrage du sentiment est aisé, libre, naïf. Cependant les odes & les cantiques sont forts, serrez, travaillez, & ont l'air de l'avoir été.

Il ne s'agit, pour expliquer cette difficulté, que de regarder les choses de près, & de se rappeller ce que nous avons déja dit.

Il est vrai que la Musique n'exprime que le sentiment. Il est vrai aussi que le sentiment est toujours libre & naïf. Mais cette liberté, ce naïf, n'excluent point la force de l'expression, au contraire ils y menent. Quand le sentiment est dans sa

plus grande vivacité, il s'affranchit de l'expression vulgaire : il parle par des choses, plûtôt que par des mots, parce que les mots sont trop foibles pour lui. Il ne dit point : *Mon mal est cruel*, mais, *c'est un tigre impitoyable.* De-là naissent les métaphores, les allégories, les comparaisons. La naïveté n'exclut que ce qui est trop pensé, trop réfléchi, ou qui n'a qu'une secheresse historique, les pointes d'esprit, les épigrammes, les transitions subtiles, les expositions systématiques. Aussi n'en trouve-t-on point dans aucune piéce vraiment lyrique. Mais les expressions les plus énergiques, peuvent s'y trouver. C'est même là qu'on doit les trouver plus qu'ailleurs ; puisque c'est là sur-tout que l'imagination montre toute sa force, & que voyant les choses d'une maniere passionnée, elle porte l'ame toute entiere vers l'expression.

D'où vient donc que la poësie de Quinault est si molle & si douce ?

C'est 1°. que Quinault n'a chanté que les jeux, les plaisirs, l'amour, dont le fonds est la paresse & l'indolence.

2°. C'est que dans les ouvrages de Quinault la plus grande partie est en réci-

tatif : ce ſont des Tragédies. Or la poë-ſie en pareil cas, quelque lyrique qu'elle ſoit, n'eſt point toute entiere à la paſ-ſion. Les idées arrivant continuellement donnent à l'ame une occupation qui l'em-pêche de s'abandonner au ſentiment. Elle eſt obligée d'être attentive. Et dès-lors point d'emportemens, point de fougue ; & par conſéquent point de ces expreſ-ſions qui annoncent l'ivreſſe, ou la fu-reur : en un mot les ſentimens ſuivent les idées. Au lieu que dans les airs, ce ſont les idées qui ſuivent les ſentimens. Il y a un ſentiment fondamental qui remplit l'ame, & qui en fait jouer toutes les fa-cultez à ſon gré : & comme alors l'ame ne raiſonne point ; elle s'occupe beaucoup plus de la force que de la juſteſſe des mots ; ce ne ſont que des ſecouſſes à ex-primer : par conſéquent on peut, on doit même, admettre tout ce qui contribue à la force & à l'énergie.

V.

Origine de la Poëſie lyrique.

La premiere exclamation de l'homme ſortant du néant, fut une expreſſion ly-rique. Quand il ouvrit les yeux ſur l'uni-

vers, qu'il ſentit ſa propre exiſtence par les impreſſions agréables qu'il recevoit par tous ſes ſens, il ne put s'empêcher d'élever la voix : & ce cri fut à la fois un cri de joie, d'admiration, d'étonnement, de reconnoiſſance ; cauſé par une multitude d'idées auſſi frappantes par elles-mêmes que par leur nouveauté. Ayant enſuite reconnu avec plus de loiſir & moins de confuſion, les bienfaits dont il étoit comblé, & les merveilles qui l'environnoient, il voulut que tout l'univers l'aidât à payer le tribut de gloire qu'il devoit au ſouverain Bienfaiteur. Il anima le ſoleil, les aſtres, les fleuves, les montagnes, les vents. Il n'y eut pas un ſeul être qui ne parlât, pour s'unir à l'hommage que l'homme rendoit : voilà l'origine des cantiques, des hymnes, des odes, en un mot de la poëſie lyrique.

Le genre humain ſe multiplie ; Dieu fait éclater ſa puiſſance en faveur du juſte contre l'injuſte ; les peuples reconnoiſſans immortaliſent le bienfait par des chants qu'une religieuſe tradition fait paſſer à la poſtérité. De-là les cantiques de Moïſe, de Debora, de Judith, ceux des Prophetes.

David rempli de l'eſprit de Dieu, em-

dée de transports, d'écarts, de désordre, de digressions lyriques. Cependant il sort beaucoup moins de ses sujets qu'on ne le croit communément. La gloire des héros qu'il a célébrez n'étoit point une gloire propre au héros vainqueur. Elle appartenoit de plein droit à sa famille, & plus encore à la ville dont il étoit citoyen. On disoit une telle ville a remporté tous les prix aux jeux olympiques. Ainsi lorsque Pindare rappelloit des traits anciens, soit des ayeux du vainqueur, soit de la ville à laquelle il appartenoit, c'étoit moins un égarement du poëte, qu'un effet de son art.

Horace parle de Pindare avec un enthousiasme d'admiration, qui prouve bien qu'il le trouvoit sublime. Il prétend qu'il est téméraire d'entreprendre de l'imiter. Il le compare à un fleuve grossi par les torrens, & qui précipite ses eaux bruyantes du haut des rochers. Il ne méritoit pas seulement les lauriers d'Apollon par ses dithyrambes, & par ses chants de victoire ; il savoit encore pleurer le jeune époux enlevé à sa jeune épouse, peindre l'innocence de l'âge d'or, & sauver de l'oubli les noms qui avoient méritez d'être immortels.

immortels. Malheureuſement il ne nous reſte de ce poëte admirable que la moindre partie de ſes ouvrages, ceux qu'il a faits à la gloire des vainqueurs. Les autres dont la matiere étoit plus riche & plus intéreſſante pour les hommes en général, ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

Ses poëſies nous paroiſſent difficiles pour pluſieurs raiſons : la premiere eſt la grandeur même des idées qu'elles renferment : la ſeconde, la hardieſſe des tours : la troiſiéme, la nouveauté des mots ; qu'il fabrique ſouvent pour l'endroit même où il les place. Enfin il eſt rempli d'une érudition détournée, tirée de l'hiſtoire particuliere de certaines familles & de certaines villes qui ont eû peu de part dans les révolutions connues de l'Hiſtoire ancienne.

M. Perrault a voulu tourner en ridicule la premiere ſtrophe de ſa premiere ode olympique : en voici la traduction.

» L'eau eſt le plus excellent de tous » les élémens : l'or brille parmi les ri» cheſſes des rois, comme le feu dans » les ténébres. Muſe, ſi tu veux chanter » les victoires, ne cherche point d'aſtre

» plus brillant que le soleil, qui éclate seul
» dans le vuide des airs, ni de combats
» plus illustres que ceux d'Olympie (*a*),
» d'où naissent ces chants glorieux que
» les plus beaux génies consacrent au fils
» de Saturne, en entrant dans le superbe
» palais du roi de Syracuse (*b*).

Il ne s'agit point ici de s'arrêter ni aux tours, ni aux figures, soit de pensées, soit des mots. Vouloir reprocher à Pindare ce que les Grecs ne lui ont pas reproché du côté du style, c'est prouver qu'on n'est pas juge compétent. Nous n'avons droit de prononcer que sur le fonds & les choses : encore ne devons-nous le faire qu'avec timidité.

Est-il rien de plus grand, de plus noble, de plus lyrique que ce morceau. Qui croiroit que M. Perrault auroit pû traduire ainsi le premier vers : *L'eau est bonne à la vérité* ? Cette traduction est plate & ne fait point de sens ; & dans le poëte

(*a*) Olympie ville du Péloponèse, auprès de laquelle on célébroit, tous les quatre ans les jeux Olympiques. Ils avoient été institués par Hercules, en l'honneur de Jupiter. Ils servirent à fixer les dattes dans l'histoire de la Grece, comme les Consulats dans celle de la République Romaine.

(*b*) C'étoit Hieron, celui qui vainquit les Carthaginois auprès d'Himère. Il mourut dans la 78 Olympiade.

grec elle contient la base d'un systême philosophique, qui étoit celui de Thalès, lequel regardoit l'eau comme le premier principe, le premier élément dont se formoient tous les autres êtres dans la nature. Qu'on réunisse cette idée avec celles qui l'accompagnent : *Le premier des élémens*, *le plus précieux des métaux*, *le plus brillant des astres*, voilà les symboles de la victoire que le poëte veut célébrer. L'or brille entre les autres métaux, comme le feu dans la nuit : le soleil seul efface tous les autres astres, & fait de tout le ciel un désert quand il y est : on ne voit que lui. Ainsi une victoire Olympique est au-dessus de toutes les victoires : elle efface toutes les autres. Ce n'est qu'aux plus grands génies qu'il appartient de chanter des hymnes en action de graces, & d'entrer ainsi dans le palais du Prince vainqueur. On n'a pas besoin d'efforts, ni de préjugez favorables aux Grecs pour sentir la hardiesse, l'élévation & la richesse de ces pensées. Et on doit supposer qu'elles ont été mises en œuvre comme elles le méritoient, & dans le goût de sa nation pour laquelle l'auteur travailloit.

Mais comment eſt loué le prince dont il s'agit ?

» Ce Prince qui porte le ſceptre de la » Juſtice dans ſon empire, qui cueille la » fleur de toutes les vertus, qui n'excelle » pas moins dans les arts que les plus » chers favoris des Muſes, lorſqu'ils chan- » tent dans les feſtins : Prends ta lyre ſa- » vante, livre-toi aux plus doux tranſports » que t'inſpire le généreux Courſier, qui » voloit ſur les bords de l'Alphée, & » qui ſans être preſſé de l'aiguillon, plaça » ſon maître dans le ſein de la victoire. » Sa gloire brille dans les contrées de » Pelops (*a*), &c.

On peut remarquer l'art avec lequel le poëte propoſe ſon ſujet. On voit Hieron, ſon courſier, ſa victoire, tout cela paroît comme environné de gloire. Le ſceptre du héros eſt celui de Thémis. Il préſente les vertus comme des tiges qui portent une fleur, & c'eſt cette fleur que moiſ- ſonne Hieron : ſon courſier vole ſur les bords de l'Alphée (*b*) : le voilà dans le ſein de la victoire.

(*a*) C'eſt le Péloponèſe, aujourd'hui la Morée.

(*b*) Alphée, riviere qui paſſe dans le Péloponèſe auprès du lieu où ſe célébroient les Jeux.

Pindare naquit à Thèbes en Bœotie la 65. Olympiade; 500 ans avant J. C. Quand Alexandre ruina cette ville, il voulut que la maison où ce poëte avoit demeuré fût conservée.

Avant Pindare la Grece avoit eu plusieurs Lyriques, dont les noms sont encore fameux, quoique les ouvrages de la plûpart ne subsistent plus. Alcman fut célébre à Lacédémone : Stesichore en Sicile : Sappho fit honneur à son sexe, & donna son nom au vers sapphique, qu'elle inventa. Elle étoit de l'isle de Lesbos, aussi-bien qu'Alcée, qui fleurit dans le même tems, & qui fut l'inventeur du vers alcaïque, celui de tous les vers lyriques qui a le plus de majesté.

ANACRÉON.

Anacréon de Téos ville d'Ionie, s'étoit rendu célébre plusieurs siécles auparavant. Il fut contemporain de Cyrus, & mourut la *6* Olymp. âgé de quatre-vingt trois ans. Il nous reste encore un assez grand nombre de ses piéces qui ne respirent toutes que le plaisir & l'amusement. Elles sont courtes. Ce n'est le plus souvent qu'un sentiment gracieux, une idée

douce, un compliment délicat tourné en allégorie : ce sont des graces simples, naïves, demi-vêtues.

Sa Colombe est un chef-d'œuvre de délicatesse. M. Le-Febvre disoit qu'il ne sembloit pas que ce fût l'ouvrage d'un homme, mais celui des Muses mêmes & des Graces.

» D'où viens-tu, aimable Colombe ? » d'où viens-tu ? D'où viennent ces odeurs » dont tu es parfumée ? Pourquoi fends- » tu les airs ? Je désire de l'apprendre.

» Anacréon m'envoie vers Bathylle son » ami. J'étois à Venus. Cette déesse me » donna à ce poëte pour avoir un de ses » hymnes. Maintenant c'est lui que je » sers. Ce sont ses lettres que je porte. » Il veut bientôt me mettre en liberté. » Mais quand il me renverroit, je reste- » rois toujours pour le servir. Irois-je vo- » ler sur les montagnes, me percher sur » les arbres, manger quelque graine sau- » vage ? Avec lui, je mange du pain, que » je lui prends dans les doigts : je bois » son vin, dans sa coupe. Quand j'ai bû, » je danse, je le couvre de mes aîles, » puis je m'endors sur sa lyre. Voilà tout.

» Adieu, vous m'avez fait causer plus
» qu'une corneille.

Autrefois on se servoit d'oiseaux pour porter les lettres. La colombe qui parle dans cette piéce, est un de ces couriers aîlez. Quelle naïveté dans son discours! que de graces! Quel agrément dans l'image qu'elle présente de sa vie, & de celle de son maître, de la douce liberté qui regne chez lui! Mais ces beautez ne se démontrent point, il faut être né pour les sentir.

Quelquefois ses chansons ne présentent qu'une scene gracieuse, que l'image d'un gazon qui invite à se reposer.

» Mon cher Bathylle, asseyez-vous à
» l'ombre de ces beaux arbres. Les zé-
» phirs agitent mollement leurs feuilles.
» Voyez cette claire fontaine qui coule
» & qui semble nous inviter. Hé qui pour-
» roit, en voyant un si beau lieu, ne point
» s'y reposer?

Quelquefois c'est un petit récit allégorique:

» Un jour les Muses firent l'Amour

» prisonnier. Elles le lierent aussitôt avec
» des guirlandes de fleurs, & le mirent
» sous la garde de la Beauté. La déesse
» de Cythere vint pour racheter son fils ;
» mais les chaînes qu'il porte ne sont plus
» des chaînes pour lui ; il veut rester dans
» sa captivité.

Rien n'est plus ingénieux, & en même tems plus délicat, que cette fiction. L'Amour apparemment avoit dressé des embûches aux Muses : l'ennemi est pris, lié, mis en prison. C'est la beauté qui est chargée d'en répondre. On veut lui rendre la liberté, il n'en veut plus, il aime mieux être prisonnier. On sent combien il y a de choses vraies, douces & fines dans cette image. Rien n'est si galant.

HORACE.

Horace, le premier & le seul des Latins qui ait réussi parfaitement dans l'ode, s'étoit rempli de la lecture de tous ces Lyriques grecs. Il a, selon les sujets, la gravité & la noblesse d'Alcée & de Stesichore, l'élévation & la fougue de Pindare, le feu, la vivacité de Sappho, la

molesse & la douceur d'Anacréon. Néanmoins on sent quelquefois qu'il y a de l'art chez lui, & qu'il songe à égaler des modéles. Anacréon est plus doux, Pindare plus hardi, Sappho dans les deux morceaux qui nous restent, montre plus de feu, & probablement Alcée avec sa lyre d'or, étoit plus grand encore & plus majestueux. Il semble même qu'en tout genre de littérature & de goût, les Grecs aient eu une sorte de droit d'aînesse. Ils sont chez eux, quand ils sont sur le Parnasse. Virgile n'est pas si riche, si abondant, si aisé qu'Homere. Térence, selon toutes les apparences, ne vaut pas tout ce que valoit Ménandre. En un mot, s'il m'étoit permis de m'exprimer ainsi, je dirois que les Grecs paroissent nez riches, & que les autres au contraire ressemblent un peu à des gens de fortune.

On peut appliquer au lyrique d'Horace ce qu'il a dit lui-même du destin : qu'il ressemble à un fleuve qui tantôt paisible au milieu de ses rives, marche sans bruit vers la mer ; & tantôt, quand les torrens ont grossi son cours, emporte avec lui les rochers qu'il a minez, les arbres qu'il déracine, les troupeaux & les

» Mais, cher Virgile, il n'y en a point
» qui le pleure plus amèrement que vous.
» Hélas ! c'est en vain que votre tendresse
» le redemande aux dieux. Ils ne l'ont
» pas voulu ainsi. Vous tireriez de votre
» lyre des accords plus touchans que ceux
» d'Orphée, dont les arbres entendirent
» la voix ; vous ne rappellerez pas à la
» vie l'ombre vaine que Mercure a une
» fois remise avec sa verge fatale, dans
» le noir troupeau. Ce dieu exécute les
» destins, sans écouter nos vœux. Destins
» cruels ! Mais la patience adoucit les
» maux qu'on ne sauroit guérir.

Toute cette ode se réduit à ces deux mots : *Vous avez raison de pleurer un ami*

Multis ille bonis flebilis occidit :
Nulli flebilior, quàm tibi, Virgili.
Tu frustrà pius, heu ! non ita creditum,
Poscis Quintilium deos.
Quòd si Threicio blandiùs Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem :
Non vanæ redeat sanguis imagini,
Quam virgâ semel horridâ
Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi.
Durum, sed levius fit patientiâ,
Quicquid corrigere est nefas.

aussi parfait que l'étoit Quintilius ; mais après tout, vos larmes ne lui rendront point la vie : en voila l'analyse.

Ne rougissons point.... C'étoit précisément le contraire qu'Horace vouloit faire entendre à son ami, *specie excusantis exprobrat.* La douleur d'un homme sensé a ses bornes, *flagrantior æquo non debet dolor esse viri.* Horace veut le faire sentir indirectement à Virgile. Cependant il pleure avec lui.

Muse, inspirez-moi des sons de douleur. Elle lui en inspire. Il voit le tombeau de Quintilius : il gémit : il regrette ses vertus, en peu de mots. La vraie douleur parle peu. Ensuite il se tourne doucement vers son ami, & lui représente la volonté suprême des dieux : *Ils ne l'ont point voulu ainsi, non ita creditum.* La phrase latine enveloppe l'idée. La douleur est si tendre, que les expressions les plus douces doivent être adoucies encore, de peur de l'irriter. Et ce seroit mal traduire que de développer la pensée, comme la plûpart des traducteurs l'ont fait. Elle ne doit être qu'apperçue.

Le consolateur cite un exemple d'un malheur pareil à celui de son ami. C'est

une distraction adroite. Virgile ne voit plus alors son malheur, ou s'il le voit, c'est dans le malheur d'Orphée. Peu à peu on l'apprivoise, & on le méne à une vérité, qu'on a généralisée exprès, de peur que l'application qu'on lui en eût faite à lui-même n'eût été trop sensible.

Il faut remarquer que les articulations & les jointures qui unissent les différentes parties de cette ode, ne sont que dans les choses, & point du tout dans les mots. Cette liaison suffit.

Il prend un ton bien différent, lorsqu'il fait parler Nerée, & que dans l'enthousiasme des oracles il voit les bataillons innombrables qui viennent briser le sceptre antique de Priam :

» Dieux ! de quelles sueurs sont cou-
» verts les guerriers & les chevaux ! Que
» de morts parmi les enfans de Dardanus !
» Déja Pallas apprête son casque, son égi-
» de, son char & toute sa fureur.

Ou lorsqu'il se déchaîne contre le premier qui osa franchir les mers.

Eheu quantus equis, quantus adest viris
Sudor ! quanta moves funera Dardanæ
Genti ! Jam galeam Pallas, & ægida,
Currusque & rabiem parat.

» Il n'eſt point de forfaits, où la race » humaine ne ſe précipite hardiment. Le » fils de Japet (*a*) oſa dérober le feu dont » il fit préſent aux nations. Mais auſſi, » après ce funeſte larcin, fait dans les » demeures des dieux, la maigreur, la fié» vre, tous les maux vinrent déſoler la » terre. Et la mort qui auparavant s'ap» prochoit avec lenteur, hâta ſes pas. » Dédale (*b*) eſſaya de fendre les airs avec » des aîles que la nature n'a point données » à l'homme. Hercule (*c*) a forcé l'Ache-

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit.
Poſt ignem ætheriâ domo
Subductum, macies, & nova febrium
Terris incubuit cohors:
Semotíque prius tarda neceſſitas
Leti corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aëra
Pennis non homini datis.
Perrupit Acheronta Herculeus labor.

(*a*) Promethée qui ayant figuré un homme de limon, alla dérober le feu du ciel pour l'animer.

(*b*) Dédale enfermé dans le labyrinthe de Créte, dont il avoit été lui-même l'architecte, ſe fit des aîles de cire avec leſquelles il ſe ſauva.

(*c*) Hercule deſcendit aux enfers pour en tirer Alceſte, & la rendre à ſon mari Adméte roi de Theſſalie.

» ron. Rien n'eſt difficile aux mortels.
» Nous eſcaladons les cieux même dans
» notre folie, & nos crimes ne permet-
» tent point à Jupiter de quitter un in-
» ſtant ſa foudre vengereſſe.

Et quand il donne des leçons à l'ambitieux pour le ramener à la modération :

» Souvenez-vous, Dellius, de conſer-
» ver l'égalité d'ame dans les diſgraces :
» & de même, dans les ſuccès, de ne pas
» vous livrer aux tranſports d'une joie ex-
» ceſſive, parce que vous mourrez. Vous
» mourrez ; ſoit que vous paſſiez tout le
» tems de votre vie dans la triſteſſe ; ou
» que, dans les jours de fêtes, vous alliez
» quelquefois à l'écart, ſur le gazon, vous

Nil mortalibus arduum eſt.
Cœlum ipſum petimus ſtultitia : neque
Per noſtrum patimur ſcelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

AD DELLIUM.

ÆQUAM memento rebus in arduis
Servare mentem : non ſecus ac bonis
Ab inſolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli :
Seu mœſtus omni tempore vixeris ;
Seu te in remoto gramine per dies
Feſtos reclinatum beâris

égayer

» égayer avec une excellente bouteille de » Falerne. Faites apporter du vin, des par- » fums & des roses, qui durent, hélas ! » si peu, dans cet endroit charmant, où » de hauts pins & des peupliers blancs » aiment à entrelacer leurs rameaux, pour » vous faire un ombrage, & où les petits » flots d'un ruisseau font mille circuits » pour s'échapper : votre fortune, votre » âge, vous le permettent encore, & les » sœurs noires qui filent vos jours (*a*). Il » faudra quitter ces parcs immenses, que » vous avez achetez, cette maison, cette

(*a*) Les Parques.

Interiore nota (*a*) Falerni.
Quà pinus ingens, albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo,
Huc vina, & unguenta, & nimiùm breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ ;
Dum res, & ætas, & sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coëmptis saltibus, & domo,

(*a*) *Nota interior* : chaque bouteille portoit sur une sorte d'écriteau, la date & la qualité du vin. *Interior* : le tas le plus enfoncé dans le cellier, est celui du vin le plus vieux.

» métairie, que le Tibre baigne de ses
» eaux : il faudra les quitter ; & un héri-
» tier jouira des biens que vous aurez en-
» tassez. Riche, pauvre, soyez du sang
» d'Inachus (*a*), ou sorti d'un vil mortel,
» qui n'a pas de toit pour se retirer, il
» n'importe, vous serez la victime du
» dieu sans pitié (*b*). Nous allons tous
» au même terme. Le sort de tous tant
» que nous sommes, s'agite dans l'urne
» fatale, pour en sortir tôt ou tard, &
» nous faire passer dans la barque (*c*),
» & de-là dans un exil qui ne finira point.

(*a*) Le plus ancien roi d'Argos.

(*b*) Pluton.

(*c*) De Caron.

Villaque, flavus quam Tiberis lavit :
Cedes ; & exstructis in altum
Divitiis potietur heres.
Divesne prisco natus ab Inacho
Nil interest, an pauper, & infima
De gente sub Dio (*a*) moreris,
Victima nil miserantis Orci.
Omnes eodem cogimur ; omnium
Versatur urna seriùs ocyùs
Sors exitura, & nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.

(*a*) *Sub Dio*, c'est la même chose que *sub Jove*, exposé aux injures de l'air.

MALHERBE.

Malherbe eſt le premier en France qui ait montré l'Ode dans ſa perfection. Avant lui, nos Lyriques faiſoient paroître aſſez de génie & de feu. La tête remplie des plus belles expreſſions des poëtes anciens, ils faiſoient un galimathias pompeux de latiniſmes & d'helléniſmes cruds & durs, qu'ils lardoient de pointes, de jeux de mots, de rodomontades. Auſſi vains & auſſi romaneſques ſur leurs pégaſes que nos preux chevaliers l'étoient dans leurs jouſtes & dans leurs tournois, *ils décochoient leurs tempêtes poëtiques deſſus la longue infinité ; & vainqueurs des ſiécles, monſtres à cent têtes, ils gravoient les conquêtes ſur le front de l'éternité.*

Malherbe réduiſit ces Muſes effrenées aux regles du devoir. Il voulut qu'on parlât avec netteté, juſteſſe, décence ; que les vers tombaſſent avec grace. Il fut en quelque ſorte le pere du bon goût dans notre poëſie : & ſes loix, priſes dans le bon ſens & dans la nature, ſervent encore de regles, comme l'a dit M. Deſpréaux, même aux auteurs d'aujourd'hui. Malherbe avoit beaucoup de feu ; mais de ce

feu qui eſt chaud, & qui dure. Il travailloit ſes vers avec un ſoin infini, & ménageoit la chûte des ſtances, de maniere que leur éclat fut à demi envelopé dans le tiſſu même de la periode. Ce n'eſt point un trait épigrammatique qui eſt tout en saillie. C'eſt une penſée ſolide qui ne ſe montre à la fin de la ſtance, qu'autant qu'il le faut pour l'appuyer & empêcher qu'elle ne ſoit traînante.

Pour trouver Malherbe ce qu'il eſt, il faut avoir la force de digerer quelques vieux mots, & d'aller à l'idée, plûtôt que de s'arrêter à l'expreſſion. Ce poëte eſt grand, noble, hardi, plein de choſes; tendre, gracieux, quand la matiere le demande. Eſt-il rien de plus hardi & de plus harmonieux que ces deux ſtances où il compare Henri le grand à un fleuve débordé?

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
Rien n'eſt sûr en ſon rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage;
Et traînant comme buiſſons
Les cheſnes & leurs racines,
Oſte aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.

Tel & plus épouvantable
S'en alloit ce conquérant,
A ſon pouvoir indomptable
Sa colere meſurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ſes yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la Terre
Quand elle a fâché les Cieux.

Quelle différence entre ce ton ſuperbe & celui qu'il emploie pour conſoler Du Perrier de la mort de ſa fille?

TA douleur, Du Perrier, ſera donc éternelle?
Et tes triſtes diſcours
Que te met en l'eſprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Cette ſtrophe eſt tendre, & paroît avoir cette négligence que demande la douleur.

Le malheur de ta fille au tombeau deſcendue
Par un commun trépas,
Eſt-ce quelque dédale où ta raiſon perdue
Ne ſe retrouve pas?

L'idée de dédale ou de labyrinthe, car l'un eſt pris pour l'autre, eſt vive & peint fortement les égaremens d'une raiſon qui ne peut ſe retrouver. *Commun trépas*, eſt

latinisme ; il n'est plus d'usage. Il nous faut à présent une circonlocution, & dire, *le trépas dont personne n'est exemt.*

Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'est à la fin de cette piéce que se trouvent ces stances fameuses où la mort personifiée est représentée comme un tyran qui n'épargne personne.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos rois.

De murmurer contre elle & perdre patience
Il est mal à propos.
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

C'est la pensée d'Horace : *durum : sed levius fit patientia quidquid corrigere est nefas.*

Nous n'avons point de piéce lyrique

où il y ait plus de beauté, de force, de feu & d'esprit, que dans celle qu'il adresse à Louis XIII. partant pour aller soumettre les Rochellois. Le début seul l'annonce.

DOnc, un nouveau labeur à tes armes s'apprête,
Prens ta foudre, Louis, & va comme un lion,
Donner le dernier coup à la derniere tête
De la rébellion.

Ce début est d'une grande beauté. On peut lui appliquer ce que Pindare disoit des siens : c'est un frontispice auguste qui annonce un palais magnifique. *Donc* est latinisme, mais il est si beau, si vif, qu'on seroit fâché de le perdre. On l'aime avec son air étranger ; & peut-être même que cela ajoute à son mérite. *Labeur* ne se dit plus en prose ; mais en vers il est fort bon, & ne sauroit être remplacé par *travail. Prens ta foudre*, *Louis*. Voilà Louis armé en dieu, c'est une métaphore : *& vas comme un lion*, ici c'est une comparaison ; par conséquent on a tort de dire que la métaphore n'est pas soutenue, & que *foudre* ne s'accorde pas avec *lion*. *Donner le dernier coup*.... Ce vers est très-heureux, aussi-bien que la chûte. La pensée est juste, l'idée est forte. Qu'on relise la stro-

phe; on la trouvera aussi belle qu'aucune de celles d'Horace.

Fais cheoir en sacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'enfer.
Et n'épargne contre eux pour notre délivrance
Ni le feu, ni le fer.

Quelle force! *fais cheoir* est vieux, mais il est vif. *Ames d'enfer* est fort; nous le trouvons dur aujourd'hui : il faut aller jusqu'à l'idée.

Assez de leurs complots l'infidéle malice
A nourri le désordre & la sédition.
Quitte le nom de juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Cela est élevé, serré & aisé! *Assez* est un tour très poëtique.

Marche : va les détruire, éteins-en la semence :
Et suis, jusqu'à leur fin, ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossez jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts.

Le poëte ne languit point dans la carriere, il court. Cette derniere strophe est très-forte, celle qui suit sera plus douce.

Laiſſe-les eſperer : laiſſe-les entreprendre ;
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu ,
Et qu'aveque ton bras elle a pour la défendre
Les ſoins de Richelieu....

Cette tranſition eſt très-heureuſe. Il n'eſt pas difficile de paſſer adroitement d'un objet à un autre, quand on a de l'eſpace pour s'y préparer. Mais quand on n'en a point, il eſt bien rare que le paſſage ſoit naturel, comme il l'eſt ici. Il loue Richelieu ; il lui dreſſe des autels, & il termine ſon éloge par cette ſtance, qui eſt d'une parfaite beauté, auſſi-bien que d'une parfaite ſimplicité :

Le Ciel qui doit le bien ſelon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût aſſiſté,
Par un autre préſent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Le poëte a fait connoître es ennemis du Roi ; il a montré les reſſources qu'il a contre eux. On doit eſperer la victoire.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui ſon plus grand honneur de tes palmes attend,
Eſt aux bords de Charente en ſon habit de gloire
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, & qui ſemble te dire :
Roi, le plus grand des rois, & qui m'eſt le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à ſauver ton empire,
Il eſt tems de marcher.

Que sa façon est brave & sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer,
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut, où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut :
Elle sauva le ciel, & rua le tonnerre,
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtez s'avançoient les approches ;
Ici couroit Mimas ; là Typhon se battoit :
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussi-tôt Jupiter en son trône remis,
Vit, selon son désir, la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient détachez ;
Phlégre, qui les reçut, put encore la foudre
Dont ils furent touchez.

Tout ce morceau est plein de cet enthousiasme pindarique qui ravit les ames faites pour sentir. Quoi de plus grand, & en même tems de plus riant que l'image de la victoire qui est sur les bords de la Charente, en son habit de gloire, pour combler tous les vœux du Roi ! Elle l'appelle : elle lui parle : elle ne lui dit qu'un

mot, mais il eſt digne du roi & d'elle, *Que ſa façon eſt brave !* Le poëte ſe plaît à la contempler, il en tire des augures certains. *Telle en ce grand aſſaut...* Cette digreſſion eſt fort admirée. Elle eſt dans le genre noble, & outre cela, allégorique. Rien n'eſt plus aiſé que d'en faire l'application au roi, & à ſes ennemis. Le poëte la fait ſur-tout aux Anglois; il les peint tremblants, fuyants à la vûe des guerriers qui vont combattre pour Louis.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages François,
Et le Monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le ſois.

L'ode auroit pû finir ici, & un autre que Malherbe auroit cru la matiere épuiſée. Mais on va voir combien il lui reſtoit encore de belles choſes à dire.

Une juſte confiance mêlée de joie lui a inſpiré tout ce qu'il a dit juſqu'ici. Il ſe repréſente les victoires de ſon Prince; il voudroit y avoir part, mourir pour lui; mais ne le pouvant, à cauſe de l'âge, il chantera au moins ſa gloire.

O que pour avoir part en ſi belle avanture,
Je me ſouhaiterois la fortune d'Eſon,
Qui, vieux comme je ſuis, revint contre nature
En ſa jeune ſaiſon !

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque :
Celle-ci porte seule un éclat radieux
Qui fait revivre l'homme, & le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoi ! Tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur, & flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens.
Mars est comme l'amour : ses travaux & ses peines
Veulent des jeunes gens.

Je suis vaincu du tems : je cede à ses outrages :
Mon esprit seulement exemt de sa rigueur
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

Le poëte ne releve le prix de ses vers que par un orgueil poëtique, pour les rendre plus dignes de celui à qui il veut les offrir.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencerent leur cours,
Je les possedai jeune, & les possede encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire,
Tu verras mon adreſſe, & ton front cette fois
Sera ceint des rayons qu'on ne vît jamais luire
Sur la tête des rois.

Cette tête ceinte de rayons lumineux préſente une très-belle image de la gloire. La beauté du ſujet emporte le poëte : il ſe croit au-deſſus d'Amphion, ſes vers feront des miracles : tout l'univers admirera ſon héros.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la faſſe parler,
Quel rival aſſez vain prétendra que la ſienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion dont la voix nompareille
Bâtiſſant une ville étonna l'Univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne faſſent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre ſera pleine,
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

Si on relit ces morceaux d'un bout à l'autre, voici à quoi toute l'ode ſe réduit. *Allez, Louis, contre vos ennemis, ils méritent d'éprouver votre colere, vous avez dequoi les vaincre; la victoire vous attend. Que ne puis-je aller combattre & mourir*

pour vous? Je chanterai au moins votre victoire. Voilà le fond, les choſes. Ce n'eſt pas, comme on le voit, la partie la plus difficile dans les ouvrages de goût. Le bon ſens ſeul ſuffit preſque pour le fournir. Mais il y a l'élocution, & l'élocution poëtique & meſurée, qui n'appartient qu'aux génies heureux. Il y a l'eſprit de vie qui anime tous les membres, qui les unit, les fait jouer. On le ſent dans cette piéce : elle eſt toute d'une haleine. Le poëte court juſqu'au but, ſans s'arrêter.

RACAN.

Racan, diſciple de Malherbe, a fait auſſi quelques odes. Les choſes n'y ſont point auſſi ſerrées que dans celles de ſon maître. C'étoit aſſez le défaut de ſes piéces. La forme en étoit douce, coulante, aiſée; c'étoit la nature ſeule qui le guidoit. Mais comme il n'avoit point étudié les ſources; il n'y avoit pas toujours au fond aſſez de ce poids qui donne la conſiſtence.

Il a traduit les Pſeaumes : & quoique ſa traduction ſoit médiocre ordinairement, il y a des endroits d'une très-grande beauté : tel eſt celui-ci, Pſ. 92.

L'empire du Seigneur eſt reconnu par-tout,
Le monde eſt embelli, de l'un à l'autre bout,
De ſa magnificence.
Sa force l'a rendu le vainqueur des vainqueurs;
Mais c'eſt par ſon amour, plus que par ſa puiſſance,
Qu'il regne dans les cœurs.

Sa gloire étale aux yeux ſes viſibles appas :
Le ſoin qu'il prend pour nous fait connoître ici bas
Sa prudence profonde :
De la main dont il forme & le foudre & l'éclair,
L'imperceptible appui ſoutient la terre & l'onde
Dans le milieu des airs.

De la nuit du chaos, quand l'audace des yeux
Ne marquoit point encore dans le vague des lieux
De zénit, ni de zône,
L'immenſité de Dieu comprenoit tout en ſoi,
Et de tout ce grand Tout, Dieu ſeul étoit le trône,
Le royaume & le roi.

On vante ſon ode au Comte de Buſſy de Bourgogne. Elle eſt toute philoſophique. Il invite ce Seigneur à mépriſer la vaine gloire & à jouir de la vie.

BUSSY, notre printems s'en va preſque expiré,
Il eſt tems de jouïr du repos aſſuré,
Où l'âge nous convie.
Fuyons donc ces grandeurs qu'inſenſez nous ſuivons,
Et ſans penſer plus loin, jouiſſons de la vie
Tandis que nous l'avons.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te mene ?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer. &c.

ROUSSEAU.

Après Malherbe & Racan, est venu le célébre Rousseau, qui par la force de ses vers, la beauté de ses rimes, la vigueur de ses pensées, a fait presque oublier nos anciens, sur-tout à ceux dont la délicatesse s'offense d'un mot suranné. Le vieux Corneille pouvoit-il tenir contre le jeune Racine ? Rousseau est, sans doute, admirable dans ses vers, son style est sublime & parfaitement soutenu, ses pensées se lient bien : il pousse sa verve avec la même force depuis le début jusqu'à la fin : je le veux : mais a-t-il toujours assez de ce pliant, de cette souplesse qui donne la grace & qui fait jouer les membres avec facilité ? L'a-t-il souvent ? Sa force n'est-elle jamais que de la force ? Pour en juger facilement, qu'on le compare avec les endroits de Quinault qui approchent de l'ode. Qu'on compare l'ode qui commence par ces mots : *J'ai vû mes tristes*

tristes journées, qui est, sans contredit, une de celles où il y a le plus de moëleux, avec le chœur de Racine dans Esther : *Pleurons & gémissons.* C'est le même sentiment qui regne dans l'un & dans l'autre morceau : les deux poëtes ont tiré l'un & l'autre, beaucoup de choses de l'Ecriture sainte. Il ne sera point difficile de sentir ce que nous disons : & on verra que si M. Rousseau a eu un grand nombre des parties nécessaires pour former les grands lyriques ; il y en a quelques-unes qu'il n'a point eues, ou qu'il n'a eues que dans un degré ordinaire.

Quand on veut trouver les défauts des grands écrivains, il faut les chercher dans l'excès de la qualité qui fait leur caractère propre. On met toujours trop de ce qui ne coûte rien. Si c'est la force qui domine chez eux, ils seront quelquefois durs. Si c'est la grandeur, ils seront quelquefois outrez & romanesques. S'ils veulent être fins, délicats, ils seront de tems en tems subtils & rafinez. Doux, ils seront moux, lâches, presque insipides. Homere nous a peint cette vérité dans ses Héros. Leurs caractères sont dans une

vertu ; & leurs vices dans l'excès de cette vertu.

Nous ne citerons de lui aucun morceau, parce qu'il est assez connu, & que d'ailleurs nous n'avons déja que trop de citations (a).

VII. 104

On examine le Pseaume 103 sur la création du monde.

On ne nous pardonneroit pas de terminer cette partie, sans avoir donné aucun exemple du lyrique sacré, qui l'emporte infiniment sur tous les profanes. David, disoit S. Jerôme, peut nous tenir lieu de tous les Grecs & de tous les Latins : *David Simonides noster, Pindarus, Alcœus, Flaccus quoque.* C'est là qu'on trouve le beau idéal de l'ode, réalisé. Le grand, le doux, le triste, le véhément, tout y est dans la plus haute perfection. Que seroit-ce si nous pouvions le goûter parfaitement, & dans la langue originale, qui est la plus énergique de toutes les langues ?

Nous aurions placé ici le fameux cantique de Moïse sur le passage de la Mer

(a) On a les meilleures piéces de cet auteur dans un petit volume élégamment imprimé, chez Desaint & Saillant, rue Saint-Jean de Beauvais.

rouge, tel que l'a donné M. Rollin, d'après M. Herſan. Le public en eût été mieux ſervi : mais comme il a été examiné ſur les regles de l'Eloquence, nous avons cru qu'il falloit en donner un autre morceau qui fut examiné ſur les regles de la poëſie lyrique.

Le poëte ſacré exprime dans le Pſeaume 103 ſon admiration & ſa reconnoiſſance à la vûe des ouvrages de Dieu. Ainſi la matiere du poëme eſt le ſentiment d'admiration : & l'objet de cette admiration eſt la ſageſſe, la puiſſance & la bonté de Dieu pour le genre humain.

Début.

» Mon ame, béniſſez le Seigneur. »

Bénir, c'eſt louer, célébrer, remercier un bienfaiteur. David annonce le ſentiment qui l'anime & qu'il va préſenter dans tout ſon cantique. Mais comme ce ſentiment tient aux objets qui le produiſent; il préſente ces objets, pour préſenter en même tems le ſentiment. On va les voir dans les tableaux ſuivans, que

1. Benedic anima mea Domino.

nous avons séparez exprès, afin qu'on les vît avec plus de facilité & plus de netteté.

Dieu environné de gloire. 1. *Tableau.*

» Que votre grandeur a d'éclat, ô mon » Dieu ! Quelle gloire, quelle majesté » vous environne ! Vous êtes entouré de » lumiere comme d'un vêtement.

Il faut que l'imagination s'arrête vis-à-vis de cette peinture, pour en sentir la magnificence. Le prophéte voit Dieu avec toute sa gloire : il lui paroît environné de feux & de rayons éclatans : c'est le vêtement qui le couvre.

David ayant fixé d'abord ses yeux sur Dieu même, & voulant parcourir ses ouvrages, devoit commencer par le ciel où brille sur-tout sa gloire : c'est le second tableau.

Le ciel & Dieu qui y regne. 2. *Tableau.*

» C'est vous qui avez tendu le ciel » comme un pavillon, dont les eaux supé- » rieures sont le toît. Vous montez sur

---

Domine Deus meus, magnificatus es vehementer.

2. Confessionem & decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

3. Extendens cœlum sicut pellem : qui tegis aquis superiora ejus.

4. Qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum.

» les nuées : vous marchez ſur les aîles » des vents : les orages ſont vos miniſtres, » & le feu brûlant exécute vos ordres.

L'Univers, ſi on le compare à la grandeur de celui qui l'a créé, n'eſt qu'une tente, qu'il a faite avec la plus grande facilité. Les eaux céleſtes, c'eſt-à-dire, les nuages, ſelon quelques interprétes, forment une voûte immenſe, un plafond de criſtal qui l'embellit. C'eſt la ſignification propre du terme hébreux. C'eſt ſous ce dais ſuperbe que Dieu vole d'un bout à l'autre de l'Univers, & qu'il y promene ſa gloire. Les nuées lui ſervent de chariot : quand il veut deſcendre, il les abaiſſe : & les vents ſont ſes courſiers, c'eſt ſur *leurs aîles* qu'il marche. Il envoie ſes miniſtres, qui ſont les orages & le feu. Faut-il ſoulever les flots, deſſécher les mers, porter aux climats arides d'abondantes roſées ? Les vents partent & obéiſſent. Faut-il dévorer des villes adulteres, conſumer des nations rebelles ? Le feu deſcend & Dieu eſt vengé.

---

5. Qui facis angelos tuos ſpiritus, & miniſtros tuos ignem urentem.

Tendre le ciel eſt d'une énergie admirable. Il peint la choſe, l'action & la facilité de celui qui agit. *Vous montez* ſur les nuées, comme ſur un char de triomphe. Mais quel char, qui porte Dieu dans le vague des airs ! *Marcher ſur les aîles*, pour dire, être traîné par des courſiers aîlez : rien n'eſt plus riche & plus hardi, que cette expreſſion.

On a vû le ciel, les airs, les nuées & Dieu qui y regne : c'eſt le trône de Dieu : voyons la terre qui eſt ſon marchepied : *Terra ſcabellum pedum ejus.*

Le globe terreſtre. 6. *Tableau.*

» Vous avez fondé la terre ſur elle-» même : les ſiécles ne l'ébranleront ja-» mais. L'abîme l'environne comme un » vêtement.

» Les ondes ſeront fixées ſur les mon-» tagnes : votre parole menaçante leur » fera prendre la fuite, la voix de votre » tonnerre les remplira de crainte. Auſſi-» tôt s'élevent les montagnes, & les val-

---

6. Qui fundaſti terram ſuper ſtabilitatem ſuam : non inclinabitur in ſæculum ſæculi.

7. Abyſſus, ſicut veſtimentum, amictus ejus : ſuper montes ſtabunt aquæ.

8. Ab increpatione tuâ fugient : à voce tonitrui tui formidabunt.

» lées s'abaissent, dans les lieux que vous
» leur avez marquez. Jamais les eaux
» ne reviendront couvrir la terre : elles
» ne passeront point les bornes que vous
» leur avez tracées.

Que de traits sublimes dans ce tableau ! La terre en équilibre au milieu des airs, appuyée sur elle-même. Un poids immense qui se soutient seul, sans appui, & tous les siécles ne peuvent l'ébranler. La mer l'environne *comme un vêtement.* Homere a employé la même expression, Ποσειδῆς ἐννοσιγαίοις.

Les ondes seront fixées... C'est un tour poëtique, le futur pour le passé. Dans le tems de la création, lorsque tout étoit encore confondu dans le chaos, les eaux couvroient les montagnes : elles y étoient fixées, *stabant.* Elles entendirent la voix menaçante du Créateur : elles s'enfuirent aussitôt en mugissant. Alors les montagnes leverent leurs cîmes, les vallées s'abbaisserent, le globe terrestre prit la

9. Ascendunt montes & descendunt campi, in locum quem fundasti eis.

10. Terminum posuisti, quem non transgredientur, neque convertentur operire terram.

figure qui lui étoit prescrite : quelle peinture ! Les eaux se sont retirées dans le bassin qu'on leur a préparé, elles s'agitent, se gonflent ; mais elles n'oseroient passer la ligne tracée par le doigt de Dieu : *Non transgredientur*.

Dans le tableau suivant le prophéte se représente les fontaines, les pluies du ciel, la fécondité de la terre.

La terre arrosée par les eaux. 4. *Tableau*.

» C'est vous qui envoyez les fontaines » dans les vallées. Leurs eaux se filtrent » à travers les montagnes. Les bêtes des » champs viendront s'y abreuver : l'âne » sauvage attend qu'elles coulent pour s'y » désalterer. Les oiseaux perchez sur leurs » bords y feront entendre leurs ramages, » au milieu des rochers. Vous arroserez » les montagnes mêmes par les eaux du » ciel. Toute la terre rassasiée de vos » bienfaits deviendra féconde.

Le prophéte se place dans l'instant de

---

11. Qui emittis fontes in convallibus, inter medium montium pertransibunt aquæ.

12. Potabunt omnes bestiæ agri, expectabunt onagri in siti suâ.

13. Rigans montes de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra.

la création. Il voit ſourdre les fontaines, au premier ordre du Créateur : il voit l'animal alteré qui *attend* qu'elles coulent. Cette idée eſt très-belle, & marque la confiance que les animaux mêmes ont en celui qui les nourrit. Il y a dans Tibulle une expreſſion à-peu-près ſemblable, appliquée aux herbes de l'Egypte que le Nil arroſe ſans le ſecours des pluies :

Arida nec pluvio ſupplicat herba Jovi.

L'herbe alterée n'invoque point le dieu de la pluie.

Les oiſeaux perchez.... Les bords des rivieres ſont plantez d'arbres, les oiſeaux y font entendre leurs ramages dans les rochers, ce ſont des objets placez comme en perſpective dans le tableau : il n'eſt rien de plus gracieux, ni de plus riant.

Vous arroſerez... C'eſt l'humidité jointe à une douce chaleur qui développe tous les germes de la nature. Les vallées & les plaines ſont arroſées par les rivieres : que deviendront les montagnes ? Dieu a placé au-deſſus d'elles des réſervoirs : les nuages ſe fondront en pluie pour les déſalterer. Ainſi toute la terre, qui eſt comme un amas de germes, formé par la

ſageſſe & la puiſſance du Créateur, ſera par-tout féconde. Que produira-t-elle ? On va le voir dans le tableau qui ſuit.

La fécondité de la terre. 5. *Tableau.*

» Vous produiſez l'herbe qui nourrit » les animaux : les plantes, d'où vous ti- » rez le pain qui ſoutient l'homme, le » vin qui charme ſon cœur, l'huile qui » répand la joie ſur ſon front. Les arbres » des forêts, les cedres du Liban qu'il » a plantez, ſeront nourris de ſes bien- » faits. Ce ſera là que les oiſeaux feront » leurs nids, qu'on verra la race du hé- » ron qui en ſera le roi. Les cerfs au- » ront leurs retraites ſur les montagnes, » & les hériſſons dans les rochers.

On voit avec quel feu & quelle force ſe fait l'énumération des principales productions de la terre. On en montre en

---

14. Producens fœnum jumentis, & herbam ſervituti hominum.

15. Ut educas panem de terrâ, & vinum lætificet cor hominis.

16. Ut exhilaret faciem ejus in oleo, & panis cor hominis confirmet.

17. Saturabuntur ligna campi, & cedri Libani quas plantavit : illic paſſeres nidificabunt.

18. Herodii domus dux eſt eorum. Montes excelſi cervis : petra refugium herinaceis.

même tems l'utilité. Tout est clair, précis. Les cedres du Liban, les montagnes, les rochers mêmes ont leur usage dans l'intention de la nature. Ce sont des demeures préparées pour différentes créatures, qui ont besoin de pareilles retraites.

Voilà l'homme établi sur la terre, au milieu de tous les biens : il jouit. Mais quel sera l'ordre des tems ? L'homme sera-t-il fait à l'image de Dieu, confondu & mêlé avec tous les animaux ? Se trouvera-t-il dans la campagne en même tems que l'ours & le lion ? Non. Le Créateur a reglé les intervalles & a marqué à chacun ses heures :

La distribution des tems. 6. *Tableau.*

» Il a fait la lune pour regler les
» tems : le soleil a connu chaque jour le
» terme de sa course. Vous avez placé
» les ténébres : elles ont formé la nuit.
» Ce sera dans ce tems que les bêtes des
» forêts traverseront les campagnes, que
» les petits des lions demanderont à Dieu

19. Fecit lunam in tempora ; sol cognovit occasum suum.

20. Posuisti tenebras, & facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ,

21. Catuli leonum rugientes, ut rapiant, & quærant à Deo escam sibi.

» leur proie, en rugissant. Le soleil a paru ;
» déja elles sont rassemblées & rentrées
» dans leurs demeures. Et l'homme sort
» pour aller reprendre ses travaux jusqu'à
» la nuit. Dieu, que vos œuvres sont bel-
» les ! Vous avez fait toutes choses avec
» une souveraine sagesse. La terre est
» toute remplie de vos bienfaits.

Le prophéte s'écrie, enchanté d'un si bel ordre. Il a bien paru dans le tableau qu'il vient de faire, qu'il étoit dans l'enthousiasme. Tous les traits en sont sublimes. Le soleil *connoît* le terme de sa course. C'est assez pour lui de le connoître, il obéit en silence, & marche sans cesse pour s'y rendre.

Il a placé les ténébres.... Il leur a dit, vous serez là, & vous serez appellées *nuit*. Les ténébres entendent la voix de Dieu, & se rangent à ses ordres. Ce sera quand elles couvriront la terre, lorsque les astres ne fourniront qu'une lumiere timide, que

---

22. Ortus est sol & congregati sunt, & in cubilibus suis collocabuntur.

23. Exibit homo ad opus suum, & ad operationem suam usque ad vesperam.

24. Quàm magnificata sunt opera tua Domine! omnia in sapientia fecisti; impleta est terra possessione tuâ.

les bêtes ſauvages *paſſeront.* Ce dernier mot peint admirablement la courſe errante de ces animaux qui cherchent leur proie, & qui traverſent, comme en fuyant, une campagne que Dieu ne leur a point donnée. Que dirons-nous de ces petits de lions, qui *invoquent Dieu, en rugiſſant,* & lui demandent ainſi leur nourriture? Dieu les entend, & il exauce leur priere.

Le ſoleil a paru.... Quelle différence, ſi le prophéte eût dit: *Le ſoleil paroît, auſſitôt elles ſe raſſemblent.* Mais non, le ſoleil a paru, déja tout eſt rentré. *Elles ſont raſſemblées.* C'eſt une ſorte de peuple qui eſt dans les forêts. Il a ordre de s'y retirer dès que le ſoleil paroît; afin de laiſſer la campagne libre à l'homme, qui eſt chargé de la cultiver, & qui a droit d'en recueillir les fruits.

Juſqu'ici on n'a parlé de la mer, qu'en paſſant, & parce qu'elle tient néceſſairement à l'image de la terre, qui a été la matiere du troiſiéme tableau. Celui qui ſuit ne ſera que pour elle.

» Cette mer vaſte, immenſe, de com- La Mer. 7. *Tableau.*

25. Hoc mare magnum & ſpatioſum manibus, illic reptilia quorum non eſt numerus,

» bien de poissons n'est-elle pas rem-
» plie, de grands & de petits ! C'est là
» que passeront les navires, & qu'habite-
» ront ces monstres qui se jouent dans les
» abîmes.

Le prophéte présente d'abord une étendue immense, une mer vaste & profonde. Au-dedans, elle est remplie d'animaux, il y en a d'une grosseur monstrueuse qui se jouent des vagues & des tempêtes. *Draco* signifie en cet endroit, des monstres, *Leviathan.* Le singulier est beaucoup plus poëtique que n'eût été le plurier. Sur sa superficie, on voit passer des vaisseaux : ils volent : on les voit : un instant après on ne les voit plus. Cet élément qui sembloit fait pour séparer les peuples, devient un lien de commerce, & sert à rapprocher les nations les plus éloignées.

La terre, la mer, l'air, tout est rempli d'animaux qui ont chaque jour besoin de nourriture. C'est Dieu seul qui la leur

---

26. Animalia pusilla cum magnis. Illic naves pertransibunt.

27. Draco iste quem formasti ad illudendum ei : omnia à te expectant ut des illis escam in tempore.

fournit. Il ne fait qu'ouvrir la main, ils ſont tous raſſaſſiez : c'eſt le huitiéme tableau :

» Tous attendent de vous leur nour- » riture, quand le tems eſt venu. Vous » la leur donnerez, & ils la recueilleront ; » vous ne ferez qu'ouvrir la main, & ils » ſeront remplis de vos bienfaits.

Dieu qui nourrit tout. 8. *Tableau.*

C'eſt ainſi que la main qui nourrit les petits d'un oiſeau domeſtique, s'ouvre, & laiſſe tomber le grain, qu'ils recueillent avec avidité. Elle eſt prête dans l'inſtant du beſoin, *in tempore.*

» Détournez votre viſage, ils ſe trou- » blent ; vous leur ôtez la vie : ils périſ- » ſent, & rentrent dans leur pouſſiere. » Envoyez votre ſouffle divin, ils renaiſ- » ſent, & la face de la terre eſt renou- » vellée.

Tout dépend du Créateur. 9. *Tableau.*

Il n'eſt pas poſſible de peindre avec des traits plus vifs & plus hardis. Tout

---

28. Dante te illis colligent, aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate.

29. Avertente autem te faciem, turbabuntur : auferes ſpiritum eorum & deficient, & in pulverem ſuum revertentur.

30. Emittes ſpiritum tuum & creabuntur, & renovabis faciem terræ.

l'Univers se décompose, se bouleverse; parce que Dieu a détourné de dessus lui ses regards. Tous les animaux reprennent leur poussiere : *leur* est plein d'énergie : que de choses dans ce seul mot ! on les sent. Et le mot de *poussiere !* Il auroit dit leur néant; mais il a voulu laisser à l'imagination un objet, & c'est celui qui est le plus vil, & le plus proche du néant, la poussiere. L'esprit de Dieu souffle, tout est ranimé. Où trouvera-t-on des traits si sublimes ?

Tous ces tableaux sont fondus dans le sentiment : on sent la joie, l'admiration qui sortent par les tours singuliers, souvent brusquez : quelquefois le prophéte parle à Dieu, quelquefois c'est à lui-même, quelquefois c'est à toute la nature. Ses expressions annoncent par-tout une imagination étonnée, une ame ravie, emportée au-dessus d'elle-même. Dans ce qui reste le sentiment est plus vif encore & moins confondu avec les idées.

Conclusion.

» Que la gloire du Seigneur soit célé-

31. Sit gloria Domini in sæculum : lætabitur Dominus in operibus suis.

» brée

» brée dans tous les ſiécles ! Que le Sei-
» gneur s'applaudiſſe lui-même dans ſes
» ouvrages ! Il regarde la terre, elle fré-
» mit de crainte ; il touche les montagnes,
» elles ſe perdent en fumée. Je célébrerai
» la gloire de mon Dieu. Toute ma vie
» il ſera l'objet de mes chants. Puiſſent
» mes louanges lui être agréables ! Il eſt
» ma joie & mon bonheur. Périſſent à
» jamais ceux qui l'offenſent ! Qu'ils ſoient
» anéantis ! O mon ame, béniſſez le Sei-
» gneur !

Voilà la concluſion. C'eſt le ſentiment tout pur. Après avoir parcouru tant de tableaux ſi ſublimes, qui portoient tous au cœur, à-peu-près, la même impreſſion, il devoit éclater d'une façon ſinguliere. Auſſi cette fin eſt-elle pleine de feu, d'écarts, de tours extraordinaires.

On ne trouve dans aucun des auteurs

---

32. Qui reſpicit terram & facit eam tremere : qui tangit montes & fumigant.

33. Cantabo Domino in vita mea : pſallam Deo meo quandiù ſum.

34. Jucundum ſit ei eloquium meum : ego verò delectabor in Domino.

35. Deficiant peccatores à terra, & iniqui ita ut non ſint : benedic anima mea Domino.

profanes le ſublime qui eſt dans les cantiques ſacrez. Si on en cherche la raiſon, on verra que c'eſt parce qu'ils n'avoient pas le même fond dans leur matiere, ni le même eſprit pour les animer dans la compoſition. Ils ne chantoient qu'une Religion fauſſe, un héroïſme mal entendu, des combats dont la gloire étoit chimérique. Dans les hymnes conſacrez à la gloire du vrai Dieu, on ſent, dans le fond même du ſujet, la vraie grandeur puiſée dans ſa ſource : ce ſont de vraies beautez, de vraies vertus qu'on admire, & des ſentimens ſolides qu'on exprime. Là, c'eſt toujours l'homme qui écrit, qui travaille : on ſent ſon effort, & par conſéquent ſa foibleſſe : on ſent ſes vices, ſes préjugez, ſon ignorance, ſa corruption. Ici, c'eſt l'Eſprit de Dieu qui ſouffle : tout eſt plein, libre, lumineux, marqué au coin de celui qui ſe jouoit en formant l'Univers. Quelque grand homme que ſoit l'écrivain prophane, il n'a qu'une étincelle de ce feu qui embraſoit les Prophétes; qu'une petite portion de cette vertu dont ceux-ci avoient la plénitude : c'eſt le talent ſeul qui produit. En un mot qu'Horace & Pindare aient été inſpirez par la nature,

à laquelle ils déroboient des traits heureux : David & Moïse l'ont été par l'Auteur même de la nature, par celui qui a seul les premiers modéles du beau : c'étoit lui qui guidoit leur pinceau, qui leur fournissoit les sujets, les idées, les couleurs, les traits. Est-il étonnant qu'ils aient eu sur les prophanes une si grande supériorité ?

Cependant il y a ici une observation à faire. C'est que la nature, telle qu'elle existe, n'étant que le plan même du Créateur, mis en exécution ; & ceux qui n'ont copié que la nature, & ceux qui ont été inspirez par l'Auteur de la nature, doivent se réunir dans le même point : c'est la nature qui est leur objet. Et les regles de l'imitation sortant nécessairement de l'objet imité, il y a eu les mêmes regles, & pour les Auteurs sacrez, & pour les prophanes. Le genre lyrique veut être grand, riche, sublime, hardi : il demande des tours singuliers, des élans, des traits de feu, des écarts. Il ne veut point d'ordre sensible : il évite les détails trop analysez, les généralitez scientifiques, les subtilitez : il lui faut des objets qu'on voie, qu'on touche, qui se remuent. Voilà les

tenoit à la forme du poëme aussi-bien qu'au fond des choses. Ils appelloient poëme élégiaque celui qui étoit en vers hexametres & pentametres entrelacez. Chez nous, comme il n'y a point de forme particuliere pour ce genre de poësie, on ne le distingue guères que par la nature même du sentiment qui y est exprimé.

Peut-être qu'en cela nous avons mieux fait que les Latins. Pour que leurs vers aient toute la grace qui leur convient, il faut que le sens se termine avec le distique, c'est-à-dire, au bout de deux vers : ce qui s'accorde assez mal avec la douleur, qui n'est rien moins que symmétrique. L'Elégie doit avoir les cheveux épars : elle doit être negligée, en habit de deuil, triste : elle gémit, & se plaint à-peu-près comme Phédre dans Racine :

> Que ces vains ornemens, que ces voiles me pésent !
> Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
> A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
> Tout m'afflige & me nuit.

Voilà le vrai ton & la marche rompue de l'Elégie.

Il ne nous reste des Elégies grecques que celle qui est dans l'Andromaque d'Euripide. Mais nous avons encore celles de

Tibulle, de Properce & d'Ovide, qui ont été célébres dans ce genre chez les Latins. Tibulle est naturel, doux, élégant. Properce est plus ferme, il est même un peu dur, parce qu'il est trop érudit. Pour ce qui est d'Ovide, on sait que son défaut est d'avoir trop d'esprit, & d'en supposer trop peu à son lecteur. Il dit tout ce qu'on peut dire, & par cette raison il en dit trop.

Il est assez difficile de trouver parmi nous de bonnes Elégies. Elles sont la plûpart ou fades & langoureuses, ou trop assaisonnées. Heureusement que ce genre n'est pas fort important pour former le goût des jeunes gens.

On peut rapporter à l'Elégie plusieurs des Eglogues que nous avons citées dans le premier volume, comme le Tombeau d'Adonis de Bion, la mort de Daphnis de Virgile, l'Iris de Madame Deshoulieres, & plusieurs des odes qui se trouvent dans cet Article, sur-tout celle d'Horace sur la mort de Quintilius, & celle de Malherbe à Du Perrier.

QUATRIEME SECTION,

De la Poesie Didactique.

ON a vû jufqu'ici la Poëfie regner dans la fiction comme dans fon domaine. Uniquement occupée de plaire & de toucher, elle ne travailloit que fur les actions & les paffions humaines : & pour en faire des tableaux plus intéreffans, elle choififfoit les traits felon fes caprices, & en faifoit un tout artificiel, qui n'avoit qu'une vérité d'imitation.

Elle change d'objet dans la Poëfie didactique. Elle fe propofe d'inftruire, de tracer les loix de la raifon, du bon fens, de guider les arts, d'orner & d'embellir la vérité, fans lui faire rien perdre de fes droits. Ce genre eft une forte d'ufurpation que la poëfie a faite fur la profe.

Le fonds naturel de celle-ci eft l'inftruction. Comme elle eft plus libre dans fes expreffions & dans fes tours, & qu'elle n'a point la contrainte de l'harmonie poëtique, il lui eft plus aifé de rendre nettement les idées, & par conféquent de les faire paffer telles qu'elles font, dans

l'esprit de ceux qu'on instruit. Aussi les récits de l'Histoire, les Sciences, les Arts, sont-ils traitez en prose. La raison en est simple : quand il s'agit d'un service important, on en prend le moyen le plus sûr & le plus facile : & ce moyen, en fait d'instruction, est sans contredit la prose.

Cependant, comme il s'est trouvé des hommes qui réunissoient en même tems & les connoissances, & le talent de faire des vers ; ils ont entrepris de joindre dans leurs ouvrages ce qui étoit joint dans leur personne, & de revêtir de l'expression & de l'harmonie de la poësie, des matieres qui étoient de pure doctrine. C'est de-là que sont venus *les Ouvrages & les Jours* d'Hésiode, *les Sentences* de Théognide, *la Thérapeutique* de Nicandre, *la Chasse* & *la Pêche* d'Oppien, & pour parler des Latins, les poëmes de Lucréce *sur la Nature*, *les Géorgiques* de Virgile, *la Pharsale* de Lucain, & quelques autres.

Mais dans tous ces ouvrages il n'y a de poëtique que la forme. La matiere étoit faite ; il ne s'agissoit que de la revêtir. Ce n'est point la fiction qui a fourni les choses, selon les regles de l'imitation,

c'eſt la vérité même. Auſſi l'imitation ne porte-t-elle ſes regles que ſur l'expreſſion. C'eſt pourquoi le poëme didactique en général peut ſe définir : *La vérité miſe en vers :* & par oppoſition, l'autre eſpece de poëſie : *La fiction miſe en vers.* Voilà les deux extrémitez : le didactique pur, & le poëtique pur.

Entre ces deux extrêmes il y a une infinité de milieux, dans leſquels la fiction & la vérité ſe mêlent & s'entr'aident mutuellement ; & les ouvrages qui s'y trouvent renfermez ſont poëtiques, ou didactiques, plus ou moins, à proportion qu'il y a plus ou moins de fiction ou de vérité. Il n'y a preſque point de fiction pure, même dans les poëmes proprement dits : & réciproquement il n'y a preſque point de vérité ſans quelque mélange de fiction dans les poëmes didactiques. Il y en a même quelquefois dans la proſe. Les interlocuteurs des dialogues de Platon, ceux des livres philoſophiques de Cicéron ſont feints ; & le caractère ſoutenu de leur élocution eſt de ſoi poëtique. Il en eſt de même des diſcours dont Tite-Live a embelli ſon Hiſtoire. Ils ne ſont guères plus vrais que ceux de Junon ou d'Enée

dans le poëme de Virgile. Il n'y a entr'eux de différence qu'en ce que Tite-Live a tiré les siens de faits historiques ; au lieu que Virgile les a tirez d'une histoire fabuleuse. Ils sont les uns & les autres également de la façon de l'écrivain.

Nous comprenons dans le genre didactique la Satire, l'Epitre en vers, l'Epigrame & les autres petits poëmes où il s'agit moins de fiction que d'enfermer dans des rimes une pensée fine, un trait mordant, un sentiment gracieux.

Mais pour proceder avec ordre, nous traiterons d'abord du Poëme didactique proprement dit ; ensuite de la Satire, & en troisiéme lieu de l'Epigramme.

ARTICLE PREMIER.

DU POEME DIDACTIQUE.

NOus l'avons défini ci-dessus : c'est la vérité mise en vers. Nous allons en marquer les especes, & en tracer les regles en peu de mots.

I.

Différentes especes de Poëmes didactiques.

La Poësie didactique a autant d'espe-

ces que la vérité a de genres. Il y a des poëmes qui n'exposent que des actions & des évenemens réels, & tels qu'ils sont arrivez, dans l'ordre naturel, sans en arranger les parties selon les regles du goût, sans s'élever plus haut que les causes naturelles. On peut les nommer Poëmes historiques. Tels sont les 50 Livres de Nonnus sur la vie & les exploits de Bacchus, la Pharsale de Lucain, la Guerre Punique de Silius Italicus, & quelques autres.

Il y en a qui consistent dans l'établissement de principes, soit de physique, soit de morale, soit de métaphysique. On y raisonne : on y cite des autoritez, des exemples : on tire des conséquences. On peut les appeller poëmes philosophiques. Tel est l'ouvrage de Lucréce.

Enfin il y en a qui ne contiennent que des observations qui ont rapport à la pratique, que des préceptes pour régler quelque opération dont le succès a besoin d'être assuré par des précautions. On les nomme simplement Poëmes didactiques. Telles sont les Géorgiques de Virgile, & l'Art poëtique d'Horace, celui de Boileau, &c.

Ces trois especes de poëmes ne sont

point tellement séparées qu'elles ne se prêtent quelquefois un secours mutuel. Les Sciences & les Arts sont freres & sœurs; c'est un principe qu'on ne sauroit trop répéter dans cette matiere. Leurs biens sont communs entr'eux, & ils prennent par-tout ce qui peut leur convenir. Ainsi dans le poëme philosophique il entre quelquefois des faits historiques & des observations tirées des arts. Pareillement dans les poëmes historiques & didactiques, il entre souvent des raisonnemens & des principes. Mais ces emprunts ne constituent pas le fond du genre. Ils n'y viennent que comme auxiliaires, ou quelquefois comme délassemens, parce que la variété est le repos de l'esprit. Quand l'esprit est las d'un genre, d'une couleur, on lui en offre une autre qui exerce une autre faculté, & qui donne à celle qui étoit fatiguée le tems de réparer ses forces.

Il y a plus : car quelles libertez ne se donnent pas les poëtes ? quelquefois ils se laissent emporter au gré de leur imagination; & las de la vérité, qui semble leur faire porter le joug, ils prennent l'essor, s'abandonnent à la fiction, & jouissent de tous les droits du génie. Alors

ils cessent d'être historiens, philosophes, artistes. Ils ne sont plus que poëtes. Ainsi Virgile cesse d'être agriculteur, quand il raconte les fables d'Aristée & d'Orphée. Il quitte la vérité pour le vraisemblable, il est maître & créateur de sa matiere. Ce qui pourtant n'empêche pas que la totalité de son poëme ne soit dans le genre didactique. Son épisode est dans son poëme ce qu'une statue est dans une maison, c'est-à-dire, un morceau de pur ornement dans un édifice fait pour l'usage.

Les poëmes didactiques ont, comme tous les ouvrages, dès qu'ils sont achevez & finis, un commencement, un milieu & une fin. On propose le sujet, on le traite, on l'acheve. Les poëmes historiques ont des actions & des passions & des acteurs, aussi-bien que les poëmes de fiction. Mais les poëmes philosophiques & ceux de pratique n'en ont point. Ceux-là échauffent le cœur, ceux-ci éclairent l'esprit, ou dirigent les facultez qui agissent. Voilà à-peu-près ce que nous avions à dire sur la matiere du Poëme didactique. Venons à la forme,

II.

Forme de la Poësie didactique.

Les Muses savent tout, non-seulement ce qui est, mais encore ce qui peut être, sur la terre, dans les enfers, dans le ciel, dans tous les espaces soit réels, soit possibles. Par conséquent, si les poëtes, quand ils ont voulu feindre des choses qui n'étoient pas, ont pû les mettre dans la bouche des Muses, pour leur donner par-là plus de crédit; ils ont pû, à plus forte raison, y mettre les choses vraies & réelles, & leur faire dicter des vers, soit sur les sciences, soit sur l'histoire, soit sur la maniere d'élever & de perfectionner les Arts. C'est là-dessus qu'est fondée la forme poëtique qui constitue le poëme didactique, ou de doctrine.

Il a toujours été permis à tout auteur de choisir la forme de son ouvrage. Et loin de lui faire un crime d'employer quelque tour adroit pour rendre le sujet qu'il traite plus agréable, on lui en sait gré, quand il soutient le ton qu'il a pris, & qu'il est fidéle à son plan. C'est pour cela qu'on a obligation à Platon d'avoir mis en forme dramatique les dissertations

qu'il a faites ſur la philoſophie, & d'avoir fait le héros de ſes dialogues un homme tel que Socrate, dont le nom, quoiqu'emprunté, donne un nouveau poids à ſes diſcours. Ciceron a employé la même ruſe dans ſes ouvrages philoſophiques, où il fait parler tantôt Craſſus, tantôt Caton, ou quelqu'autre Romain célébre. Et l'un & l'autre ils ont eu ſoin de les faire parler ſelon leur caractère connu par l'hiſtoire : c'eſt le précepte d'Horace, *Famam ſequere.*

Les Poëtes didactiques n'ont pas jugé à propos de faire parler de ſimples mortels. Ils ont invoqué des Divinitez. Et comme ils ſe ſont ſuppoſé exaucez, ils ont parlé en hommes inſpirez ; & à-peu-près comme ils s'imaginoient que les dieux l'auroient fait. C'eſt ſur cette ſuppoſition que ſont fondées toutes les regles du Poëme didactique quant à la forme.

Ces regles ſont les unes générales, les autres particulieres.

III.

Regles générales de la Poëſie didactique.

1°. Les Poëtes didactiques cachent l'ordre juſqu'à un certain point. Ils ſemblent

blent se laisser aller à leur génie, & suivre la matiere telle qu'elle se présente, sans s'embarrasser de la conduire par une sorte de méthode qui avoueroit l'art. Ils évitent tout ce qui auroit l'air compassé & mesuré. Ils ne mettront cependant point la mort d'un héros avant sa naissance, ni la vendange avant l'été. Le désordre qu'ils se permettent, n'est que dans les petites parties, où il paroît un effet de la négligence & de l'oubli plûtôt que de l'ignorance. Dans les grandes, ils suivent nécessairement l'ordre naturel.

2°. La seconde regle est une suite de la premiere. En vertu du droit que se donnent les poëtes, de traiter les matieres en écrivains libres & supérieurs, ils mêlent dans leurs ouvrages des choses étrangeres à leur sujet, qui n'y tiennent que par occasion, & cela, pour avoir le moyen de montrer leur érudition, leur supériorité, leur commerce avec les Muses. Tels sont les épisodes d'Aristée & d'Orphée, les métamorphoses de quelque Nymphe en Souci, en Riviere, en Rocher.

3°. La troisiéme regarde l'expression. Ils s'arrogent tous les privileges du style poëtique. Ils chargent les idées en pre-

nant des termes métaphoriques, au lieu des termes propres, en y ajoûtant des idées accessoires par les épithétes qui fortifient, augmentent, modifient les idées principales. Ils emploient des tours hardis, des constructions licentieuses, des figures de mots & de pensées qu'ils placent d'une façon singuliere. Ils sément des traits d'une érudition détournée & peu commune. Enfin ils prennent tous les moyens qu'ils imaginent être propres à persuader à leurs lecteurs que c'est une intelligence plus qu'humaine qui leur parle, afin d'étonner par-là leur esprit & de maîtriser leur attention.

L'Art poëtique d'Horace quoiqu'écrit dans le ton de la plus grande simplicité, n'est pas contre le principe que nous venons d'établir. Ce principe est que le poëme didactique doit être d'un ton convenable & au genre qu'on traite, & à la personne qu'on suppose qui le traite. Si c'est un Dieu, il le traitera en Dieu; si c'est Socrate, ce sera un philosophe plein d'esprit, de raison & de sel; si c'est Caton, ce sera un citoyen sensé, ferme dans ses sentimens pour la vertu. Mais si c'est Horace qui écrit lui-même une lettre; en

son nom, à quelqu'un de ses amis, il n'aura que le ton le plus simple, & ne s'élevera qu'avec sa matiere. Ainsi la simplicité d'Horace ne fait rien contre le ton soutenu des Géorgiques de Virgile, ni contre celui de Vida, ni même contre celui de Boileau. Car quoique ce dernier n'ait point fait d'invocation, cependant comme ce n'est point une Lettre, & qu'il commence d'un ton élevé, il est censé inspiré en vertu de la coûtume établie, & de l'idée où l'on est que les poëtes sont les interprétes des dieux.

IV.

Regles particulieres.

Outre les regles générales de la Poësie didactique, il y a quelques observations particulieres par rapport à chaque espece.

Le Poëme historique a le droit de marquer plus vivement les traits, de les faire plus hardis, plus lumineux. Les objets y sont montrez avec plus de détail, on les y voit, en quelque sorte. C'est une divinité qui est censée peindre. Elle voit tout sans obscurité, sans confusion : & son pinceau le rend de même. Il lui est aisé de remonter aux causes, d'en développer les

ressorts : quelquefois même elle s'éleve jusqu'aux causes surnaturelles. Tite-Live racontant la Guerre Punique en a montré les événemens dans le récit, & les causes politiques dans les discours qu'il fait tenir à ses acteurs. Mais il a dû rester toujours dans les bornes des connoissances naturelles : parce qu'il n'étoit qu'historien. Silius Italicus, qui est poëte, raconte de même que le fait Tite-Live ; mais il peint par-tout : il tâche toujours de montrer les objets eux-mêmes ; au lieu que l'historien se contente souvent d'en parler, de les désigner.

Le Poëme philosophique doit tendre sur-tout à la lumiere. Le but des Sciences est d'éclairer. Ainsi la méthode doit y être plus sensible que dans les autres poëmes ; & il est moins permis d'y jetter des digressions, qui empêcheroient de suivre le fil du raisonnement. Par la même raison il y aura moins de figures vives, & d'expressions poëtiques ; à moins qu'elles ne concourent à la clarté, en donnant du corps aux pensées : car autrement, il y auroit de la petitesse à sacrifier la netteté & la précision à l'éclat d'un beau mot. Aussi Lucréce, suit-il constamment son

objet. On ne le voit point au milieu d'un raiſonnement s'égarer dans des deſcriptions inutiles à ſon but. Il en a quelques-unes dont la matiere pourroit ſe paſſer; mais il les place tellement, ſoit devant, ſoit après ſes argumens, qu'elles ſervent, ou à préparer l'eſprit à ce qu'il va dire, ou à le délaſſer après lui avoir fait faire des efforts.

Quant aux poëmes qui contiennent des préceptes, Horace en a donné la regle en un mot: *Quidquid præcipies, eſto brevis.* C'eſt la briéveté qui plaît ſur-tout, & qui frappe dans ce genre. Cette briéveté, quand elle eſt jointe à la clarté, comme Horace le ſuppoſe, a pluſieurs avantages: on en ſaiſit mieux le précepte; on l'apprend plus aiſément, & on le retient exactement, & pour toujours: *Ut citò dicta percipiant animi dociles teneintque fideles.* Cependant, comme les préceptes ſont ſecs & triſtes par eux-mêmes; le poëte qui ſait l'art, y joint quelquefois la preuve, afin d'exercer l'eſprit. Quelquefois il les accompagne d'un exemple qu'il place tantôt avant, tantôt après. Quelquefois il ſe contente de les montrer dans l'exemple même ſans les exprimer. Il les

appuie d'un trait hiſtorique, il les égaie, par une alluſion, les prépare par des images : enfin, quand il craint le dégoût, il quitte tout-à-fait ſon genre pour quelques inſtants; & il devient épique, ou dramatique, dans un degré plus ou moins élevé, ſelon le ton général de ſon ouvrage, lequel le ſuit juſques dans les excurſions qu'il fait au-dehors.

ARTICLE SECOND.

DE LA SATIRE.

I.

Hiſtoire de la Satire.

LA Satire n'a pas toujours eû le même fonds, ni la même forme dans tous les tems. Elle a été différente chez les Grecs & chez les Romains : & chez ces derniers elle a été ſujete à des changemens ſi ſinguliers, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de la ſuivre dans toutes ſes variations.

Chez les Grecs, c'étoit un ſpectacle qui tenoit une ſorte de milieu entre la tragédie & la comédie. Elle étoit caractériſée

par ses acteurs. Ce n'étoient ni des héros, ni des hommes, ni des dieux; mais des personnages tels qu'un Polypheme, un Autolycus, un Sisyphe, &c. Si on y voyoit des hommes ou des héros, ils n'y faisoient ordinairement que les seconds rôles. Il y avoit des chœurs, toujours composez de Satyres jeunes & vieux. Ces derniers, qu'on appelloit Silènes, parloient toujours avec sagesse & gravité. C'étoit parmi eux qu'on avoit choisi le maître, le gouverneur, le nourricier de Bacchus, qui étoit le dieu du spectacle. Les jeunes étoient faits pour égayer la scene par des plaisanteries, des traits piquans, quelquefois par des bouffonneries & des grossieretez. Ces poëmes avoient un ton de poësie qui leur étoit propre: & les acteurs avoient aussi leurs gestes, leur déclamation, leurs danses, leurs parures, qui n'étoient ni celles de la tragédie, ni celles de la comédie (*a*). Il ne nous reste de ce genre de drame que le Cyclope d'Euripide.

Chez les Romains, la premiere poësie, si elle méritoit ce nom, fut ce qu'ils ap-

(*a*) Voyez l'Art poëtique d'Horace ci-après, vers 218. jusqu'à 248.

pellerent Satire, *Satura* : car nous ne parlons point des metres ſaturniens, qui n'étoient que de la proſe terminée, ni des feſcennins, qui n'étoient que des dialogues faits avec quelque ſymmétrie.

Ce furent les Toſcans qui apporterent la Satire à Rome : & elle n'étoit autre choſe alors qu'une ſorte de chanſon en dialogue, dont tout le mérite conſiſtoit dans la force & la vivacité des reparties. On les nomma Satires, parce que, dit-on, le mot latin *Satura*, ſignifiant un baſſin dans lequel on offroit aux dieux toutes ſortes de fruits à la fois, & ſans les diſtinguer, il parut qu'il pourroit convenir, dans le ſens figuré, à des ouvrages où tout étoit mêlé, entaſſé, ſans ordre, ſans régularité, ſoit pour le fonds, ſoit pour la forme.

Livius Andronicus, qui étoit Grec d'origine, ayant donné à Rome des ſpectacles en regle, la Satire changea de forme & de nom. Elle prit quelque choſe du dramatique, & paroiſſant ſur le théâtre, ſoit avant, ſoit après la grande piéce, quelquefois même au milieu, on l'appella *iſode*, piéce d'entrée, εἰσόδιον; ou exode, piéce de ſortie, ἐξόδιον; ou piéce

d'entr'acte, ἔμβολον. Voilà quelles furent les deux premieres formes de la Satire chez les Romains.

Elle reprit son premier nom sous Ennius & Pacuvius, qui parurent quelque tems après Andronicus. Mais elle le reprit à cause du mêlange des formes, qui fut très-sensible dans Ennius; puisqu'il employoit toutes sortes de vers, sans distinction, & sans s'embarrasser de les faire symmétriser entr'eux, comme on voit qu'ils symmétrisent dans les odes d'Horace.

Terentius Varron, fut encore plus hardi qu'Ennius, dans la satire qu'il intitula *Menippée*, à cause de sa ressemblance avec celle de Menippe Cynique grec. Il fit un mélange de vers & de prose: & par conséquent il eut droit, plus que personne de nommer son ouvrage Satire, en faisant tomber la signification du mot sur la forme.

Enfin arriva Lucilius qui fixa l'état de la Satire, & la présenta telle que nous l'ont donné Horace, Perse, Juvenal, & telle que nous la connoissons aujourd'hui. Et alors la signification du mot Satire ne tomba que sur le mêlange des choses,

& non sur celui des formes. On les nomma Satires, parce qu'elles sont réellement un amas confus d'invectives contre les hommes, contre leurs desirs, leurs craintes, leurs emportemens, leurs folles joies, leurs intrigues.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est Farrago *libelli.* Juv. Sat. 1.

I I.

Définition de la Satire.

On peut donc définir la Satire une espece de poëme dans lequel on attaque directement les vices des hommes.

Je dis une espece de poëme; après ce que nous avons dit sur la poësie didactique, il est évident que la Satire n'est qu'un discours mis en vers: c'est un portrait, & non un tableau.

Mais pour lever tous les doutes, examinons ce qu'on entend par un vrai Poëme.

Si on donne ce nom à tout ce qui est en vers, il est évident que la Satire est poëme. Mais tout le monde sait que cette partie ne suffit pas: Tite-Live mis en vers ne seroit toujours qu'une histoire.

S'il suffit pour être poëme qu'un ouvrage ait une certaine chaleur, plus ou moins

vive ; la Satire sera poëme encore. Tous les auteurs satiriques ont du feu. Mais tous les discours d'éloquence seront aussi de la poësie.

Enfin si on exige que le fond des choses soit poëtique, c'est-à-dire, créé, feint, imaginé par le poëte, ou en tout, ou du moins en partie ; la Satire alors n'est pas poëme, au moins de la maniere dont le sont l'apologue, l'églogue, la comédie, la tragédie, l'épopée.

Selon Horace, pour être poëte il faut trois parties : un génie fécond & heureux, *ingenium cui sit*, c'est ce génie qui fournit les choses, qui crée les êtres poëtiques, les corps. Ensuite il faut une ame presque divine, un souffle qui anime ces êtres, qui leur donne la vie, *cui mens divinior :* & enfin une élocution poëtique, qui, comme nous l'avons dit, (*a*) doit être toujours élevée, & supérieure à l'expression ordinaire prosaïque, *atque os magna sonaturum*. Qu'on fasse l'application de ces trois qualitez au genre dont nous parlons, on y trouvera quelques morceaux à qui elles pourront convenir toutes trois. Telles seront, par exemple,

(*a*) Tom. 1. pag. 163.

la troisiéme & la quatriéme de Juvenal. Mais la plûpart des autres ne seront poësie, que pour avoir passé par la bouche d'un poëte : dans celle d'un orateur ce n'eût été que de la prose.

Nous avons ajouté que son objet étoit d'attaquer les vices des hommes directement. C'est une des différences de la Satire avec la comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement & de côté. Elle montre aux hommes des portraits généraux, dont les traits sont empruntez de différens modéles; c'est au spectateur à prendre la leçon lui-même, & à s'instruire, s'il le juge à propos. La Satire au contraire va droit à l'homme. Elle dit : c'est vous : c'est Crispin, un monstre dont les vices ne sont rachetez par aucune vertu.

III.

Deux sortes de Satires.

Comme il y a deux sortes de vices, les uns plus graves, les autres moins : il y a aussi deux sortes de Satires, l'une qui tient de la tragédie : *Grande Sophoclæo carmen bacchatur hiatu* : c'est celle de Juvenal. L'autre est celle d'Horace, qui tient de la Comedie : *admissus circum præcordia ludit.*

Il y a des Satires où le fiel est dominant, *fel* : dans d'autres c'est l'aigreur, *acetum* : dans d'autres il n'y a que le sel, *sal*. Mais il y a le sel qui assaisonne, le sel qui pique, le sel qui cuit.

Le fiel vient de la haine, de la mauvaise humeur, de l'injustice : l'aigreur vient de la haine seulement & de l'humeur. Quelquefois l'humeur & la haine sont enveloppez ; & c'est l'aigre-doux.

Le sel qui assaisonne ne domine point, il ôte seulement la fadeur, & plaît à tout le monde ; il est d'un esprit délicat. Le sel piquant domine & perce, il marque la malignité. Le cuisant fait une douleur vive, il faut être méchant pour l'employer. Il y a encore le fer qui brûle, qui emporte la piéce avec escarre, & c'est fureur, cruauté, inhumanité. On verra des exemples de toutes ces especes de traits satiriques.

Il n'est pas difficile après cette analyse, de dire quel est l'esprit qui anime ordinairement le satirique. Ce n'est point celui d'un philosophe, qui, sans sortir de sa tranquilité, peint les charmes de la vertu, & la difformité du vice. Ce n'est point celui d'un orateur, qui, échauffé

d'un beau zéle, veut réformer les hommes & les ramener au bien. Ce n'est pas celui d'un poëte qui ne songe qu'à se faire admirer, en excitant la terreur & la pitié. Ce n'est pas encore celui d'un misantrope noir qui hait le genre humain, & qui le hait trop, pour vouloir le rendre meilleur. Ce n'est ni un Héraclite qui pleure sur nos maux, ni un Démocrite qui s'en moque. Qu'est-ce donc ?

Il semble que dans le cœur du satirique, il y ait un certain germe de cruauté enveloppé, qui se couvre de l'intérêt de la vertu pour avoir le plaisir de déchirer, au moins, le vice. Il entre dans ce sentiment, de la vertu & de la méchanceté, de la haine pour le vice &, au moins, du mépris pour les hommes, du desir de se venger, & une sorte de dépit de ne pouvoir le faire que par des paroles : & si par hazard les satires rendoient meilleurs les hommes, il semble que tout ce que pourroit faire alors le satirique, ce seroit de n'en être pas fâché. Nous ne considérons ici l'idée de la satire qu'en général, & telle qu'elle paroît résulter des ouvrages qui ont le caractère satirique, de la façon la plus marquée.

C'eſt même cet eſprit qui eſt une des principales différences qu'il y a entre la Satire & la Critique. Celle-ci n'a pour objet que de conſerver pures les idées du bon & du vrai dans les ouvrages d'eſprit & de goût, ſans aucun rapport à l'auteur, ſans toucher ni à ſes talens, ni à rien de ce qui lui eſt perſonnel. La Satire au contraire cherche à piquer l'homme même, & ſi elle enveloppe le trait dans un tour ingénieux, c'eſt pour procurer au lecteur le plaiſir de paroître n'approuver que l'eſprit.

Quoique ces ſortes d'ouvrages ſoient d'un caractère condamnable, on peut cependant les lire avec beaucoup de profit. Ils ſont le contrepoiſon des ouvrages où regne la moleſſe. On y trouve des principes excellens pour les mœurs, des peintures frappantes, qui réveillent. On y rencontre de ces avis durs, dont nous avons beſoin quelquefois, & dont nous ne pouvons guères être redevables qu'à des gens fâchez contre nous. Mais en les liſant, il faut être ſur ſes gardes, & ſe préſerver de l'eſprit contagieux du poëte, qui nous rendroit méchans, & nous feroit perdre une vertu, à laquelle tient notre bonheur, & celui des autres dans la ſociété.

IV.

La forme de la Satire.

La forme de la Satire est assez indifférente par elle-même. Tantôt elle est épique, tantôt dramatique, le plus souvent elle est didactique. Quelquefois elle porte le nom de discours. Quelquefois celui d'épître. Toutes ces formes ne font rien au fond. C'est toujours Satire, dès que c'est l'esprit d'invectives qui l'a dicté. Lucilius s'est servi quelquefois du vers ïambique. Mais Horace ayant toujours employé l'hexametre, on s'est fixé à cette espece de vers. Juvenal & Perse n'en ont point employé d'autres : & nos Satiriques françois ne se sont servis que de l'alexandrin.

V.

Caractères des Poëtes satiriques.

LUCILIUS.

Caius Lucilius né à Aurunce ville d'Italie, d'une famille illustre, tourna son talent poëtique du côté de la Satire. Comme sa conduite étoit fort réguliere, & qu'il aimoit, par tempérament, la décen-

ce

ce & l'ordre, il se déclara l'ennemi des vices. Il déchira impitoyablement, entr'autres, un certain Lupus, & un nommé Mutius, *genuinum fregit in illis*. Il avoit composé plus de trente livres de satires, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Mais à en juger par ce qu'en dit Horace, c'est une perte que nous ne devons pas fort regretter. Son style étoit diffus, lâche, ses vers durs : c'étoit une eau bourbeuse qui couloit, ou même qui ne couloit pas, comme dit Jules Scaliger. Il est vrai que Quintilien en a jugé plus favorablement. Il lui trouvoit une érudition merveilleuse, de la hardiesse, de l'amertume, & même assez de sel. Mais Horace devoit être d'autant plus attentif à le bien juger, qu'il travailloit dans le même genre ; que souvent on le comparoit lui-même avec ce poëte ; & qu'il y avoit un certain nombre de Savans qui, soit par amour de l'antique, soit pour se distinguer, soit en haine de leurs contemporains, le mettoient au-dessus de tous les autres poëtes. Si Horace eût voulu être injuste, il étoit trop fin & trop prudent, pour l'être en pareil cas. Et ce qu'il dit de Lucilius est d'autant plus vrai-

semblable, que ce poëte vivoit dans le tems même où les Lettres ne faisoient que de naître en Italie. La facilité prodigieuse qu'il avoit n'étant point reglée, devoit nécessairement le jetter dans le défaut qu'Horace lui réproche. Ce n'étoit que du génie tout pur, & un gros feu plein de fumée.

HORACE.

Horace profita de l'avantage qu'il avoit d'être né dans le plus beau siécle des Lettres latines. Il montra la Satire avec toutes les graces qu'elle pouvoit recevoir, & ne l'assaisonna qu'autant qu'il le falloit pour plaire aux délicats, & rendre méprisables les méchans & les sots.

Sa Satire ne présente guères que les sentimens d'un philosophe poli, qui voit avec peine les travers des hommes; & qui quelquefois s'en divertit. Elle n'offre le plus souvent que des portraits généraux de la vie humaine. Et si de tems en tems elle donne des détails particuliers, c'est moins pour offenser qui que ce soit, que pour égayer la matiere, & mettre, ainsi que nous l'avons dit, la morale en action. Les noms sont presque toujours feints.

S'il y en a de vrais, ce ne ſont jamais que des noms décriez, & de gens qui n'avoient plus de droit à leur réputation. En un mot le génie qui animoit Horace n'étoit ni méchant, ni miſantrope; mais ami délicat du vrai, du bon, prenant les hommes tels qu'ils étoient, & les croyant plus ſouvent dignes de compaſſion ou de riſée que de haine.

Le titre qu'il avoit donné à ſes ſatires & à ſes épîtres, marque aſſez ce caractère. Il les avoit nommez *Sermones*, Diſcours, Entretiens, Réflexions faites avec des amis, ſur la vie & les caractères des hommes. Il y a même pluſieurs Savans qui ont rétabli ce titre comme plus conforme à l'eſprit du poëte, & à la maniere dont il préſente les ſujets qu'il traite. Son ſtyle eſt ſimple, léger, vif, toujours modéré & paiſible : & s'il corrige un ſot, un faquin, un avare; à peine le trait peut-il déplaire à celui même qui en eſt frappé.

Il y a des gens qui mettent la poëſie de ſon ſtyle, & la verſification de ſes ſatires, au niveau de celle de Virgile. Le ton en eſt bien différent. Mais dans le ſimple, ils prétendent qu'il n'y a rien de mieux fait, ni de plus fini. On y ſent

par-tout l'aisance & la délicatesse d'un homme de Cour, qui est toujours le maître de sa matiere, & qui la réduit au point qu'il juge à propos, sans lui ôter rien de sa dignité. Il dit les plus belles choses, comme les autres disent les plus communes; & n'a de négligences que ce qu'il en faut pour avoir plus de graces.

PERSE.

Après Horace vint Aulus Persius Flaccus, qui nâquit à Volaterre ville d'Etrurie, d'une maison noble, & alliée aux plus grands de Rome. Il étoit d'un caractère assez doux, & d'une tendresse pour ses parens, qu'on citoit pour exemple. Il mourut âgé de trente ans, la huitiéme année du regne de Neron. Il y a dans les satires qu'il nous a laissées des sentimens nobles. Son style est chaud, mais obscurci par des allégories souvent recherchées, par des ellipses fréquentes, par des métaphores trop hardies.

Perse en ses vers obscurs, mais serrez & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Quoiqu'il ait tâché d'être l'imitateur d'Horace, cependant il a une séve toute différente. Il est plus fort, plus vif, mais

il a moins de graces. Ces deux qualitez ne manquent guères de prendre l'une sur l'autre. Voici comme il parle à un jeune homme élevé trop mollement :

» Que vous êtes à plaindre ! vous le » serez plus encore dans la suite. Voilà » donc où nous en sommes réduits ! Que » ne demandez-vous qu'on vous traite » comme les petits de colombes, qu'on » vous appâte, qu'on vous serve comme » les enfans des princes ? Fâchez-vous » contre votre nourrice, & dites que vous » ne dormirez point à ses chansons.

» Puis-je travailler avec cette plume ? » Hé ! qui croyez-vous tromper ? pour- » quoi ces vaines excuses ? C'est à vos » propres dépens que vous jouez. Le tems

---

Ex Satira 3.

O miser ! inque dies ultrà miser. Huccine rerum
Venimus ! at cur non potius, teneroque columbo
Et similis regum pueris, pappare minutum
Poscis, & iratus mammæ lallare recusas ?
An tali studeam calamo ? Cui verba ? quid istas
Succinis ambages ? tibi luditur : effluis amens (*a*) :
Contemnere : sonat vitium percussa, malignè

(*a*) *Effluis amens.* Vous languissez dans la molesse : vous y dépérissez peu à peu, comme une cire qui se fond.

» précieux s'écoule. Vous ferez méprisé
» des honnêtes gens. Le vase de terre,
» quand il est mal cuit, rend un mauvais
» son, qui annonce le défaut. Vous êtes
» à présent une terre molle : il faut, il faut
» vous donner la forme, & se hâter tan-
» dis que la roue tourne (*a*).

» Mais, direz-vous, j'ai assez de bien :
» j'ai des rentes, une maison, des meu-
» bles. A quoi bon s'inquiéter ? Il y aura
» toujours sur ma table dequoi pour mes
» dieux.

» Voilà donc ce qui vous rassure. Faut-
» il s'enfler tant, parce qu'on est le mil-

Respondet viridi non cocta fidelia (*b*) limo.
Udum & molle lutum es, nunc nunc properandus, & acri
Fingendus sine fine rota. Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum & sine labe salinum.
Quid metuas ! cultrixque foci secura patella est.
Hoc satis ? An deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Tusco ramum millesime (*c*) ducis,

(*a*) Allégorie tirée des vases d'argile : lorsque la masse de terre est sur la roue, il faut que le pottier se hâte de lui donner le tour & la grandeur qu'il se propose, avant que la roue s'arrête. Le vase qui feroit figuré à deux reprises, & après s'être un peu séché, en feroit moins parfait.

(*b*) *Fidelia*, nom substantif.

(*c*) *Millesime*, est un vocatif pour un nominatif.

» liéme de ſa race, & qu'on ſalue un
» Cenſeur dont on eſt parent ? Allez en
» faire accroire aux ſots. Pour moi, je
» vous connois à fond. N'avez-vous pas
» de honte de vivre comme le débauché
» Natta ? Mais lui encore, il eſt excuſa-
» ble. Il ne ſent plus ſon état (*a*) : il ne
» ſait ce qu'il perd. Plongé dans l'abîme,
» il ne reparoît jamais au-deſſus de l'eau.
» Pere tout-puiſſant, quand vous vou-
» drez punir les plus cruels tirans, dans
» ces accès furieux où la ſoif du ſang les
» dévore, qu'ils voient la vertu, & qu'ils
» ſéchent de douleur de l'avoir abandon-

Cenſoremve tuum vel quod trabeate ſalutas ?
Ad populum phaleras (*c*). Ego te intus, & in cute novi.
Non pudet ad morem diſcincti vivere Nattæ ?
Sed ſtupet hic vitio, & fibris increvit opimum
Pingue, caret culpa : neſcit quid perdat : & alto
Demerſus ſumma rurſus non bullit in unda.
Magne pater divûm, ſævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, cùm dira libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno :
Virtutem videant, intabeſcantque relictâ.

(*a*) Il y a dans le texte, la graiſſe, qui eſt inſenſible, couvre toutes ſes fibres.

(*c*) *Phaleræ*, ſont des caparaſſons de chevaux, que le peuple voit avec étonnement & admiration.

» née. L'airain du taureau de Sicile (a) » rendit-il jamais des sons plus doulou- » reux ? Le glaive suspendu aux plafonds » dorez, causa-t-il plus de troubles au » flatteur ceint du diadême (b) ? Hélas ! » nous nous jettons dans des précipices ; » s'écrie alors le malheureux, quand il est » livré à ces tortures secrettes, qu'il n'ose » confier même à son épouse.

Voici un autre morceau qui est plus

Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci,
Et magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit ? Imus,
Imus præcipites, quam si tibi dicat, & intus
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor ?

(a) C'est celui de Phalaris roi d'Agrigente ville de Sicile, le plus cruel des tirans. Un nommé Perille, pour servir sa cruauté, inventa une machine d'airain en forme de taureau, qu'on enflammoit : & les malheureux qu'on y renfermoit, jettoient des cris qui ressembloient à des mugissemens. Ce fut l'inventeur même qui en fit l'essai, il y fut mis le premier, & Phalaris lui-même eut son tour. Ses peuples las de ses cruautez, se souleverent contre lui & lui rendirent une partie des maux qu'il leur avoit faits.

(b) C'est Democlès, flatteur outré de Denys le tiran. Pour lui faire sentir que la condition des rois n'étoit pas aussi heureuse qu'elle le paroissoit, Denys le fit revêtir de pourpre & ceindre du diadême, & le fit asseoir à une table magnifiquement servie. Mais il fit pendre directement sur sa tête un glaive, qui n'étoit attaché que par un crin ; pour lui faire entendre qu'une tranquille médiocrité vaut mieux que l'élévation qui est sujette à mille dangers.

philosophique encore : c'est sur l'esclavage des passions.

» Il faut être libre, mais d'une liberté » différente de celle qui fait un Publius » dans la tribu Veline, & qui lui donne » droit de recevoir une petite mesure de » mauvais grain. Insensez ! vous croyez » qu'un tour de pirouette (*a*) fait un Ro- » main ?... Mais, dites-vous, qu'est-ce » qu'être libre ? N'est-ce pas vivre com- » me on veut ? Or je vis comme je veux. » Ne suis-je pas plus libre que Brutus ?

Ex Satira 5.

Libertate opus est : non hac, ut quisque Velinâ (*b*)
Publius emeruit, scabiosum tesserulâ (*c*) far
Possidet. Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit. . . . . . .
An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet, ut voluit ? licet, ut volo, vivere : non sum
Liberior Bruto ? Mendosè colligis, inquit

(*a*) C'étoit une des manieres d'affranchir les esclaves. Quelquefois c'étoit un soufflet ? quelquefois un coup d'une baguette, qu'on nommoit en latin *vindicta*.

(*b*) *Velinâ*, c'est le nom d'une tribu. Quand un esclave étoit affranchi, on l'incorporoit dans quelqu'une de ces tribus qui formoient le peuple Romain : chacun avoit la sienne.

(*c*) *Tesserulâ*. Il y avoit des distributions de froment qui se faisoient au peuple. Pour le recevoir il falloit avoir une espece de billet du chef de la tribu, c'étoit une preuve qu'on étoit citoyen.

» Mauvaise conséquence, dira un Stoï-
» cien. . . . Le pouvoir du Préteur ne va
» pas jusqu'à donner à un sot l'art de se
» conduire dans les circonstances délica-
» tes, & de faire un bon usage de tous
» les momens de la vie. . . . Etes-vous mo-
» deré dans vos désirs, content de peu,
» complaisant pour vos amis ? savez-vous
» ouvrir & fermer vos greniers en tems
» & lieu, & passer sur une piéce d'argent
» cloué au pavé, sans avoir envie de la ra-
» masser ? Si vous avez tout cela, vous
» êtes, j'y consens, libre & sage, graces
» à Jupiter & au Préteur. Mais si après
» avoir été vicieux comme nous, vous

Stoïcus hic, aurem mordaci lotus aceto.
Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ.
Es modicus voti, presso lare, dulcis amicis ?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes :
Inque luto fixum possis transcendere nummum :
Nec glutto sorbere salivam Mercurialem (a) ?
Hæc mea sunt, teneo, cum vere dixeris ; esto
Liberque ac sapiens, Prætoribus ac Jove dextro.
Sin tu cùm fueris nostræ paulo ante farinæ,
Pelliculam veterem retines & fronte politus

(a) Mercure, étoit le dieu du gain & du commerce.

» êtes toujours le même au fond, & que » vous n'ayez changé que les dehors; je » me dédis, & je vous remets dans vos » chaînes... Ne connoissez-vous de maî- » tres que ceux dont le Préteur affranchit? » *Porte mes frottoirs au bain de Crispin.* » S'il crie: *Hâte-toi coquin.* Que ce maître » est dur!

» Vous n'avez point de maître au- » dehors qui vous gourmande, qui vous » presse: mais si vous en avez au-dedans » de vous-même, dans votre cœur; êtes- » vous moins esclave que celui qui porte » les frottoirs, crainte des étrivieres? Le » matin, vous dormez profondément (*a*): » Léve-toi, dit l'avarice. Ah! un mo- » ment: léve-toi, te dis-je; je ne puis:

Astutam vapido servas sub pectore vulpem:
Quæ dederam supra repeto, funemque reduco.
An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat?
I puer, & strigiles Crispini ad balnea defer.
Si increpuit, Cessas nugator? servitium acre.
Te nihil impellit, nec quicquam extrinsecus intrat
Quod nervos agitet; sed si intus, & jecore ægro
Nascantur domini, qui tu impunitior exis,
Atque hic, quem ad strigiles scutica & metus egit herilis?
Mane piger stertis: surge, inquit avaritia: eja.

(*a*) On sait comme Despréaux a imité cet endroit.

» il n'importe, léve-toi. Pourquoi faire » après tout ? Pour t'embarquer : vas » chercher dans le royaume de Pont des » poissons, des peaux de castor, de l'é- » bène, de l'encens, des vins de Cô : fais » des échanges, jure ; .... mais Jupiter » le saura. Que tu es sot ! tu ne seras » jamais qu'un gueux, si tu t'embarrasses » de Jupiter. Déja vos esclaves portent le » vin au vaisseau. Vous allez vous embar- » quer, rien ne vous arrête. Vous allez » traverser les mers. Mais l'amour du plai- » sir vous retient. Où vas-tu, insensé ? Que » veux-tu ? Quelle fureur te transporte ? » un seau de cigue ne pourroit éteindre » le feu qui te brûle. Quoi tu t'en iras,

---

Surge : negas : instat ; surge inquit. Non queo : surge,
Eu quid agam ? rogitas ? saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stupas, hebenum, thus, lubrica Coa :
Tolle recens, primus piper è sitiente camelo,
Verte aliquid, jura. Sed Jupiter audiet : eheu !
Varo, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.
Jam pueris pellem succinctus & œnophorum aptas
Ocyus ad navem : nil obstat, quin trabe vasta
Ægeum rapias, nisi solers luxuria ante
Seductum moneat : Quo deinde insane ruis ? quo ?
Quid tibi vis ? calido sub pectore mascula bilis
Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.

» couvert de gros canevas, t'asseoir sur un
» banc avec les matelots, boire du vin
» déteſtable, dans une cruche au large ven-
» tre, qui ne ſentira que la poix & le gou-
» dron. Pourquoi ? Pour que tes écus,
» qui te rapportoient cinq pour cent, t'en
» rapportent le double ? Va, va, crois-
» moi, prends du bon tems, divertiſſons-
» nous : on ne vit que quand on ſe diver-
» tit. Demain tu ne ſeras plus que cendre
» & pouſſiere, on ne parlera plus de toi.
» Songe à la mort, & au tems qui s'en-
» fuit : le moment où je te parle, n'eſt
» déja plus. Hé-bien que ferez-vous ? Le-
» quel des deux partis prendrez-vous ?
» vous voilà entre deux objets qui vous
» commandent. Il faut vous ſoumettre à
» ces deux maîtres, & leur obéir tour à tour.

Tun' mare tranſilias ? tibi torta cannabe fulto,
Cœna ſit in tranſtro, Vejetanumque rubellum
Exhalet vapida læſum pice ſeſſilis obba ?
Quid petis ? ut nummi, quos hic quincunce modeſto
Nutrieras, pergant avidos ſudare deunces ?
Indulge genio, carpamus dulcia, noſtrum eſt
Quod vivis : cinis & manes & fabula fies :
Vive memor leti : fugit hora : hoc quod loquor inde eſt.
En quid agis ? duplici in diverſum ſcinderis hamo :
Hunccine, an hunc ſequeris ? ſubeas alternus oportet
Ancipiti obſequio dominos : alternus oberres.

Nous avons passé quelques vers qui contenoient des allusions, des allégories, des détails qui auroient paru longs dans la traduction. Perse ménage les mots. Cependant il y a quelquefois des longueurs & des circuits qu'il pourroit épargner à ses lecteurs. On voit par cet échantillon, que ce poëte est très-grave & très-sérieux. Il est même un peu triste : & soit la vigueur de son caractère, soit le zéle qu'il a pour la vertu, il semble qu'il entre dans sa philosophie un peu d'aigreur & d'animosité contre ceux qu'il attaque.

JUVENAL.

Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses véritez
Etincellent pourtant de sublimes beautez :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée,
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un tiran soupçonneux pâles adulateurs....
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.

Despr. Art. Poët.

Perse a peut-être plus de vigueur qu'Horace ; mais, en comparaison de Juvenal, il est presque froid. Celui-ci est brûlant : l'hyperbole est sa figure favorite. Il avoit

une force de génie extraordinaire, & une bile qui, seule, auroit presque suffi pour le rendre poëte. Il vint au monde à Aquin ville d'Italie. Il passa la premiere partie de sa vie à écrire des déclamations. Flatté par le succès de quelques vers qu'il avoit faits contre un certain Paris pantomime, il crut reconnoître qu'il étoit appellé au genre satirique. Il s'y livra tout entier, & en remplit les fonctions avec tant de zéle, qu'il obtint à la fin un emploi militaire, qui, sous apparence de grace, l'exila au fond de l'Egypte. Ce fut là qu'il eut le tems de s'ennuyer, & de déclamer contre les torts de la fortune, & contre l'abus que les grands faisoient de leur puissance. Selon Jules Scaliger, il est le prince des poëtes satiriques : ses vers valent beaucoup mieux que ceux d'Horace : apparemment parce qu'ils sont plus forts : *ardet*, *instat*, *jugulat*.

Son début annonce assez son esprit & son caractère.

» Ecouterai-je toujours ? Ne répliquerai-je jamais ? Il y a si long-tems que

Ex Satira 1.

Semper ego auditor tantum ? nunquamne reponam ?

» l'enroué Codrus me fait mourir avec » sa Theseïde (*a*). Ce sera donc im- » punément que l'un m'aura récité ses » plattes comédies (*b*), un autre ses tra- » gédies larmoyantes ? L'immense Télé- » phe (*c*) m'aura enlevé un jour entier, » aussi-bien que l'Oreste (*d*) qui remplit

Vexatus toties rauci Theseïde Codri ?
Impune ergo mihi recitaverit ille togatas,
Hic elegos ? impune diem consumpserit ingens
Telephus ? aut summi plena jam margine libri
Scriptus, & in tergo, nec dum finitus Orestes ?

(*a*) La Theseïde étoit un poëme dont Thesée étoit le héros. Codrus, poëte obscur, qui l'avoit composé, le récita tant de fois qu'il en étoit devenu enroué. Il y avoit à Rome des assemblées chez certains particuliers qui prêtoient leur maison aux poëtes pour y réciter leurs vers.

(*b*) Plattes Comédies, & Tragédies larmoyantes. Il faut traduire les Satires d'une maniere satirique, c'est-à-dire, en tournant les phrases selon l'esprit de la Satire. Juvenal n'a dit que deux mots, *Togatas & Elegos*. Ces deux mots signifient, l'un, une Comédie dans les mœurs Romaines, & l'autre simplement des Elégies. Mais si c'eût été de bonnes Comédies ou de bonnes Elégies, Juvenal n'en auroit pas été aussi fâché qu'il le paroît. C'est pour cela que nous avons traduit selon l'esprit plûtôt que selon la lettre.

(*c*) Téléphe étoit roi de Mysie, fils d'Hercule & d'Augé. C'étoit le sujet d'une tragédie.

(*d*) Oreste étoit fils d'Agamemnon & de Clitemnestre. Il tua sa mere pour venger la mort de son pere. Son histoire est une de celles qui ont le plus fourni à la scéne tragique : *Scenis agitatus Orestes*. Virg.

» des

» des volumes, & qui ne finit point ? Nous » ne ſommes plus ſous la férule. N'épar-» gnons point le papier : c'eſt une ſotiſe. » On rencontre par-tout tant de poëtes, » qu'il ne peut manquer d'être mal em-» ployé.

Ce qui a déterminé Juvenal à embraſſer le genre ſatirique n'eſt pas ſeulement le nombre des mauvais poëtes : raiſon pourtant, qui pouvoit ſuffire. Il a pris les armes, à cauſe de l'excès où ſont portez tous les vices. Le déſordre eſt affreux dans toutes les conditions. On joue tout ſon bien : on vole : on pille : on ſe ruine en habits, en bâtimens, en repas : on ſe tue de débauche : on aſſaſſine, on empoiſonne. Le crime eſt la ſeule choſe qui ſoit récompenſée : il triomphe partout, & la vertu gémit.

» Commettez des crimes qui méritent » l'exil ou la priſon : ſi vous voulez de-

---

Et nos ergo manum ferulæ ſubduximus. . . .
. . . . . Stulta eſt clementia, cum tot ubique
Vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.

Aude aliquid brevibus Gyaris (*a*) & carcere dignum,
Si vis eſſe aliquis. Probitas laudatur & alget.

(*a*) Gyare petite iſle, ou plutôt rocher, dans la mer Egée.

» venir homme d'importance. On loue la » probité, & elle meurt de faim. C'est aux » scélérats que sont dûs les beaux jardins, » les charges, les beaux meubles, l'argen- » terie cizelée, & qui présente des che- » vreaux en relief.... Tous les vices sont » montez à leur comble, je défie la posté- » rité d'y rien ajouter. La satire peut pren- » dre l'essor & aller à toutes voiles....

» Qu'il y ait des Manes, un Enfer, de » noires grenouilles dans le marais Sty- » gien, & que tant de milliers d'ames » passent dans la même barque; c'est ce » qu'à peine croient les enfans, excepté » ceux qui ne paient pas au bain. Mais » vous, qui êtes sage, croyez-le. De quelle

---

Criminibus debent hortos, prætoria, mensas,
Argentum vetus, & stantem extra pocula caprum....
Nil erit ulteriùs quod nostris moribus addat
Posteritas: eadem cupient, facientque minores.
Omne in præcipiti vitium stetit. Utere velis:
Totos pande sinus....

Ex Satira 2.

Esse aliquos Manes, & subterranea regna,
Et contum & Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una transire vadum tot millia cymba,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

» horreur sont saisis Curius (*a*), les deux » Scipions (*b*), Fabricius (*c*) ? que pensent » l'Ombre de Camille, la Légion de Cré» mere (*d*), cette brave jeunesse qui se » sacrifia à la journée de Cannes (*e*), tou» tes ces ames guerrieres, que pensent-elles » quand elles voient arriver ces ombres » souillées de crimes ? Elles se purifie» roient, si elles avoient du feu, du » souffre & du laurier, (*f*).

Sed tu vera puta. Curius quid sentit, & ambo
Scipiadæ ? quid Fabricius, Manesque Camilli ?
Quid Cremeræ legio, & Cannis consumpta juventus,
Tot bellorum animæ, quoties hinc talis ad illos
Umbra venit ? cuperent lustrari, si qua darentur
Sulfura cum tædis, & si foret humida laurus.

(*a*) Curius : c'est celui qui triompha des Samnites, des Sabins, des Lucaniens, qui chassa Pyrrhus de l'Italie : celui à qui les Samnites offrirent de l'or, qu'il refusa, en leur disant qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir lui-même.

(*b*) Les deux Scipions que Virgile appelle : *duo fulmina belli*. L'un Publius Cornelius qui vainquit Annibal & fut surnommé l'Africain ; l'autre Lucius Cornelius qui défit Antiochus roi de Syrie, & fut nommé l'Asiatique.

(*c*) Fabricius & Camillus étoient des Romains célébres par leur intégrité & leur frugalité.

(*d*) La Légion qui fut taillée en piéces auprès de la riviere Crémera étoit composée de trois cens nobles, tous de la même famille, on les nommoit *Fabiens*. Ils s'étoient chargez seuls de la guerre contre les Veïens.

(*e*) Cannes, bourgade dans la Pouille, rendue célébre par la défaite des Romains, qui y perdirent plus de 40000 hommes.

(*f*) C'étoit ainsi qu'on se purifioit des souillures qu'on avoit contractées.

Ceux mêmes qui ont les dehors vertueux ne ſont pas exemts de corruption. Ces viſages plâtrez, cet air ſombre, ces diſcours ſocratiques n'en impoſent qu'aux ſots :

» Je ſéche de dépit quand je les entends
» moraliſer. Je voudrois être au-delà des
» Sarmates & de la mer glaciale. On di-
» roit des Curius, & ce ſont des Bacchan-
» tes dans leurs orgies. Premierement ils
» ſont tous ignorans, quoique tout ſoit
» plein chez eux de buſtes & de livres. Le
» plus ſavant, eſt celui qui a un bel Ariſto-
» te, ou un Cléante précieux ſur ſon bu-
» reau. Mais ne vous fiez pas aux appa-
» rences.

Tous ces endroits ſont d'une vivacité extrême, le poëte eſt en fureur. Il eſt de

---

Ex Satira 2.

Ultra Sauromatas fugere hinc libet, & glacialem
Oceanum, quoties aliquid de moribus audent
Qui Curios ſimulant, & Bacchanalia vivunt.
Indocti primum : quanquam plena omnia gypſo
Chryſippi invenias. Nam perfectiſſimus horum eſt,
Si quis Ariſtotelem ſimilem, vel Pittacon emit,
Et jubet archetypos pluteum ſervare Cleanthas.
Fronti nulla fides. . . .

même par-tout : & s'il rit quelquefois, c'est un ris cruel, insultant.

La quatriéme satire présente les traits les plus mordans, & l'invective la plus animée. Il en veut à l'empereur Domitien : & pour aller jusqu'à lui, comme par degrez, il présente d'abord un de ses favoris, nommé Crispin, qui d'esclave étoit devenu chevalier Romain. Il commence :

» Voici encore Crispin : il paroîtra » souvent sur la scéne : c'est un monstre » qui n'a aucune vertu pour racheter ses » vices. Il est toujours languissant : il n'y » a que le feu de la débauche qui le ra- » nime. Que lui sert de fatiguer des mu- » lets dans ses portiques immenses, de se » faire traîner dans ses parcs, à l'ombre ; » d'avoir tant d'arpens de terrain auprès » de la place publique, tant de maisons

---

Ex Satira 4.

Ecce iterum Crispinus, & est mihi sæpe vocandus
Ad partes, monstrum nulla virtute redemptum
A vitiis : æger, solaque libidine fortis,
Quid refert igitur quantis jumenta fatiget
Porticibus, quanta nemorum vectetur in umbra,
Jugera quot vicina foro, quas emerit ædes ?

» qu'il a achetées ? Un méchant ne sauroit » être heureux : moins encore un infame » corrupteur, un sacrilege qui....

Ce n'est plus ici la satire d'Horace qui badine avec enjouement, ni celle de Perse qui argumente : c'est la satire armée d'un glaive, & qui frémit de rage. L'énumération qu'il fait des biens de Crispin est pour montrer l'excès de sa fortune, & le rendre odieux. Un esclave qui est venu à Rome, à pieds nuds, couvert de cannevas, se fait promener dans ses portiques, &c. Rassurons-nous pourtant : le poëte ne veut point parler de ses forfaits, il ne parlera cette fois que de bagatelles.

» Cependant si un autre eût fait la mê» me chose que lui, le censeur l'auroit » puni. Mais ce qui auroit deshonoré des » gens de bien, ne pouvoit que faire hon» neur à Crispin. Que voulez-vous ? C'est » un homme dont la personne est plus in-

---

Nemo malus felix. Minime, corruptor, & idem
Incestus. . . . .
Sed nunc de factis levioribus : & tamen alter
Si fecisset idem, caderet sub judice morum.
Nam quod turpe bonis, Titio, Sejoque, decebat

» fame, plus affreuse, que tous les vices » ensemble.

» Il a acheté un barbeau six mille sester- » ces.... six mille ! un poisson ! le Pes- » cheur auroit coûté moins que le pois- » son. Il auroit eu pour ce prix une belle » terre en province.

» Que pouvoit faire l'Empereur mê- » me (*a*) ; puisqu'un de ses bouffons ava- » loit à la fois tant de sesterces, qui n'euf- » sent fait qu'un petit plat sur sa table, » quand elle étoit médiocrement servie ?

» Déesse du Pinde, je vous invoque.

Crispinum. Quid agas, cum dira & fœdior omni
Crimine persona est ? Mullum sex millibus emit.
Hoc precium squammæ ! potuit fortasse minoris
Piscator, quam piscis emi. Provincia tanti
Vendit agros : sed majores Apulia vendit.
Quales tunc epulas ipsum glutisse putemus
Induperatorem ; cum tot sestertia, partem
Exiguam, & modicæ sumptam de margine cœnæ
Purpureus magni ructaret scurra Palati ?

(*a*) Flavius Domitien fils de Vespasien, frere de Titus, surnommé les délices du genre humain, auquel il succéda. Ce fut un des plus cruels Empereurs Romains, mais d'une cruauté réfléchie & raffinée. Il fut tué par un certain Stephanus Intendant de Domitilla, & par d'autres officiers de la cour, qui ne trouverent point d'autres moyens pour assurer leur propre vie.

» Arrêtons-nous ici. Il ne s'agit pas de » feindre, tout eſt vrai. Chaſtes vierges, » racontez, & payez-moi de vous avoir » donné une ſi belle qualité.

Cette invocation eſt ſatirique, pour faire entendre qu'il a beſoin d'un ſecours ſurnaturel pour peindre Domitien.

» Lorſque le dernier des Flavius ache- » voit de déchirer l'Univers expirant, & » que Rome gémiſſoit ſous la tyrannie » du chauve Néron.

Voilà la date : un autre auroit dit ſous l'empire de Domitien. Il le ſurnomme malignement Neron pour peindre d'un ſeul mot ſa cruauté. Il l'appelle *chauve* : c'étoit un reproche injurieux dans ce tems-là.

» Il tomba dans les filets un turbot » d'une grandeur prodigieuſe.

Spatium admirabile, eſt un tour ſemblable au *colli longitudinem* de Phédre. On

---

Incipe Calliope, licet hic conſidere : non eſt,
Cantandum, res vera agitur : narrate, puellæ
Pierides : proſit mihi vos dixiſſe puellas.
Cum jam ſemianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, & calvo ſerviret Roma Neroni ;
Incidit Adriaci ſpatium admirabile rhombi.

voit l'étendue de la chose plûtôt que la chose même.

Le Pescheur vient au château d'Albanum où étoit l'Empereur : les portes à deux battans s'ouvrent d'elles-mêmes : il entre, & fait son compliment :

» Recevez, dit le Picentin, un poisson » trop beau pour la table d'un particu- » lier. Qu'on se divertisse aujourd'hui. » Hâtez-vous de vomir ce que vous » avez dans l'estomac *(a)*, pour faire place » à un turbot réservé pour votre siécle. » C'est lui-même qui a voulu être pris. » Quoi de plus grossier ! Cependant il go- » boit la flatterie. Il n'y a point de sotise » qu'on ne puisse faire accroire à un hom-

. . . . Tunc Picens : Accipe, dixit,
Privatis majora focis, genialis agatur
Iste dies, propera stomachum laxare saginis,
Et tua servatum consume in sæcula rhombum.
Ipse capi voluit. Quid apertius ? & tamen illi
Surgebant cristæ : nihil est, quod credere de se
Non possit, cum laudatur dis æqua potestas.
Sed deerat pisci patinæ mensura : vocantur

(a) La débauche étoit portée si loin dans ce tems là, qu'on vomissoit pour manger : on se faisoit un estomac neuf afin d'avoir un appétit strident, *rabidam facturus orexim*. Et Seneque ; *vomunt ut edant, edunt ut vomant*.

» me, quand il eſt auſſi puiſſant que les
» dieux.

» Mais il n'y a point de vaſe aſſez lar-
» ge pour le faire cuire. On aſſemble les
» Seigneurs, qui déplaiſoient tous au ti-
» ran, & dont les pâles viſages annon-
» çoient les déplaiſirs mortels qui tiennent
» à l'amitié des grands.

» Un Liburnien crie : Arrivez, Meſ-
» ſieurs, l'Empereur eſt aſſis. Pégaſe ſaiſit
» ſa robe & ſe hâte d'arriver. On l'avoit
» fait nouvellement fermier de la ville.
» Car les gouverneurs étoient-ils alors
» autre choſe que des fermiers ? C'étoit
» un homme vertueux, excellent juriſcon-
» ſulte : mais qui croyoit qu'il falloit ſe
» prêter dans ces tems durs, & que la
» Juſtice devoit être déſarmée. Parut en-
» ſuite l'agréable vieillard Criſpus, dont

Ergo in concilium proceres, quos oderat ille,
In quorum facie miſeræ magnæque ſedebat
Pallor amicitiæ. Primus, clamante Liburno,
Currite, jam ſedit, rapta properabat abolla
Pegaſus, attonitæ poſitus modo villicus urbi.
An ne aliud tunc præfecti ? quorum optimus atque
Interpres legum ſanctiſſimus : omnia quanquam
Temporibus diris tractanda putabat inermi
Juſtitiâ. Venit & Criſpi jucunda ſenectus,

» les mœurs étoient si douces, le carac-
» tère si aimable, l'éloquence si persua-
» sive. Quel ami plus utile pour un mor-
» tel chargé de gouverner la mer, la
» terre, tous les peuples, si sous ce fléau,
» sous cette peste publique, il eût été per-
» mis de blâmer la cruauté & de donner
» un bon conseil? Mais quoi de plus vio-
» lent que l'oreille d'un tyran, avec qui
» un ami risquoit sa vie, en parlant de
» la pluie ou du beau tems? Il ne se roidit
» jamais contre le torrent: & il n'étoit
» pas assez citoyen pour dire librement sa
» pensée & sacrifier sa vie à la vérité....

» Montanus y vint aussi, avec son gros
» ventre; & Crispin, qui exhaloit autant

Cujus erant mores qualis facundia, mite
Ingenium. Maria, ac terras, populosque regenti
Quis comes utilior, si clade, & peste sub illa
Sævitiam damnare, & honestum afferre liceret
Consilium? sed quid violentius aure tyranni,
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici?
Ille igitur nunquam direxit brachia contra
Torrentem: nec civis erat, qui libera posset
Verba animi proferre, & vitam impendere vero.
Montani quoque venter adest abdomine tardus;
Et matutino sudans Crispinus amomo,

» d'odeurs que deux cadavres embaumez : » & Pompée qui, par ses calomnies se» crettes, faisoit égorger les gens.... Et » cet autre (*a*) qui gardoit ses entrailles » pour les vautours du Danube, & qui » avoit appris le métier de la guerre, dans » un château de plaisance. Veïenton ne » le céde pas aux autres : tel qu'un en» thousiaste inspiré par Bellone, il pro» phétise : Et voilà, dit-il, un présage cer» tain d'une victoire brillante. Vous pren» drez quelque roi. Peut-être qu'Arvira» gus (*b*) sera renversé de son trône. » C'est une bête étrangere : voyez-vous

Quantum vix redolent duo funera : sævior illo
Pompeius tenui jugulos aperire susurro ;
Et, qui vulturibus servabat viscera Dacis,
Fuscus, marmorea meditatus prælia villa.
Non cedit Veiento, sed ut fanaticus œstro
Percussus, Bellona, tuo divinat : & ingens
Omen habes, inquit, magni clarique triumphi :
Regem aliquem capies : aut de temone Britanno
Excidet Arviragus : peregrina est bellua, cernis
Erectas in terga sudes ? hoc defuit unum

(*a*) C'est Cornélius Fuscus qui fut chargé de la guerre contre les Daces. Il n'avoit jamais vû d'armée, il n'avoit nulle idée de la guerre. Aussi le succès répondit à la capacité du Général.

(*b*) C'étoit un roi de la grande Bretagne.

» ces pointes hérissées sur le dos? Il ne » manquoit à Veïenton que de dire l'âge » du turbot & de quel pays il étoit.

» Hé bien, que pensez-vous? Faudra-» t-il le couper? Qu'on se garde bien de » lui faire un tel affront. Qu'on fasse un » vase de terre, profond, spacieux & » dont le bord soit comme un petit mur. » Vîte un Promethée (*a*), de l'argile & » une roue. Mais dorénavant, César, il » faudra que les potiers vous suivent à » l'armée.

» Cet avis, digne de son auteur, l'em-» porta..... On se léve, on renvoie le » Conseil, que ce grand prince avoit as-

---

Fabricio, patriam ut rhombi memoraret, & annos.
Quidnam igitur censes? conciditur? absit ab illo
Dedecus hoc, Montanus ait: testa alta paretur,
Quæ tenui muro spatiosum colligat orbem.
Debetur magnus patinæ, subitusque Prometheus.
Argillam, atque rotam citius properate: sed ex hoc
Tempore jam, Cæsar, figuli tua castra sequantur.
Vicit digna viro sententia....
Surgitur, & misso proceres exire jubentur
Concilio, quos Albanam dux magnus in arcem
Traxerat attonitos, & festinare coactos.

(*a*) Celui qui forma l'homme avec de l'argile, & qui déroba le feu du ciel pour l'animer, c'est par synecdoche: pour dire un potier habile.

» semblé à la hâte : & où on étoit venu
» tremblant, comme s'il se fût agi des
» Getes ou des Sicambres (*a*) : ou que
» quelques couriers importans fussent ar-
» rivez de diverses parties du monde. Et
» plut aux dieux qu'il eût employé à ces
» bagatelles le tems qu'il donnoit à sa
» cruauté, lorsqu'il enlevoit à la ville ses
» têtes les plus illustres, sans que person-
» ne osat les venger ? Mais il périt à son
» tour quand il eut commencé à se faire
» craindre des artisans. Ce fut là que le
» meurtrier, l'assassin des Lamias (*b*)
» trouva sa perte.

Tanquam de Cattis aliquid, torvisque Sicambris
Dicturus : tanquam diversis partibus orbis
Anxia præcipiti venisset epistola penna.
Atque utinam his potius nugis tota ille dedisset
Tempora sævitiæ, claras quibus abstulit urbi
Illustresque animas impunè, & vindica nullo ?
Sed periit; postquam cerdonibus esse timendus
Cœperat : hoc nocuit Lamiarum cæde madenti.

(*a*) Les Getes étoient des Scythes qui habitoient sur les côtes Septentrionales de la Mer noire. Les Sicambres étoient un peuple d'Allemagne, qui répond à-peu-près à la Westphalie & à la Gueldre d'aujourd'hui.

(*b*) Les Lamias, une partie pour le tout. Après avoir fait périr tous les Grands de Rome, dont aucun n'avoit eu le courage de se vanger, il voulut faire éprouver sa cruauté aux Romains d'une moindre condition ; mais il y trouva sa perte.

On voit dans ce morceau, toute la force, tout le fiel, toute l'aigreur de la ſatire. Ce ton ſe ſoutient par-tout dans l'auteur, ce n'eſt pas aſſez pour lui de peindre : il grave à traits profonds, il brûle avec le fer.

L'endroit de la Satire 10. où il briſe la ſtatue de Sejan (*a*) eſt un des plus beaux morceaux. Il y raille amèrement l'ambition de ce miniſtre & le ſotiſe du peuple de Rome qui ne juge que ſur les apparences. Il s'agit de prouver dans cette ſatire que les hommes ſont inſenſez dans leurs déſirs, & que ſouvent ils portent la peine de leurs ſuccès. Après en avoir cité pluſieurs exemples, il vient à celui de Sejan qui avoit trouvé ſa perte dans ſa propre élévation.

» Il y en a qui périſſent par l'excès » d'un pouvoir, qui eſt toujours en butte » à l'envie : une tirade de titres brillants » les fait tomber dans le précipice. On

Ex Satira 10.

Quoſdam præcipitat ſubjecta potentia magnæ
Invidiæ : mergit longa atque inſignis honorum

(*a*) Sejan miniſtre de l'empereur Tibere, qui voulut regner à la place de ſon maître : ſes deſſeins furent découverts, & il fut puni.

» abbat les ſtatues : on les traîne avec des
» cordes : on briſe à coup de hache les
» roues des chars de triomphe & les
» jambes des chevaux qui n'en peuvent
» mais (*a*). Déja le feu s'allume : la tête
» adorée par le peuple brûle dans les
» fourneaux, le grand Sejan petille : &
» de ſa face (*b*), la ſeconde de l'Uni-
» vers, on fait des burettes, des aſſiettes,
» des poêles à frire. Couronnez votre
» porte de lauriers : ſacrifiez au Capitole
» un taureau blanc : on traîne Sejan avec
» des crocs. Allons voir : toute la ville
» eſt dans la joie. *Quel air il avoit! Quel-*

Pagina : deſcendunt ſtatuæ, reſtemque ſequuntur,
Ipſas deinde rotas bigarum impacta ſecuris
Cædit, & immeritis franguntur crura caballis.
Jam ſtridunt ignes, jam follibus atque caminis
Ardet adoratum populo caput, & crepat ingens
Sejanus : deinde ex facie toto orbe ſecunda
Fiunt urceoli, pelves, ſartago, patellæ.
Pone domi lauros, duc in capitolia magnum
Cretatumque bovem, Sejanus ducitur unco
Spectandus. Gaudent omnes. *Quæ labra! quis illi*

(*a*) Ces chars & ces chevaux étoient figurez en marbre ou en bronze.

(*b*) Cette partie eſt nommée plûtôt qu'une autre pour rendre l'oppoſition plus ſenſible : ce viſage où ſe portoient les adorations ſe transforme en poëlons, en aſſiétes, &c.

» *les*

» *les grosses lévres ! En vérité je n'ai jamais* » *pû aimer cet homme là*. Mais qu'a-t-il » fait ? qui l'a accusé ? quels indices avoit-» on ? quels témoins ? On ne sait point. » Il est venu une grande lettre de Ca-» prée... ha ! c'est assez : je n'en demande » point davantage. Et que dit le peuple ? » Le peuple juge par l'événement, à son » ordinaire, & donne le tort à ceux qui » périssent.

REGNIER.

Mathurin Regnier, natif de Chartres, & neveu de l'abbé Desportes, poëte du seiziéme siécle, fut le premier en France qui donna des satires. Il y a de la finesse & un tour aisé dans celles qu'il a travaillées avec soin, ses vers sont naïfs & coulans : Heureux,

. . . . Si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.

Ce qu'on peut dire pour diminuer sa

Vultus erat ! nunquam (*si quid mihi credis*) *amavi*
Hunc hominem. Sed quo cecidit sub crimine ? quisnam
Delator ? quibus indiciis ? quo teste probavit ?
Nil horum. Verbosa & grandis epistola venit
A Capreis : bene habet, nil plus interrogo : sed quid
Turba Remi ? sequitur fortunam, ut semper, & odit
Damnatos.

faute, c'est que ne travaillant que d'après les satiriques Latins, il croyoit pouvoir les suivre en tout, & s'imaginoit que la licence des expressions étoit un assaisonnement dont leur genre ne pouvoit se passer.

Voici comment il raconte un apologue.

On dit que Jupiter roi des dieux & des hommes
Se promenant un jour en la terre où nous sommes,
Reçut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âges pareils, mais de mœurs différens.
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.
Il les éléve au ciel, & d'abord leur étale
Parmi les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faveur départ aux favoris,
Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambrosie,
Et des plaisirs du ciel soûloient leur fantaisie.
Ils étoient comme chefs de son conseil privé:
Et rien n'étoit bien fait qu'ils n'eussent approuvé,
Minos eut bon esprit, prudent, accort, & sage,
Et fut jusqu'à la fin jouer son personnage.
L'autre fut un langard, révélant les secrets
Du ciel & de son maître aux hommes indiscrets.
L'un avecque prudence au ciel s'impatronise:
Et l'autre en fut chassé comme un peteux d'église.

On voit par ce petit échantillon que le caractère de Regnier est aisé, coulant, naïf, vigoureux; mais il oublie souvent la dignité dans les mots, dans les pen-

ſées, même dans les choſes. Il eſt quelquefois long & diffus. Quand il trouve à imiter, il va trop loin, & ſon imitation eſt preſque toujours une traduction inférieure à ſon modéle.

BOILEAU.

Nicolas Boileau Deſpréaux, qui vint 60 ans après Regnier, fut plus retenu. Il ſavoit que l'honnêteté eſt une vertu auſſi-bien dans les écrits que dans les mœurs. Son talent l'emporta ſur ſon éducation : quoiqu'il fût fils, frere, oncle, couſin, beaufrere de Greffier, & que ſes parens le deſtinaſſent à ſuivre le palais, il lui fallut être poëte, & qui plus eſt poëte ſatirique. Voici comme il trace lui-même ſon caractère en parlant à ſon Livre.

Dépoſez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenſeur qu'on a peint ſi noir & ſi terrible
Fut un eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule vérité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices :
Dites que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, bleſſant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs.
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toujours ſage.
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage ;

Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux ;
Ami de la vertu, plûtôt que des vertueux.

Ses vers ſont forts, travaillez, harmonieux, pleins de choſes, tout y eſt fait avec un ſoin extrême.

Il n'a point toute la naïveté de Regnier ; mais il s'eſt tenu en garde contre ſes défauts. Il eſt ſerré, précis, décent, ſoigné par-tout, ne ſouffrant rien d'inutile, ni d'obſcur. Son plan de ſatire étoit d'attaquer les vices en général, & les mauvais auteurs en particulier. Il ne nomme guère un ſcélérat ; mais il ne fait point de difficulté de nommer un mauvais auteur qui lui déplaît ; pour ſervir d'exemple aux autres, & maintenir les droits du bon ſens & du bon goût. Comme bien des gens, ſoit par intérêt, ou par ſcrupule, ou par petiteſſe d'eſprit, lui en faiſoient un crime, il s'examine lui-même dans la neuviéme Satire, qu'il adreſſe à ſon eſprit, & ſe juſtifie d'une maniere auſſi ſolide que ſinguliere. C'eſt ainſi qu'il parle :

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer ?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Eſprit, ce n'eſt plus raillerie.
Dites . . . . .

Voici comme l'Esprit répond :

. . . Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ? . . .
Quoi pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime après tout & si noir & si grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent Auteur !
L'ennuyeux Ecrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?

Cette réponse n'est que le bon sens assaisonné, la pure raison, rendue avec force & netteté. Les expressions sont toujours justes, claires, souvent riches, & hardies, & les tours aisez & vifs. Il n'y a ni vuide, ni superflu. C'est un des caractères de l'élocution de M. Despréaux. Il avoit le secret de faire passer le besoin du poëte pour le besoin de la chose même. Continuons :

Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
Alidor, dit un fourbe, il est de mes amis.
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis.
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse, & médire avec art ;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Quel versificateur peut faire marcher la pensée avec plus de fermeté & plus de vigueur, & plus d'aisance ? On dit quelquefois malignement le *laborieux* Despréaux. Il travailloit plus pour cacher son travail, que d'autres aujourd'hui pour montrer le leur.

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens ;
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Fuit ce ton radouci : l'harmonie de cet hémistiche est dans un degré exquis, aussi bien que celle des deux vers suivans. On peut même dire, en général, qu'il n'y a pas un vers de ce poëte qui n'ait sa marche propre, & son harmonie plus ou moins conforme à l'objet exprimé. On la sent sur-tout, quand l'idée est musicale, c'est-à-dire, qu'elle peut s'exprimer, en partie, par les sons inarticulez. Cette sorte d'expression se trouve toujours jointe à celle des mots : c'est un des côtez par où il ressemble à Virgile & à Homere.

Mais de blâmer : ces quatre vers produisent une suspension agréable : qu'on les répéte : l'esprit a un exercice moderé, après lequel il trouve un repos qui lui fait plaisir.

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Ce mot sur le Tasse a été fort reproché à l'auteur. Il n'y a point de traits que les écrivains du bas & du moyen étage ne lui aient lancez, sous prétexte de venger un nom si célébre. Mais le Critique demeura constant dans sa décision. Quelque tems avant sa mort on lui demanda s'il n'avoit point changé d'avis sur ce poëte : « J'en ai si peu changé, répon» dit-il, que relisant dernierement ce » poëte, je fus très-fâché de ne m'être » pas expliqué plus au long sur ce sujet, » dans quelqu'une de mes réflexions sur » Longin. J'aurois commencé par avouer » que le Tasse a été un génie sublime, » étendu, heureusement né à la poësie, » & à la grande poësie. Mais ensuite ve» nant à l'usage qu'il a fait de ses talens,

» j'aurois montré que le bon ſens n'eſt
» pas toujours ce qui domine chez lui ;
» que dans la plûpart de ſes narrations
» il s'attache bien moins au néceſſaire
» qu'à l'aimable ; que ſes deſcriptions ſont
» preſque toujours chargées d'ornemens
» ſuperflus ; que dans la peinture des
» plus fortes paſſions, & au milieu du
» trouble qu'elles venoient d'exciter, ſou-
» vent il dégénere en traits d'eſprits, qui
» font tout-à-coup ceſſer le pathétique ;
» qu'il eſt plein d'images trop fleuries, de
» tours affectez, & de penſées frivoles,
» qui loin de pouvoir convenir à ſa Jeru-
» ſalem pouvoient à peine convenir à ſon
» Amynte. Or, conclut M. Deſpréaux,
» tout cela oppoſé à la ſageſſe, à la gra-
» vité, à la majeſté de Virgile, qu'eſt-ce
» autre choſe que du clinquant oppoſé à
» de l'or ? » *Hiſt. de l'Acad. Fr. Tom. II.*
Je ſais bien que les adorateurs du Taſſe
ont à cela beaucoup de choſes à répondre :
mais cela n'empêche point que le juge-
ment de M. Deſpréaux, jugement, com-
me on le voit, réfléchi & fondé en rai-
ſons, ne doive être du plus grand poids.
Et quel homme aujourd'hui, s'il eſt ſage,
oſeroit mettre ſon jugement en balance

vis-à-vis de celui d'un homme tel que Desſpréaux ?

> Un Clerc, pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
> Peut aller au parterre attaquer Attila,
> Et ſi le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
> Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.

La plûpart de ces vers ſont ſi beaux qu'ils ſont devenus proverbes. Ils ſemblent nez plûtôt que faits. Quel agrément ne jette point dans ces quatre vers l'allégorie d'un clerc qui va ſe meſurer avec Attila, & dire des injures aux vers qui lui déplairont ? Où trouvera-t-on des vers mieux frappez ? Il en eſt de même de ceux qui ſuivent.

> Il n'eſt valet d'auteur ni copiſte à Paris,
> Qui, la balance en main, ne peſe les écrits.
> Dès que l'impreſſion fait éclore un poëte,
> Il eſt eſclave né de quiconque l'achete :
> Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
> Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour lui.
> Un Auteur à genoux dans un humble préface,
> Au lecteur, qu'il ennuie, a beau demander grace,
> Il ne gagnera rien ſur ce juge irrité,
> Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.

Qu'on compare des morceaux tels que celui-ci, & que tous ceux que nous avons citez, ou que nous citerons, avec ces

ouvrages un air d'égaremens lyriques, qui ne devroit point se trouver dans des discours où la philosophie doit dominer.

Et qui sauroit sans moi, &c. Y a-t-il trait plus vif, plus naïf, sel plus piquant ou mieux apprêté ? On attribue la naïveté à Regnier; Despréaux n'étoit pas moins naïf que lui, mais il l'étoit d'une autre maniere. La naïveté a ses étages aussi-bien que ses degrez. Suivons encore un moment notre Auteur, pour voir s'il se soutient toujours avec la même force.

Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers,
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit : & que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits ai-je d'un style affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrete
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur, & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere ;
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits :
Comme roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire,

Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier
Faire dire aux roſeaux par un nouvel organe,
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Avec quel art le poëte a préparé ce dernier vers *Midas* ? ... Cinq vers plus haut, il le fait *Roi des Auteurs*. Auſſi toutes ſes penſées s'embraſſent les unes les autres, & font un corps ſolide. Ce ne ſont point de ces idées en l'air, qui ne tiennent à rien, ni de ces maximes plantées à la ligne, qui paſſent en revûe l'une après l'autre. C'eſt un même tiſſu, ſerré, plein, toujours continu. Quel éclat jettent ces deux jugemens ſur Chapelain, placez tous deux à côté de ſon portrait ! L'un eſt le jugement du public, qui eſt ſimple, en ſtile familier, *ah c'eſt un ſi bon homme, &c.* l'autre eſt celui du poëte qui eſt vigoureux, enrichi d'érudition poëtique & qui fait en même tems une allégorie : *mais que pour un modele, &c.* Nous ne citerons plus que dix vers.

Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié ſa veine & glacé ſon eſprit ?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe débite ;
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite ;
Que Billaine l'étale au deuxiéme pillier :
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier ?

En vain contre le Cid un Ministre se ligue
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer ;
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

On ne nous reprochera pas d'avoir parcouru tous les Ouvrages de Despréaux pour choisir les plus beaux endroits : tous ces morceaux sont de suite. D'ailleurs il est si riche & si beau par-tout, si plein de choses excellentes en tout genre ; ses pensées sont par-tout si naturelles, ses tours si heureux, ses expressions si justes ; ses vers sont si harmonieux & si bien frappez, qu'il n'est pas possible de faire un mauvais choix.

Pourquoi donc voit-on aujourd'hui tant de gens se déchaîner contre lui ? Il y en a qui lui reprochent de n'avoir point d'esprit, d'autres de n'être pas poëte, quelques-uns même osent toucher à sa diction & à ses vers.

Notre dessein n'est pas d'entreprendre ici sa défense. Il a une réputation qui est au-dessus de toutes les apologies : & sa gloire sera toujours intimement liée avec celle des Lettres françoises. Cependant comme nous travaillons ici pour les jeunes gens ; nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot au sujet de cette espece de

ligue, qui feroit assurément peu d'honneur au goût de notre siécle, si elle n'étoit pas l'ouvrage de l'humeur, ou de l'intérêt. Car nous ne parlons point de ceux qui suivent le torrent, & qui aiment mieux répéter ce qu'ils entendent dire aux autres, que de voir par leurs yeux, & de juger par leur goût.

Pour juger du merite de M. Despréaux, il ne faut que voir ce qu'il a fait.

L'Art poëtique est un chef-d'œuvre de raison, de goût, de versification. Tous ses vers sont autant d'oracles du bon sens, rendus avec toute la netteté & toute la force possible. Personne ne le nie : excepté ceux qui se sont fait une regle de nier tout.

Le Lutrin est un ouvrage tout de génie, bâti sur la pointe d'une aiguille, comme le disoit M. de Lamoignon : c'est un château en l'air, qui ne se soutient que par l'art & la force de l'Architecte. Il y a le génie qui crée, le jugement qui dispose, l'imagination qui enrichit, la verve qui anime tout, & l'harmonie qui répand les graces.

Ses Satires & ses Epîtres, à en juger par le morceau que nous venons de citer, sont pleines de sel, de vivacité, de traits

vifs. Et après cela, on ose dire que Despréaux n'est pas poëte, & qu'il n'a point d'esprit. Les mots ont-ils donc changé de signification, par rapport à Despréaux seulement?

Il manquoit de goût : il a blâmé le Tasse, Corneille, Quinaut. Nous venons de parler du Tasse, il ne s'agit maintenant que de Corneille & de Quinaut.

On ne peut nier que Corneille, tout grand qu'il est, n'ait ses taches & ses défauts. Il pouvoit donc être l'objet de la critique & de la censure. Mais Despréaux lui a préféré Racine : 1°. cela ne se peut prouver nettement par aucun de ses ouvrages. Despréaux étoit l'ami particulier de Racine, il estimoit ses pièces ; mais jamais il ne les a préferées ni à *Horace*, *ni à Cinna*, *ni à Rodogune*, *&c.* Quand même il l'auroit fait, combien de gens aujourd'hui pensent de même? Mais il n'aimoit point Corneille. Qu'est-ce que cela fait au public maintenant? Est-ce de l'homme qu'il s'agit pour nous? N'est-ce pas de l'Auteur? Qu'il y ait eu du froid, de l'indifférence, de l'inimitié même entre Despréaux & Corneille, cela leur ôte-t-il, ni à l'un ni à l'autre, leurs talens ou leur goût?

Quinaut, dit-on, qui eſt un homme unique dans ſon genre, a été traité fort mal dans ſes Satires. Cela eſt vrai : mais cela ne prouve rien encore contre le mérite de Deſpréaux : cela prouve même en ſa faveur.

Zêlé partiſan de la vertu, homme ſans paſſion, & preſque ſans goût pour les plaiſirs, porté par ſon caractère vers une certaine auſtérité, M. Deſpréaux devoit-il, pouvoit-il trouver fort bons, des vers doux, qui ne prêchent que la moleſſe, qui n'étalent que des ſentimens dangereux pour les mœurs ? Qu'on donne Quinaut à un homme ſérieux & ſenſé, qui ſe ſoit tenu pendant toute ſa vie dans les regles d'une probité, exacte, rigoureuſe, & par conſéquent beaucoup plus ſtricte, ſur-tout dans certains points, que celle qui fait la regle des gens du monde : & qu'on lui faſſe lire les ſcènes des Médors, des Renauds, des Rolands, &c. ; cette moleſſe qui y regne, ne ſera-t-elle pour lui que de la moleſſe ? Sera-t-il condamné à l'admirer par-tout, ſous peine de paſſer pour un homme ſans goût ? Deſpréaux devoit juger Quinaut comme il l'a fait ; de même que la plûpart de ceux qui l'ad-

mirent

mirent tant, ont auſſi leurs raiſons pour l'admirer. La ſeule conſéquence qu'on peut tirer de ſon jugement, c'eſt qu'il n'avoit pas le goût qu'il falloit avoir pour l'approuver. Mais non, on conclut, en général, qu'il n'avoit pas de goût. Que nous ſerions à plaindre, ſi pour un ſeul raiſonnement, qui paroîtroit n'être pas juſte, nous étions décidez eſprits faux, raiſonnans ſans logique, & de mauvaiſe foi!

Si on ſe contentoit de dire que le métier de ſatirique, que Deſpréaux a profeſſé pendant toute ſa vie, ne marque pas aſſez d'humanité, & encore moins de charité: que cet eſprit de critique, cette envie de mordre & de cenſurer n'eſt pas une qualité louable dans un citoyen; on pourroit ſe rendre à cette obſervation: pourvû qu'elle vînt de gens eux-mêmes charitables & bons citoyens. Mais que penſer de ce ton radouci, quand on ne le prend que pour porter plus ſûrement ſes coups, & pour ſe donner en même tems, ſous un voile ſpécieux, l'honneur de paroître bon, & le plaiſir d'être méchant? Quand il s'agit de juger de ſi grands hommes, il ne faut jamais le faire qu'avec reſpect;

& s'il falloit absolument se tromper sur leur compte, il vaudroit beaucoup mieux que ce fût en approuvant tout, qu'en blâmant trop. C'est Quintilien qui l'a dit : *Modestè tamen & circonspecto judicio de tantis viris pronunciandum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quœ non intelligant. Ac si necesse sit in alterutram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quàm multa displicere maluerim.*

Si on veut rapprocher les caractères des principaux Auteurs satiriques, pour voir en quoi ils se ressemblent, & en quoi ils different : il paroît d'abord qu'Horace & Boileau, ont entr'eux plus de ressemblance, qu'ils n'en ont ni l'un ni l'autre avec Juvenal. Ils vivoient tous deux dans un siécle poli, où le goût étoit pur, & l'idée du beau sans mélange. Juvenal au contraire vivoit dans le tems même de la décadence des Lettres latines, lorsqu'on jugeoit de la bonté d'un ouvrage par sa richesse, plûtôt que par l'économie des ornemens.

Horace & Boileau avoient un esprit plus doux, plus souple : ils aimoient la simplicité, ils choisissoient les traits, & les présentoient sans fard & sans affecta-

tion. Juvenal avoit un génie fort, une imagination fougueuse : il chargeoit ses tableaux, & détruisoit souvent le vrai en le poussant trop loin.

Horace & Boileau ménageoient leurs fonds : ils plaisantoient doucement, légérement, ils n'ôtoient le masque qu'à demi & en riant. Juvenal l'arrache avec colere. Quelquefois les deux premiers font exhaler l'encens le plus pur, du milieu même des vapeurs satiriques. Le dernier n'a jamais loué qu'un seul homme, & cette louange se tournoit même en satire contre le reste du genre humain. En un mot les portraits que font Horace & Boileau, quoique dans le genre odieux, ont toujours quelque chose d'agréable, qui paroît venir de la touche du peintre. Ceux que fait Juvenal ont des couleurs touchantes, des traits hardis, mais gros ; il n'est pas nécessaire d'être délicat pour en sentir la beauté. Il étoit né excessif, & peut-être même que quand il seroit venu avant les Plines, les Seneques, les Lucains, il n'auroit pû se tenir dans les bornes légitimes du vrai & du beau.

Horace & Boileau, comme on vient de le voir, ont plusieurs traits de ressem-

blance qui les réunissent ; mais ils en ont aussi de propres, & qui les séparent. Horace nous paroît quelquefois plus riche, & Boileau plus clair. Horace est plus réservé que Juvenal, mais il l'est beaucoup moins encore que Boileau. Il y avoit plus de nature & de génie dans Horace ; plus de travail & peut-être plus d'art dans Boileau.

Perse a un caractère unique qui ne sympathise avec personne. Il n'est pas assez aisé pour être mis avec Horace. Il est trop sage pour être comparé à Juvenal : trop enveloppé & trop mistérieux pour être joint à Despréaux. Aussi poli que le premier, quelquefois aussi vif que le second, aussi vertueux que le troisiéme, il semble être plus philosophe qu'aucun des trois. Peu de gens ont le courage de le lire. Cependant la premiere lecture, une fois faite, on trouve de quoi se dédommager de sa peine dans la seconde. Il paroît alors ressembler à ces grands hommes dont le premier abord est froid ; mais qui charment par leur entretien, quand ils ont tant fait que de se laisser connoître.

V.

De l'Epître en vers.

L'Epître en vers n'eſt qu'une lettre adreſſée à une perſonne quelle qu'elle ſoit. Elle a ſes regles comme lettre, & ce ſont les mêmes que celles du ſtyle épiſtolaire, dont nous parlerons dans le volume ſuivant.

Les regles qu'elle peut avoir comme lettre en vers ſe réduiſent toutes à ceci : qu'elle ait au moins un degré, ou de force, ou d'élégance, en un mot un degré de ſoin, au-deſſus de celui qu'elle auroit eu, ſi on ne l'eût miſe qu'en proſe.

Sa matiere eſt d'une étendue qui n'a point de bornes. On peut ſous le titre qu'elle porte, louer, blâmer, raconter, philoſopher, diſſerter, enſeigner. Elle n'eſt pas plus limitée du côté des tons de ſtyle qu'elle peut prendre. Tous ceux qui exiſtent lui conviennent ; parce que ſon ſtyle s'éléve ou s'abaiſſe ſelon la matiere, ou ſelon l'état de la perſonne qui écrit, ou à qui on écrit. Deſpréaux a peint le paſſage du Rhin en vers dignes de l'Epopée. Horace écrit à Auguſte, & lui dévelope toutes les loix du bon ſens & du

bon goût dans les ouvrages de littérature, avec une noblesse & une dignité qu'il n'a pas ordinairement dans ses autres épîtres. Il y a plus : la même épître admet toutes les sortes de tons, au moins tous ceux qui tiennent à la matiere. A propos d'une maxime elle raconte un fait héroïque, comique, historique, dans le genre noble, ou médiocre, ou simple. J'ai dit les tons qui tiennent à la matiere, parce que la personne qui écrit, aussi-bien que celle à qui on écrit, étant toujours la même, le ton de la personne doit être nécessairement toujours le même, dans la même lettre.

L'épître commence & se termine sans apprêt : & le titre qu'elle a en tête, est comme un avis au lecteur, de ne juger de l'ouvrage que comme on juge d'une lettre.



ARTICLE TROISIÉME.

DE L'EPIGRAMME.

I.

Origine de l'Epigramme.

L'EPIGRAMME étoit autrefois la même chose que ce que nous appellons aujourd'hui *inſcription*. Elle ſe gravoit ſur les frontiſpices des temples, ſur les monumens, ſur les édifices publics, &c. Celles qui ſe mettoient ſur les tombeaux furent nommées *Epitaphes*, à cauſe du monument même ſur lequel elles étoient gravées : ἐπὶ ſignifie *ſur*, & τάφος *tombeau*.

Plus on remonte vers l'antiquité, plus on trouve de ſimplicité dans les inſcriptions. Elles ſe réduiſoient même quelquefois au monogramme, c'eſt-à-dire, aux ſeules lettres initiales de quelques mots ; dont il falloit deviner les autres lettres. Quelquefois elles étoient morales, comme celle du temple de Delphes : *Connois-toi toi-même :* Γνῶθι σεαυτόν. Mais le plus ſouvent elles annonçoient l'hiſtoire même du monument, ce qui y avoit donné

lieu, le nom de celui qui l'avoit élevé, le tems, &c.

Il suffisoit alors, comme il suffit encore aujourd'hui, que les inscriptions renfermassent un sens juste, clairement & simplement exprimé, & surtout en peu de mots; c'est-à-dire, qu'on se contentoit d'exprimer seulement les principales idées, & qu'on omettoit celles qui pouvoient se suppléer. Celle que le roi de Prusse a fait mettre sur un hôtel d'Invalides, qu'il vient de bâtir à l'imitation de celui de Louis le grand, a le vrai caractere de ces inscriptions anciennes: *Læso militi & invicto*, Au guerrier blessé, & non vaincu. Cette inscription est juste, naturelle, présente un beau sens, & ne le présente qu'à demi.

Il nous en reste encore un grand nombre qui ont une partie de ce caractere, dans un recueil connu sous le nom d'Anthologie. C'est une collection dûe à Maxime Planude, le même qui dans le quatorziéme siécle donna un recueil de fables, sous le nom d'Esope. Leur simplicité fit dire autrefois à Racan, à propos d'un potage insipide qu'on lui avoit servi après la lecture de l'Anthologie, que c'é-

toit un potage à la greque. Ce mot fit fortune chez bien des gens, qui condamnerent la plûpart des inscriptions greques, par l'endroit même qui en faisoit le prix. Il y a encore aujourd'hui des gens qui prétendent tourner les Grecs en ridicule sur cet article; comme si ce pouvoit être une honte de ne point exceller dans les pointes; ou qu'on pût raisonnablement soupçonner ceux qui ont possédé, par excellence, la finesse de l'esprit, ce que les autres nations appelloient le sel attique, de n'avoir pû aiguiser une pensée, s'ils avoient crû que ce fût un grand mérite. C'en seroit un, qu'ils pourroient se l'attribuer encore avec justice. Souvent quand nous blâmons leurs épigrammes, nous ne savons pas tout ce qu'il faudroit savoir pour en bien juger. Rien ne dépend de si peu de chose qu'un bon mot. Et combien y en a-t-il parmi les nôtres, dont la finesse échappe aux étrangers?

Les Latins ont eu aussi leurs Epigrammatistes. Catulle en a fait un assez grand nombre, parmi lesquelles il n'y auroit pas de choix à faire, si l'épigramme se contentoit d'un tour heureux & délicat,

& qu'elle n'exigeât point l'honnêteté & la décence. Martial en a donné un recuei fort ample, sur lesquelles il a porté lui-même le jugement qui suit : (*a*)

De mes épigrammes les unes
Sont bonnes, les autres communes,
Beaucoup ne valent rien : tant pis, mais franchement
Je m'en rapporte au plus habile :
En ce genre il est difficile
De faire un volume autrement.

M. de la Monnoye.

Catulle est plus doux, plus aisé, plus naïf. Martial est plus vif, plus fort & plus serré.

Nous n'avons guères de poëtes françois qui n'aient fait quelques épigrammes. On estime celles de Marot, de S. Gelais, de Gombaut, sur-tout pour la naïveté. Celles des autres auteurs sont dans le genre gracieux ou satirique, selon le génie & le caractère de ceux qui les ont faites, ou selon l'occasion qui leur a donné matiere. On les nommera à mesure

---

Ex Lib. primo.

(*a*) Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura,
Quæ legis hic : aliter non fit, Avite, liber.

qu'on citera leurs vers. Il s'agit maintenant d'expliquer la nature de l'Epigramme, de dire quelles sont ses parties, ses qualitez essentielles.

II.

Ce que c'est que l'Epigramme.

Il y a des auteurs qui ont défini l'Epigramme, une pensée ingénieuse. Le terme *ingénieux* ne nous paroît pas d'une assez grande étendue, pour renfermer toutes les especes d'épigrammes ; parmi lesquelles il y en a un grand nombre, où cet esprit que désigne le mot *ingénieux* ne se trouve point : par exemple, celle-ci de Maynard :

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands, & du Sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

Cette pensée, ou plûtôt ce sentiment ainsi exprimé, est une vraie épigramme. Cependant elle n'a point ce pétillant, ces étincelles qui se trouvent dans ce qu'on appelle une pensée ingénieuse.

Nous définirons donc l'Epigramme, une pensée intéressante, présentée heureusement & en peu de mots.

Sa matiere est d'une très-grande étendue : elle s'éleve à ce qu'il y a de plus noble dans tous les genres : elle s'abaisse à ce qu'il y a de plus petit : elle loue la vertu, censure le vice, venge le public des impertinences d'un fat, ou d'un sot, &c. Il semble cependant qu'elle se trouve beaucoup mieux dans les genres simples ou médiocres, que dans le genre élevé, parce que son caractère est la liberté & l'aisance.

L'Epigramme a nécessairement deux parties ; l'une qui est l'exposition du sujet, de la chose qui a produit, ou occasionné la pensée ; & l'autre qui est la pensée même, ce qu'on appelle la pointe, c'est-à-dire ce qui pique le lecteur, qui l'intéresse. L'exposition doit être simple, aisée, claire ; & la pensée, libre par elle-même, & par la maniere dont elle est tournée. Ces qualitez seront expliquées nécessairement en expliquant la définition.

L'Epigramme est *une pensée*, ce mot ne comprend pas seulement les idées, les jugemens, les raisonnemens, mais encore les sentimens. L'épigramme de Maynard que nous venons de citer, en est un exemple. En voici une autre de Martial :

Je ne vous aime point Hylas,
Je n'en ſaurois dire la cauſe,
Je ſais ſeulement une choſe,
C'eſt que je ne vous aime pas. (*a*)

Il n'y a dans cette penſée que le ſeul ſentiment.

En ſecond lieu l'épigramme doit être *intéreſſante*, *préſentée heureuſement*, *& en peu de mots*. Ce ſont les trois qualitez qui conſtituent la différence de l'épigramme avec les autres eſpeces de poëmes.

1°. La briéveté lui eſt eſſentielle : ce n'eſt qu'une ſeule penſée. S'il falloit, pour arriver à cette penſée, eſſuyer la lecture d'un grand nombre de vers, le lecteur ne ſeroit point aſſez payé de ſa peine. C'eſt pour cela vraiſemblablement que les épigrammes de Maynard, quoique très-bien verſifiées, ſont lues aujourd'hui de ſi peu de perſonnes. D'ailleurs il eſt bien difficile qu'une ſeule penſée ſoit aſſez riche pour communiquer une partie de ce qu'elle a de piquant à quinze ou vingt vers qui la précédent, & conſerver

---

Ex Lib. primo.

(*a*) Non amo te, Sabidi, nec poſſum dicere quare :
Hoc tantùm poſſum dicere, non amo te.

encore assez de force pour paroître saillante en finissant. Voici celle de Maynard au Cardinal de Richelieu, qui a été si fameuse, & parce qu'elle est bien faite, & par la réponse que fit le Cardinal.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France (a),
Qui fut le pere des Savans
Dans un siécle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie (b):
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde;
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde (c)?

Rien n'est mieux fait, ni mieux tourné

(a) François I. le Restaurateur des Lettres en France.

(b) François I. fut fait prisonnier au siége de cette ville, & de-là mené à Madrid.

(c) Quand on présenta cette épigramme au Cardinal de Richelieu, après le dernier vers, il répondit: *Rien.*

que cette épigramme, & néanmoins il semble qu'on est long-tems pour arriver au but. Celle-ci est bien plus vive :

Cy gît ma femme : ah, qu'elle est bien !
Pour son repos & pour le mien.

Il ne faut pourtant pas croire que toutes les épigrammes qui ont quelque étendue, soient défectueuses. Peut-être que notre vivacité nous fait trouver des défauts, où il n'y en a point réellement, & à ne considérer que la nature même de la chose. Martial & Catulle en ont plusieurs de vingt & trente vers, & quelquefois davantage. Le principe général que le discours n'est pas trop long, quand tous les mots portent à la pensée, & que toutes les idées accessoires contribuent à former un sens juste, a son application ici comme ailleurs.

2°. La pensée de l'épigramme doit être *intéressante*. L'intérêt se tient presque aussi souvent du côté de la maniere dont la chose est présentée, que du côté de la chose même. Aussi il y a deux manieres d'intéresser dans l'épigramme, par le fonds & par le tour.

L'épigramme intéresse par le fonds,

quand elle renferme quelque vérité importante, comme dans celle-ci de Malherbe, pour mettre ſur une fontaine :

Vois-tu, paſſant, couler cette onde,
Et s'écouler inceſſamment ?
Ainſi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'eſt permanent.

Ou dans celle-ci de M. Peliſſon :

Grandeur, ſavoir, renommée,
Amitié, plaiſir & bien,
Tout n'eſt que vent, que fumée :
Pour mieux dire, tout n'eſt rien.

Elle intéreſſe par la fineſſe de la penſée : comme celle-ci que Deſpréaux a traduite de l'Anthologie.

Quand la derniere fois dans le ſacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs par l'ordre d'Apollon
Lut l'Iliade & l'Odyſſée,
Chacune à les louer ſe montrant empreſſée :
Apprenez un ſecret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des vers.
Jadis avec Homere aux rives du Permeſſe
Dans ce bois de lauriers, où ſeul il me ſuivoit,
Je les fis toutes deux : plein d'une douce yvreſſe
Je chantois; Homere écrivoit.

Elle eſt dans le grec renfermée en un ſeul

ſeul vers (*a*), & par conſéquent elle doit y avoir beaucoup plus de feu.

Quelquefois c'eſt la plaiſanterie qui fait impreſſion.

Dis-je quelque choſe aſſez belle ?
L'Antiquité toute en cervelle
Me dit : Je l'ai dit avant toi.
C'eſt une plaiſante donzelle ;
Que ne venoit-elle après moi ?
J'aurois dit la choſe avant elle.

Le Chev. de Cailly.

Quelquefois c'eſt la malignité : comme dans celle-ci, à une femme qui faiſoit la jolie, & qui apparemment ne l'étoit pas.

En vain elle fait la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit :
Ce n'eſt pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

Quelquefois c'eſt une abſurdité qui n'étoit pas attendue. Tel eſt ce bon mot de Caton, rapporté par S. Auguſtin.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton, que la nuit précédente,
Son ſoulier des ſouris avoit été rongé :
Chose qui lui ſembloit tout-à-fait effrayante.

(*a*) Ἤειδον μὲν ἐγὼν, ἐχάραξε δὲ θεῖος Ὅμηρος.

Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits :
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

M. Barraton.

Tantôt c'est la délicatesse d'un sentiment :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois : A quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu !
Ta droiture & tout ton zéle
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu ;
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussitôt je me suis tû ;
A quelque chose elle est bonne.

Le Laboureur.

Il y en a où la naïveté est dans la pensée :

Colas est mort de maladie,
Tu veux que je plaigne son sort :
Ami, que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

Gombaut.

L'Epitaphe de La Fontaine a cette naïveté charmante dans le fond & dans le tour, depuis un bout jusqu'à l'autre ;

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son tems bien le sût dispenser ;
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Celle-ci de *S. Gelais n'est pas moins naïve :

Un Charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y en eut, tant fut-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde,
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploie, & leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu un des plus près regardans.
Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.

Il y a des tours qui intéressent par leur symmétrie :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

Cette épigramme est heureusement traduite d'Ausone :

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Quelquefois c'eſt la ſingularité du tour qui plaît :

Blanc d'Eſpagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Paſſemens, juppes de grand prix,
On vous étale, on vous promene
Pour dupper les foibles eſprits,
Et l'on vous nomme Liſimene.

Gombaut.

Si cette épigramme n'étoit point tournée par l'apoſtrophe, elle n'auroit rien de piquant; ce ne feroit qu'une penſée ordinaire : c'eſt donc au tour qu'on lui a donné, qu'elle doit ſon éclat.

De toutes les eſpeces de pointes épigrammatiques, il n'y en a guères qui frappent plus que les retours inattendus :

Un gros ſerpent mordit Aurele,
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut : bagatelle !
Ce fût le ſerpent qui creva.

En voici un autre exemple dans un petit conte heureuſement tourné.

Au mois de Mai ſe baignant dans la Seine
Certain Badaut y tomba dans un creux.
Quelques nageurs ſe donnerent la peine
De l'en tirer : c'en étoit fait ſans eux.

Il rappella ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin ayant repris courage,
Beau sire Dieu, cria-t-il hautement,
De me baigner si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer,
Oncque dans l'eau n'entrerai, de ma vie,
Qu'auparavant je ne sache nager.

L'esprit suivoit paisiblement le récit, croyant arriver à quelque protestation naturelle en pareil cas; il semble même qu'on la lui promettoit : mais tout-à-coup il se sent rejetté brusquement sur une autre idée dont il étoit fort éloigné.

Les épigrammes qui n'ont de sel que le jeu de mots ou l'équivoque, sont aujourd'hui celles qu'on estime le moins, soit à cause de la facilité de les faire, ou de leur ressemblance avec les turlupinades, ou enfin parce qu'elles marquent un esprit occupé à chercher des rapports trop petits entre les sons, & les différentes acceptions des mots.

La troisiéme qualité de l'Epigramme est que la pensée soit *heureusement présentée*. La premiere chose pour que cela soit, est de choisir l'espece de vers qui lui convient. Chaque pensée a une configuration qui lui est comme naturelle. Si

en l'exprimant, on ne la jette pas dans la forme qui lui convient, elle perd une grande partie de son mérite. Si c'est en latin qu'on l'exprime, & qu'elle soit symmétrique, elle demande les vers élégiaques, comme dans l'épigramme d'Ausonne : *Infelix Dido*. Quelquefois elle veut le vers hendecasyllabe, le plus doux des vers latins, comme dans celle-ci de Catulle sur la mort d'un moineau.

Lugete ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum,
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer deliciæ meæ puellæ;
Quem plus illa oculis suis amabat;
Nam mellitus erat, suamque norat
Ipsam tam benè quàm puella, matrem;
Nec se se à gremio illius movebat.
Sed circumsiliens modò huc, modò illuc,
Ad solam Dominam usque pipilabat.
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illuc unde negant redire quemquam.
At vobis malè sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis,
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum malè! ô misselle passer!
Tuâ nunc operâ meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

Il ne s'agit point de traduire ce morceau; nous ne le citons que comme un

exemple de forme, & cette forme ne pourroit être représentée dans aucune traduction. D'ailleurs quand les ouvrages sont portez à un certain degré de délicatesse, ils sont *intraduisibles*. Je ne sais si Madame Deshoulieres, dont le tour d'esprit approchoit tant de celui de Catulle, auroit été assez heureuse pour en rendre une partie. Peut-être que Catulle lui-même en auroit perdu beaucoup, s'il eut pris l'hexametre, ou le pentametre, ou l'iambe, au lieu de l'hendecasyllabe, qui a seul cette simplicité presque prosaïque, qui va si bien avec le sentiment.

Il y a la même chose à faire dans nos vers françois que dans ceux des latins; soit pour toute la piéce, qui doit être tantôt en vers héroïques, tantôt en petits vers; soit pour le mélange des vers, qui peuvent être grands ou petits; soit pour l'assortiment des rimes, qui faisant symmétrie de proche en proche, ou de loin à loin, produisent sur l'oreille des effets très-différens selon la différence des arrangemens. On le sentira dans cette épigramme de Rousseau:

Chrysologue toujours opine
C'est le vrai Grec de Juvenal.

Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il décider de Physique ?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique ?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point ? docte critique,
Grand poëte, bon scolastique,
Astronome, grammairien,
Est-ce tout ? il est politique,
Jurisconsulte, historien,
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique :
Chrysologue est tout, & n'est rien.

Si cette piéce eut été en grands vers, les rimes revenant moins souvent, auroient moins de fois frappé l'oreille, & par-là l'énumération dont il s'agit, auroit été moins sensible. Il a fallu pour la même raison, que les rimes fussent les mêmes depuis le commencement de l'énumération jusqu'à la fin. Enfin si le poëte eût fait un mélange de vers grands & petits, l'harmonie auroit été moins vive, & le nombre moins marqué : or il falloit qu'il le fût beaucoup dans une énumération.

Si on ne peut pas se rendre assez maître de la forme de la pensée pour que le

vers ſoit de même d'un bout à l'autre de l'épigramme ; il faut au moins que la chûte ait la forme qui lui convient. Peut-être même que ce ſera un mérite pour l'épigramme d'avoir des vers de différentes meſures : elle en aura plus de naïveté & plus de force, parce que chaque partie de la penſée ſera rendue avec juſteſſe, & ſans ſuperfluité, ce qu'on ſouhaite ſurtout dans l'épigramme.

Le ſecond objet qu'on doit conſidérer dans la maniere de préſenter la penſée de l'épigramme, c'eſt qu'elle ait tout ſon ſel & tout ſon éclat. Un Ecrivain habile qui fait un diſcours ſuivi, rencontre quelquefois, en chemin faiſant, des épigrammes ; mais il en briſe la pointe, afin de les faire entrer mieux dans le tiſſu de l'ouvrage, & qu'elles y faſſent corps avec le reſte. L'Epigrammatiſte, au contraire, tire une penſée d'un diſcours, où elle faiſoit partie ; & l'aiguiſe avec une ſorte d'affectation, pour la faire briller. Pour ſentir cette différence, il ſuffit de comparer l'épigramme de Rouſſeau que nous venons de citer avec l'endroit de Juvenal cité par Rouſſeau lui-même. « Ce pe-
» tit Grec qui nous eſt venu, eſt gram-

» mairien, rhéteur, géometre, peintre ;
» baigneur, augur, danseur de corde,
» médecin, magicien, il sait tout : il ira
» au ciel, si vous voulez. » La même pensée rendue par le poëte françois a beaucoup plus d'éclat, à cause de l'antithèse, qui présente, dans un vers très-petit, deux idées que leur choc fait étinceller : Chrysologue est *tout*, & *n'est rien*. Le poëte latin a jugé à propos de laisser à son lecteur le soin de tirer cette conséquence : il s'est contenté de le mettre sur les voies : ce qu'il a fait, en attribuant au petit Grec, des talens qui ne peuvent se réunir dans la même personne.

Le troisiéme objet regarde l'élocution, le style. Il est permis dans un ouvrage de longue haleine de sommeiller quelquefois. On pardonne alors un moment d'oubli : souvent même une petite tache ne s'apperçoit point. Mais dans une épigramme on ne pardonne rien, & le moindre défaut saute aux yeux sur le champ. On veut que toutes ses parties soient liées entr'elles intimement; qu'elles jouent avec aisance ; que l'oreille ne soit surchargée d'aucun mot, d'aucune syllabe ; qu'elle ne soit offensée d'aucun son dur, sec,

traînant, sifflant; que l'esprit ne soit embarassé d'aucune construction peineuse, d'aucune ellipse forcée, d'aucune idée inutile, ou trop recherchée; en un mot, que la pensée soit habillée d'une façon décente & serrée, & que cependant elle soit à son aise. Cela doit être dans tout ouvrage bien écrit : mais on l'exige surtout dans l'épigramme. D'où il suit qu'il n'est point juste de dire que, pourvû que la pointe soit rendue heureusement, tout est fait dans l'épigramme. La pointe est la partie principale, il est vrai; mais elle doit néanmoins quelque chose de son mérite aux autres parties qui la préparent & qui l'annoncent.

Il n'est pas difficile après tout ce que nous venons de dire, de marquer les défauts qui se rencontrent dans le genre épigrammatique. Nous ne parlons point des obscénitez, qui ne peuvent plaire qu'à la canaille, & que les Payens mêmes ont condamnées par-tout. Nous ne parlons point des épigrammes méchantes, qui déchirent la réputation : chacun est intéressé à les haïr : elles marquent de l'inhumanité dans ceux qui les font, & au moins de la malignité dans ceux qui les lisent

avec plaisir. Il ne s'agit que des défauts qui ont rapport au goût.

La fausseté de la pensée est un des plus grands qui se puissent trouver dans l'épigramme. Elle laisse dans l'ame une certaine fadeur mêlée de dépit. Quoi de plus déplaisant que cette prétendue épigramme d'un homme, dont la maîtresse seroit mise dans un couvent?

Quoique par une étrange & soudaine rigueur
Il semble qu'aujourd'hui Climene me confonde,
Le cloître ne doit point étonner ma langueur:
Et c'est le seul espoir où mon ame se fonde,
Que n'ayant plus le choix de sortir de mon cœur,
Il est bien mal aisé qu'elle sorte du monde.

Cependant si la fausseté étoit rachetée par quelque agrément, la pensée, quoique fausse, pourroit devenir un jeu d'esprit, & plaire autant que la vérité. En voici un exemple:

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit, toute honte bannie,
Çà payez-moi vîte, il est tems.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas:
Oh! parbleu vous ne mourrez pas,
Que je ne sois payé, dit Blaise.

La fausseté de cette pensée est évidente, & c'est ce qui en fait tout le mérite.

On blâme aussi les équivoques, quand elles sont tirées de trop loin, comme celle-ci :

Bien qu'on vous appelle Angelique,
Je tiens que c'est mal appellé :
Si vos yeux m'ont ensorcelé,
N'êtes-vous pas diabolique ?

Angelique est pris en deux sens : comme un nom propre de femme, & en même tems comme un adjectif qui signifie toute autre chose.

Mais quand elles sont simples, aisées, & qu'elles exercent finement l'esprit, on n'est pas fâché de les trouver à la fin d'une épigramme, quoiqu'en ayent dit certains Auteurs. Par exemple, celle-ci ne déplaît point :

Huissiers, qu'on fasse silence,
Dit en tenant l'audience
Un Président de Baugé.
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déja jugé
Dix causes sans les entendre. *M. Barraton.*

Les hyperboles sont ordinairement froides : témoin la pensée d'un certain Grec, qui dit que Diane laissa brûler son

un naturel accordé à très-peu de personnes.

III.

Sur le Madrigal, le Sonnet, le Rondeau, & le Triolet.

On rapporte ordinairement à l'Epigramme ces quatre especes de petits poëmes, qui ont cela de commun avec elle, de n'être qu'une pensée intéressante présentée heureusement. La seule différence qui les caractérise, est la nature même de la pensée, ou l'assortiment des vers.

Le Madrigal differe par le caractère de la pensée. L'Epigramme peut être douce, polie, mordante, maligne, &c. pourvû qu'elle soit vive, c'est assez. Le Madrigal au contraire a une pointe toujours douce, gracieuse, qui n'a de piquant que ce qu'il lui en faut pour n'être pas fade. Sa naïveté est plutôt dans le tour même que dans la pensée, laquelle a toujours une certaine fleur d'esprit. En voici un qu'on cite ordinairement pour exemple, & qui peut servir de modéle : il est de Pradon, de ce poëte si souvent opprimé des sifflets du parterre. C'est une réponse à quelqu'un, qui lui avoit écrit avec beaucoup d'esprit.

Vous

Vous n'écrivez que pour écrire :
C'eſt pour vous un amuſement.
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Il y a de l'eſprit dans ce madrigal ; mais il n'y en a qu'autant qu'il en faut pour aſſaiſonner le ſentiment : le tour eſt délicat, il eſt ſimple, il eſt doux. C'eſt tout ce qu'on peut ſouhaiter dans un madrigal bien fait.

Le Sonnet eſt un poëme de quatorze vers, qui demande tant de qualitez, qu'à peine entre mille, on peut en trouver deux ou trois qu'on puiſſe louer. Deſpréaux dit que le Dieu des vers

Lui-même en meſura le nombre & la cadence ;
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer ;
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.

Voilà pour la forme naturelle du Sonnet.

Il y a outre cela la forme artificielle, qui conſiſte dans l'arrangement & la qualité des rimes : le même Deſpréaux l'a exprimée fort heureuſement : Apollon

Voulut qu'en deux quatrains de meſure pareille,
La rime avec deux ſons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'enſuite ſix vers artiſtement rangez
Fuſſent en deux tercets par le ſens partagez.

Le tercet commence par deux rimes ſemblables, & l'arrangement des quatre derniers vers eſt arbitraire.

Le Sonnet de Des-Barreaux eſt ſi fameux, qu'il doit naturellement être cité pour exemple :

1. *Quatrain.*

Grand Dieu, tes jugemens ſont remplis d'équité.
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice.
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en bleſſant ta juſtice.

2. *Quatrain.*

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice.
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

1. *Tercet.*

Contente ton déſir, puiſqu'il t'eſt glorieux :
Offenſe-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il eſt tems, rends-moi guerre pour guerre.

2. *Tercet.*

J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit.
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qu'il ne ſoit tout couvert du ſang de Jeſus-Chriſt ?

Ce poëme eſt d'une très-grande beau-

té. On y voit une chaîne d'idées nobles, exprimées ſans affectation, ſans contrainte, & des rimes amenées de bonne grace.

C'eſt la naïveté qui fait le caractère du Rondeau, il admet les tours gaulois, qui ſemblent conſerver encore cet air rond & ſans façon que nous ſuppoſons volontiers à nos peres, parce que nous nous croyons plus fins qu'eux.

Le Rondeau eſt compoſé de treize vers avec deux refrains. Les vers ſont ſur deux rimes, huit maſculines & cinq féminines, ou ſept maſculines & ſix féminines. Le premier refrain eſt après le huitiéme vers, & le dernier après le treiziéme. Outre cela il y a un repos néceſſaire après le cinquiéme vers. Voilà le tecnique, le méchanique du Rondeau. En voici un exemple, qui contient ces regles mêmes.

Ma foi c'eſt fait de moi : car Iſabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau :
Cela me met en une peine extrême.
Quoi treize vers, huit en *eau*, cinq en *éme* !
Je lui ferois auſſitôt un batteau.
En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faiſons-en huit en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque ſtratagême,
Ma foi c'eſt fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.
Mais cependant me voilà dans l'onziéme,
Et si je crois que je fais le douziéme.
En voilà treize ajustez au niveau.
Ma foi, c'est fait.

Le refrain doit être toujours lié avec la pensée qui précéde, & en terminer le sens d'une maniere naturelle : & il plaît surtout, quand, représentant les mêmes mots, il présente des idées un peu différentes, comme dans celui-ci de Malleville.

Coëffé d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un Doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere René devient Messire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coëffé.
Ce n'est pas que frere René
D'aucun mérite soit orné;
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;
Ni qu'il dise le mot pour rire :
Mais c'est seulement qu'il est né
Coëffé.

Le Triolet est une espece de Rondeau, dont la beauté consiste dans le retour de

la même pensée pour faire partie d'une autre pensée.

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai,
Le premier jour du mois de Mai!
Je vous vis & je vous aimai.
Si ce dessein vous plût, Silvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

Ranchin.

Rien n'est si doux ni si naïf. Cependant les regles sont dures & austeres ; & c'est-là ce qui en fait le mérite.

Après avoir traité tous les genres de poësie & leurs especes, serbit-il hors de propos d'imiter ici la conduite de quelques-uns de nos historiens modernes, qui après avoir dressé & exécuté leur récit selon les regles de l'art, offrent au lecteur curieux les piéces justificatives de ce qu'ils ont raconté ? Les titres originaux de tous les beaux Arts sont dans la nature. Mais il n'est point d'auteur qui en ait fait un extrait plus fidéle & plus précis qu'Horace dans son Art poëtique. Tout le monde en convient. Cet ouvrage est regardé généralement comme le code de la raison

& du bon ſens, dans ce qui concerne les Arts. Suppoſé donc que tous les principes que nous avons établis juſqu'ici, ſe retrouvent dans cet Ouvrage fameux; l'Expoſition que nous allons en faire, ſera un nouveau degré de lumiere qui ſe réfléchira ſur tout ce que nous avons dit.

EXPOSITION
DE L'ART POETIQUE D'HORACE.

AVANT que d'entrer en matiere, il il faut nous arrêter un moment, pour prendre quelques idées ſur la maniere dont ſe ſont formez les Arts.

On a droit de demander à quiconque entreprend d'expliquer l'Art poëtique, ce que c'eſt qu'un Art, comment les Arts ſe ſont formez, qu'elles en ſont les différentes eſpeces, & de quelle eſpece eſt la Poëſie.

Un art eſt une collection, ou un recueil de régles ſur la maniere de faire bien, ce qui peut être fait bien ou mal. Car ce qui ne peut être fait que bien, ou que mal, n'a pas beſoin d'art.

Ces regles ne ſont que des principes généraux tirez d'obſervations pluſieurs

fois répétées, & toûjours vérifiées par la répétition. Par exemple, on a observé qu'un orateur indisposoit ses auditeurs, lorsqu'en commençant, il montroit de l'orgueil, de l'impudence : on en a tiré la regle générale qui veut que tout exorde soit modeste. Ainsi toute observation contient un précepte, & tout précepte naît d'une observation.

Le premier inventeur des arts est le besoin. C'est le plus ingénieux de tous les maîtres, & celui dont les leçons sont le mieux écoutées. Jetté en naissant, comme le disent Lucréce & Pline, nud sur la terre nuë, ayant au dehors de lui le froid, le chaud, l'humide, les chocs des autres corps, au-dedans la faim, la soif, qui l'avertissoient vivement de songer aux remedes, l'homme ne put rester longtems dans l'inaction. Il se sentit forcé de chercher des moyens ; il en trouva. Quand il les eut trouvez ; il les perfectionna, pour les rendre d'un usage plus sûr, plus facile, plus complet, quand le besoin renaîtroit.

Ainsi quand il eut senti, par exemple, l'incommodité de la pluie, il chercha un abri. Si ce fut quelque arbre touffu ; il

s'avisa bientôt, pour mieux assurer le couvert, d'en serrer les branches, de les entrelacer, de joindre entre elles celles de plusieurs arbres, afin de se procurer un toît plus étendu & plus commode, pour sa famille, pour ses provisions, pour quelques troupeaux. Enfin les observations s'étant multipliées, l'industrie & le goût ayant ajouté de jour en jour aux premiers essais quelque chose de nouveau, soit pour consolider l'édifice, soit pour l'embellir, il s'est formé avec le tems cette suite de préceptes qu'on a appellée Architecture, & qui est l'art de faire des demeures solides, commodes & décentes.

Les mêmes observations furent faites sur toutes les autres parties qui ont rapport aux moyens de conserver la vie, ou de la rendre plus aisée & plus douce : c'est de-là que sont venus les Arts mécaniques.

Quand on eut pourvû au nécessaire & au commode, il n'y avoit plus qu'un pas pour arriver à l'agrément. Car le commode tient une espece de milieu entre le nécessaire & l'agréable ; puisqu'il n'est autre chose qu'un nécessaire aisé débarrassé de peines, & que, d'un autre

côté, l'agrément ne ſemble être qu'un degré de commodité de plus.

Les Arts d'agrément ſont donc ceux dont on peut ſe paſſer ſans gêne ; mais qui ſemblent répandre plus de douceur ſur la vie, quand une fois on les a connus. Ils ſont faits principalement pour le goût, pour le plaiſir. Tels ſont la Peinture, la Poëſie, la Muſique.

Ainſi l'objet de tous les Arts eſt de ſervir ou d'embellir la ſociété : & c'eſt de-là que naiſſent les deux eſpeces d'arts, de ſervice, & d'agrément.

Le fonds de tous les arts eſt la nature. Le Créateur a placé là toutes les proviſions de la vie humaine.

Nous avons deux manieres de les en tirer. La premiere eſt d'employer la nature elle-même, de la faire ſervir telle qu'elle eſt à nos uſages : c'eſt l'objet des arts qu'on appelle méchaniques. La ſeconde eſt de l'imiter ſeulement dans ce qu'elle a, ou dans ce qu'elle fait : c'eſt le point de vûe des beaux Arts.

La Poëſie eſt un des beaux Arts (*a*) : par conſéquent l'Art poëtique doit être un recueil de préceptes pour imiter la na-

(*a*) Voyez le Tom. 1.

ture d'une maniere qui plaise à ceux pour qui on fait cette imitation.

Or pour plaire dans les ouvrages d'imitation, il faut 1°. faire un certain choix des objets qu'on veut imiter: 2°. les imiter parfaitement: 3°. donner à l'expression par laquelle on fait l'imitation, toute la perfection qu'elle peut recevoir. Cette expression se fait par les mots dans la Poësie; donc les mots doivent y avoir toute la perfection possible. C'est à ces trois objets que se rapportent toutes les regles de la Poëtique d'Horace.

De ces trois points, les deux premiers sont communs à tous les arts imitateurs: par conséquent tout ce qu'Horace en dira, peut convenir exactement à la Musique, à la Danse, à la Peinture. Et même comme l'Eloquence & l'Architecture empruntent quelque chose des beaux Arts, il peut aussi leur convenir jusqu'à un certain point. Quant au troisiéme article; si on en considere les regles détaillées, elles conviennent à la Poësie seule, de même que les regles du coloris ne conviennent qu'à la Peinture, celle de l'intonation qu'à la Musique, celles du geste qu'à la Danse. Cependant les regles générales,

les principes fondamentaux de l'expression sont encore les mêmes. Il faut que tous les arts, quelque moyen qu'ils emploient pour s'exprimer, s'expriment avec justesse, clarté, aisance, décence. Ainsi les préceptes généraux de l'élocution poëtique sont les mêmes pour la Musique, pour la Peinture, & pour la Danse. Il n'y a de différence que dans ce qui tient essentiellement aux mots, aux tons, aux gestes, aux couleurs. Voilà quelle est l'étendue de l'Art poëtique, & sûr-tout de celui d'Horace; parce que l'auteur s'éleve souvent jusqu'aux principes, pour donner à ses lecteurs une lumiere plus vive, plus sûre, & leur montrer plus de choses à la fois, s'ils ont assez d'esprit pour les bien comprendre.

TRADUCTION
DE L'ART POETIQUE D'HORACE.

I.

» Si un peintre s'avisoit de mettre une

ARS POETICA.

HUMANO capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas,

» tête humaine (*a*) sur un cou de cheval,
» & d'y joindre des membres de toutes
» especes, qui seroient revêtus de plumes
» de différens oiseaux, de maniere que
» le haut de la figure représentât une
» belle femme, & l'autre extrémité un
» poisson hideux; je vous le demande,
» Pisons (*b*), pourriez-vous vous empê-
» cher de rire à la vûe d'un tableau de
» cette espece?

» C'est précisément l'image d'un livre
» qui ne seroit rempli que d'idées vai-
» nes, figurées au hazard (*c*), à-peu-

Undique collatis membris: ut (*d*) turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè:
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum

(*a*) On a traduit *tête humaine* & non *tête d'homme.* Il s'agit de la tête d'une belle femme: *Mulier formosa superne.* Une tête d'homme feroit un mauvais effet sur un cou de cheval; mais un beau visage de femme y feroit encore plus étrange.

(*b*) C'est Lucius Pison, & ses enfans. Le pere fut Consul avec Drusus Libon, l'an de Rome 738. Il eut la confiance d'Auguste. C'étoit un homme de goût, à en juger par ce qu'en dit Horace.

(*b*) *Vanæ species*, signifie ou des images qui ne sont point terminées, ou des assemblages qui n'ont point de modéle dans la nature, qui ne portent sur rien, *vanæ.*

(*c*) C'est ainsi qu'il faut lire; & non *aut*, sans quoi il y auroit deux tableaux. Or il n'y en a qu'un, *isti tabulæ.* D'ailleurs toutes les parties de ce tableau se concilient autant qu'elles doivent le faire dans un assemblage monstrueux.

» près comme les délires d'un malade : » de sotte que ni les pieds, ni la tête, » ni aucune partie n'iroit à former un » tout d'une seule nature (*a*).

» Les Peintres, direz-vous, & les Poëtes » ont toujours eu le pouvoir de tout oser.

» J'en conviens : c'est un droit qu'ils » se demandent & qu'ils s'accordent mu» tuellement. Mais c'est à condition » qu'on n'abusera pas de ce droit pour » allier ensemble les contraires, & qu'on » n'ira point accoupler les serpens avec » les oiseaux, ni les agneaux avec les » tigres.

» Quelquefois après un début pom» peux & qui annonce de grandes cho» ses, on étale quelque lambeau de pour-

---

Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species : ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus : & hanc veniam petimusque damusque vicissim.
Sed non ut placidis coeant immitia : non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
Inceptis gravibus plerumque, & magna professis

(*a*) *Uni formæ*: C'est ce que nous appellons une seule nature : *forma* signifie espece composée du genre & de la différence, & des propriétez.

» pre qui brille : on décrit un bois ſom-
» bre, quelque autel de Diane (*a*), ou les
» détours d'un ruiſſeau qui fuit dans une
» riante prairie, ou les flots du Rhin,
» ou l'arc céleſte formé par la pluie.
» Mais ce n'étoit pas le lieu. Vous ſavez
» rendre fidélement un cyprès. Qu'im-
» porte, ſi celui qui vous paie pour le
» peindre, a briſé ſon vaiſſeau, & nage
» ſans eſpoir au milieu des flots. A vous
» voir commencer, vous alliez donner
» un vaſe majeſtueux : la roue tourne (*b*) ;
» il ne ſort qu'un chétif pot à l'eau. En-
» fin quelque ſujet que vous traitiez, qu'il
» ſoit ſimple & un (*c*).

Purpureus, latè qui ſplendeat, unus, & alter
Aſſuitur pannus : cum lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.
Sed nunc non erat is locus. Et fortaſsè cupreſſum
Scis ſimulare. Quid hoc, ſi fractis enatat expes
Navibus, ære dato qui pingitur ? amphora cœpit
Inſtitui : currente rotâ cur urceus exit ?
Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat, & unum.

(*a*) Diane déeſſe des forêts avoit des autels dans les bois.

(*b*) C'eſt la roue d'un potier, qui tourne pour figurer le vaſe.

(*c*) *Quodvis*, quelque choſe que ce ſoit.

» Il y a une apparence du bon qui
» trompe les poëtes. Vous ne l'ignorez
» pas, Pere illustre, & vous Fils digne
» d'un tel pere. Je tâche d'être court
» je deviens obscur. Je veux être déli
» cat, poli ; j'ôte l'ame & les nerfs. Ce-
» lui qui veut aller au grand, est enflé
» Celui qui craint l'orage & le dan-
» ger (*a*), rampe à terre. De même
» un poëte, qui veut varier un sujet par
» un merveilleux bizarre, peint un dau-
» phin dans les bois, & un sanglier dans
» les flots. La crainte d'une faute nous
» jette dans une autre, quand on ne sait
» point l'art. On verra auprès de l'é-
» cole d'Emilius, l'artiste le plus médio-

Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre digni,
Decipimur specie recti. Brevis esse laboro,
Obscurus fio. Sectantem lævia nervi
Deficiunt, animique. Professus grandia turget:
Serpit humi, tutus nimiùm, timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam;
Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circa ludum faber imus & ungues

(*a*) *Tutus nimiùm*, c'est-à-dire, *qui tuetur se nimis*, qui veille trop à sa conservation, qui a peur.

» cre (*a*) exprimer parfaitement les on-
» gles, & imiter avec le bronze la molesse
» des cheveux : mais son travail demeurera
» imparfait, parce qu'il ne sait point faire
» un tout. Si je voulois composer quel-
» que ouvrage, je ne souhaiterois pas plus
» de ressembler à cet homme, que d'a-
» voir un nez difforme avec une belle
» chevelure & de beaux yeux.

Tout ce morceau est rempli de préceptes qui regardent l'unité. Mais comme ils sont la plûpart couverts d'allégorie, il s'agit de lever l'enveloppe, & de les montrer eux-mêmes tels qu'ils sont.

D'abord, qu'est-ce que l'unité dans un être composé de parties différentes ? Elle consiste, je crois, dans le rapport & la proportion des parties réunies pour for-

Exprimet, & molles imitabitur ære capillos :
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim, quàm pravo vivere naso
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

(*a*) *Faber imus*. Sans chercher si loin le sens du mot *imus*, on peut dire qu'il signifie *le plus foible*, *le moins habile*, Le dernier de ces ouvriers saura finir des petites parties, comme des ongles, des cheveux ; mais il ne saura pas faire un tout.

mer

mer un tout complet, c'eſt-à-dire, un tout auquel il ne manque rien, & qui n'ait rien de trop.

Ainſi un tout eſt un, quand il y a rapport & proportion dans la nature, ou la qualité des parties & dans la grandeur de ces mêmes parties ; quand il y a ce même rapport entre la forme & le fond, & que toutes les parties extérieures & intérieures, ont un degré égal de perfection. Telle eſt l'étendue qu'Horace ſemble donner à l'unité dans le morceau que nous venons de traduire. Voici les principes qu'il renferme.

Que les parties ſoient faites pour aller enſemble. Pour mettre ce précepte dans un beau jour, le poëte le préſente dans un exemple du contraire. Voici des parties : Une belle tête de femme, un cou de cheval, un pied de chévre, un de tigre, un corps d'oiſeau, une queue de poiſſon. Réuniſſez ces parties ; vous en faites un tout monſtrueux. D'où il faut conclure que toute partie n'eſt pas faite pour aller avec toute autre partie. La nature eſt le modéle des combinaiſons : c'eſt elle que l'art doit imiter : c'eſt ſur ſon exemple que les artiſtes doivent ſe

regler. Si quelquefois la nature s'égare & produit des assemblages monstrueux; ce sont des erreurs que l'art doit éviter, & le génie qui s'aviseroit de les imiter, prouveroit une sorte de maladie & de délire dans l'imitateur.

Les artistes ont des licences: mais ces licences ont leurs bornes. Ces bornes sont tracées dans l'exemple même de la nature. L'Artiste peut réunir dans ses fictions ce qui est séparé dans le vrai, séparer ce qui est uni. Il peut transposer, étendre, diminuer quelques parties; mais il faut toujours que la nature le guide. Il n'ira point nous peindre des isles volantes dans les airs: ce n'est pas là qu'elles sont dans la nature: ou si, par une concession toute gratuite, on lui permet d'en feindre dans quelque jeu d'imagination, supposé qu'il y mette des villes, des plantes, on ne lui permettra pas de dire que la racine des arbres est en haut, & le feuillage en bas, que chaque maison est plus grande que la ville entiere. Ce seroit dire que les serpens s'accouplent avec les oiseaux, & les brebis avec les tigres.

En quoi donc consiste la liberté des

poëtes ? Elle consiste à ôter des sujets qu'ils traitent, tout ce qui pourroit y déplaire, & à y mettre tout ce qui peut y plaire, sans être obligé de suivre la vérité. Ils prennent du vrai ce qui leur convient, & remplissent les vuides avec des fictions. Et pourvû que les parties, soit feintes, soit vraies, aient un juste rapport entre elles, & qu'elles forment un tout qui paroisse naturel, c'est tout ce qu'on leur demande. Le génie n'a point passé ses droits.

La forme doit être une. Vous avez commencé sur un ton grave & austere, & tout-à-coup vous vous jettez dans des descriptions dignes d'un jeune homme. Au lieu d'un tissu serré & uniforme, on voit des découpures de loin à loin, qui paroissent des ornemens d'attache, à-peu-près comme un lambeau de pourpre sur la toile : cela est beau : mais ce n'étoit pas le lieu : *Nunc non erat is locus.* L'uniformité manque.

Tout doit sortir du sujet. C'est le sujet qui fait le centre de l'unité. Vous savez faire des portraits : mais il falloit raisonner, & prouver par des argumens. Vous faites concerter des antithèses, & c'est le

pere, le libérateur de la patrie qui est mort : vous devriez fondre en larmes, & vous donnez des bluettes à l'esprit.

Il y a toujours une partie dans l'artiste plus forte que les autres. Horace avertit de ne pas trop s'y livrer. Celui qui sait argumenter, argumente sans fin. Celui qui a de l'esprit, en met par-tout. L'homme d'imagination met tout en tableau. Mais il faut voir si le sujet le demande ; & s'il ne le demande pas, l'artiste doit faire courageusement le sacrifice. On lui demande des flots, il faut peindre des flots, & non des arbres.

La proportion sera dans les parties. C'est ce qu'Horace fait entendre par ce vase qui a commencé de maniere à faire esperer du grand & du noble, & qui se réduit à un méchant pot à l'eau. Cela peut signifier, ou un exorde pompeux, auquel la suite ne répond pas pour la dignité : ou un frontispice trop étendu, & auquel l'édifice ne répond pas pour la grandeur : ou enfin l'orgueil qui promet beaucoup en commençant, & qui donne peu de chose. Ainsi ce vers contient ce qui regarde le ton d'un ouvrage, qui doit être un, la proportion des parties en-

tre elles en la prenant du côté de l'étendue, enfin la maniere de s'annoncer au public à la tête d'un ouvrage qu'on lui présente.

Avant que d'en venir aux deux autres préceptes qui regardent l'unité, il faut expliquer le mot *simplex* qu'Horace a joint à *unum. Simplex duntaxat & unum.*

En général *simplex* est l'opposé de *duplex*, ou de *multiplex*. Il peut signifier également *sujet un* & *sujet non compliqué.* C'est-à-dire, que quand un sujet ne sera pas trop chargé d'incidens, que l'action sera aisée à suivre, on dira qu'il est simple. Et en ce sens l'unité & la simplicité sont deux choses différentes. Ainsi on peut dire que l'Héraclius de Corneille est un, & n'est pas simple; parce que l'intrigue est fort compliquée. Et de même, que son Horace est simple & n'est pas un; parce que l'intrigue se développe aisément, & que d'un autre côté le combat du héros est une action, & que son jugement, après avoir tué sa sœur, est encore une autre action. Ce sens est fort juste en lui-même. Mais il ne paroît pas que ce soit celui d'Horace, qui place une espece de principe général entre ce qu'il

vient de dire, & ce qu'il va dire encore ſur l'unité : deſorte que ce principe ſoit, & réſultat de ce qui précede, & fondement de ce qui ſuit. Ainſi *ſimplex* a, à-peu-près, la même ſignification que *unum ;* & tous deux ils ne ſignifient autre choſe, ſinon que dans un ouvrage d'art, il ne doit y avoir rien qui rompe l'unité.

Celui qui craint trop l'uniformité ſe jette dans le bizarre & le monſtrueux. Avant que de venir au précepte ſur l'accord de l'unité avec la variété, le poëte établit un principe général qui eſt, qu'il y a une apparence du bon qui trompe. Il prouve cette vérité par des exemples, leſquels, par l'art du poëte, deviennent autant de préceptes d'éloquence, quoiqu'amenez ſeulement pour ſervir de preuves à la regle qu'il a en vûe. Cette regle eſt, que l'unité doit ſe trouver juſques dans la variété : c'eſt-à-dire, que les parties, quoique variées, doivent avoir entre elles un certain rapport d'uniformité. C'eſt ainſi que tous les doigts de la main ſont différens, & que cependant ils ſe reſſemblent. Voici le raiſonnement d'Horace : Rien n'eſt ſi aiſé que d'aller au-delà, ou de reſter en-deçà du point exquis de la

regle. Par exemple, un auteur qui polit, qui lime trop, uſe ſon ouvrage, & lui ôte les nerfs : *ſectantem lævia nervi deficiunt*. De même, celui qui veut varier ſon ſujet, de peur d'ennuyer par l'uniformité, ſe jette quelquefois dans un merveilleux bizarre & monſtrueux, *prodigialiter*. Il faut éviter cet excès. Les vraies beautez ne ſont pas loin de nous. Elles ſont toutes dans le ſujet que nous avons dans les mains. Il ne s'agit que d'avoir des yeux pour voir, & de l'art pour mettre en œuvre.

Cette maxime : *La crainte d'un défaut nous jette dans un autre, ſi on manque d'art*, eſt une propoſition qui n'a qu'un rapport général avec l'unité. C'eſt une eſpece de premier principe. Le dernier mot ſignifie qu'un artiſte tombe ſouvent dans les extrémitez oppoſées, lorſqu'il ne ſuit que ſon goût & ſon talent, & qu'il n'eſt pas guidé par les regles, c'eſt-à-dire, par la connoiſſance des obſervations qu'on a faites dans les différens tems ſur le genre dans lequel il travaille, & par celles que lui feront les artiſtes vivans, ſur les fautes qu'il aura faites dans le ſujet particulier qu'il aura travaillé.

Le dernier précepte ſur l'unité regarde le finiſſement de chaque partie. Il faut que dans un ouvrage de l'art tout ſoit parfait, ſans quoi la perfection d'une partie jointe à l'imperfection d'une autre partie rompt l'unité. Les parties ne ſemblent plus faites pour être unies : elles portent l'image de la duplicité. C'eſt un bel œil avec un vilain nez. Il y a peu d'arts dont un ſeul homme puiſſe achever toutes les parties dans un degré égal. Tel qui charme dans un panégyrique eſt glacé dans la morale. Phidias peignoit la majeſté, Apelle les graces. Dans un grand ouvrage il faut pourtant peindre l'un & l'autre, & le peindre également bien.

Raſſemblons ſous un même point de vûe toutes ces unitez pour en faire connoître les eſpeces & les degrez.

Un ſeul tout & non deux : c'eſt l'unité numérique. Horace ſuppoſe que cette unité n'a pas beſoin de précepte. S'il la déſigne, ce n'eſt que par le mot *ſimplex*, qu'il a ajouté à *unum*.

Une ſeule nature & non pluſieurs : c'eſt l'unité ſpécifique. Une tête de femme & un cou de cheval rompent cette unité.

Une ſeule forme qui embraſſe tout ſans inégalité, même couleur, même ton: c'eſt l'uniformité.

Un ſeul principe d'où ſort tout ce qu'on dit, c'eſt l'unité d'objet.

Une ſeule meſure commune pour l'étendue & la proportion des parties: une groſſe tête va mal avec un petit corps: c'eſt l'unité de ſymétrie.

Dans la variété même, rapport d'uniformité fondé ſur l'unité de nature & de proportion: ce qui rentre dans l'unité ſpécifique.

Enfin chaque partie ſera également finie, ſans quoi elle paroîtroit détachée des autres, plus ou moins, à-peu-près comme des piéces de différentes nuances: c'eſt l'unité de finiſſement.

Ce morceau eſt le plus riche & le plus important de l'Art poëtique d'Horace: & tout ce qu'il renferme convient également à l'Eloquence, à l'Architecture, & à tous les beaux Arts.

II.

» O vous qui entreprenez d'écrire,

Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam

» choisissez une matiere proportionnée à » vos talens, & examinez long-tems ce » que peuvent, ou ne peuvent point por- » ter vos épaules. Celui qui aura pris un » sujet proportionné à ses forces, saura » le rendre en termes convenables & dans » un ordre clair.

» L'ordre, ou l'arrangement des par- » ties (*a*), pour avoir toute la grace & » tout l'effet possible, demande, si je ne » me trompe, qu'on dise dans l'instant » où la scene s'ouvre, ce qui devoit être » dit dans cet instant, & qu'on renvoie » dans une occasion favorable l'exposé des » autres choses.

» L'auteur d'un long poëme doit faire » un choix dans ce qui se présente à lui.

Reprenons ces préceptes. *Choisissez une*

Viribus, & versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit, & venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

(*a*) On peut prendre le mot *ordinis* activement pour l'art d'arranger, la Disposition.

matiere proportionnée à vos forces. Cet avis est très-nécessaire, sur-tout aux poëtes, qui, dès qu'ils ont fait quelque piéce médiocre, portent tout d'un coup leur vûe jusqu'aux plus grands ouvrages. Il faut tourner & retourner long-tems le genre, le sujet qu'on veut prendre, essayer si on peut le porter, si on peut le porter assez long-tems, & jusqu'au bout. Tel peut fournir un acte, qui ne peut aller jusqu'à trois, moins encore jusqu'à cinq.

Un homme qui a choisi un sujet dont il est bien le maître, le porte aisément: il en arrange les parties avec clarté, & comme il le veut. Il rend les pensées par des expressions qui naissent sous sa main. Au lieu que quand le sujet est plus fort que l'auteur, que sa matiere le charge, lui commande; l'arrangement des parties est contraint, de mauvaise grace: l'ouvrage est maigre, pauvre, semblable à ces plantes malades, dont la tige est menue, la feuille pâle & petite, & la fleur presque fanée avant que d'éclore.

Mais en quoi consiste l'arrangement des parties dans un tout poëtique, soit épique, soit dramatique? Sera-t-il sembla-

ble à celui d'une hiſtoire ? N'y a-t-il pas moyen d'en trouver un autre qui ait plus de grace & qui produiſe un plus bel effet ? C'eſt à quoi répond Horace dans les trois vers qui ſuivent : *Ordinis, &c.*

Ce paſſage eſt difficile. Voici comme il me paroît qu'on doit l'expliquer, & toujours par le principe de l'imitation, qui eſt la ſource & l'explication de toutes les regles.

Qu'il arrive dans une ville quelque émeute, ſuivie de quelque combat ; les habitans accourent les uns après les autres pour être ſpectateurs. Le ſpectacle ne commence pour eux qu'au moment où ils arrivent : & dès cet inſtant, ils s'inſtruiſent avidement, par leurs propres yeux, de tout ce dont ils peuvent s'inſtruire par eux-mêmes : enſuite, quand ils trouvent un inſtant d'intervalle, où leurs yeux ne leur apprennent rien ; ils s'informent du reſte, c'eſt-à-dire, des cauſes & des circonſtances ; & on leur en fait le récit. Voilà le modéle de l'ordre poëtique.

On veut jouer *Le Malade imaginaire.* On le ſuppoſe dans ſa maiſon, occupé à regler des mémoires d'apoticaire. On

ne le voit pas encore. La porte s'ouvre : ou, ce qui y répond dans les représentations théâtrales, la toile se léve, alors on le voit. Qu'il continue à faire ce qu'il faisoit, & à dire ce qu'il auroit dit, quand même on n'auroit pas ouvert sa porte : *Jam nunc dicat*, qu'il dise, en commençant à être vû, *jam nunc debentia dici*, ce qu'il auroit dit quand même on ne l'auroit pas vû. Mais qui est cet homme ? Quelle est son humeur ? A-t-il des enfans ? Comment les gouverne-t-il ? Vous le saurez dans quelque occasion, que le poëte saura faire naître, *præsens in tempus omittat.*

C'est le même arrangement pour le poëme qui est en récit. Virgile ouvre la scene de l'Enéide au départ de Sicile. Il y avoit déja six ans qu'Enée étoit parti : nous ne le savons pas encore, nous arrivons pour être spectateurs, dans le moment qu'il part : *Vix è conspectu Siculæ.* Suivons-le. Une tempête s'éleve, il est jetté à Carthage : il y séjourne : il raconte ses avantures à une princesse qui, heureusement pour nous, est curieuse de les apprendre : le poëte saisit cette occasion, *præsens tempus* ; pour nous instruire

de tout ce qui s'est passé avant le départ de Sicile ; & sous prétexte d'amuser Didon, il satisfait notre curiosité. Cette ruse a été mille fois répétée par tous les poëtes.

L'Auteur d'un long *poëme* : c'est ainsi que nous traduisons *promissi*. Sans quoi il faudroit conclure que le choix ne seroit point nécessaire, si le poëme n'étoit pas annoncé. Ce qui est contre le bon sens. Qu'un ouvrage soit annoncé, ou non, l'auteur ne doit point le farcir de tout ce qui lui vient dans l'esprit. Si le poëme est court, comme une épigramme, un madrigal ; il n'y a pas tant de choix à faire : il faut ôter, ou laisser tout.

Hoc amet, hoc spernat. Il se sert du terme générique *hoc*, pour faire entendre que ce choix doit se faire pour toutes les parties, soit grandes, soit petites. Il faut faire un choix dans les incidens, dans les circonstances, dans les pensées, dans les tours, dans les mots, dans l'harmonie.

III.

» Qu'il soit réservé & sur ses gardes
» quand il s'agira de faire de nouveaux

In verbis etiam tenuis, cautusque serendis.

» mots. S'il en fait, il faut qu'il ait l'a-
» dresse d'en fixer le sens par le moyen
» de ceux qui l'accompagnent.

» Si par hazard un écrivain se trouve
» dans la nécessité de faire connoître par
» des signes de nouvelle invention, des
» choses auparavant inconnues, il sera
» alors dans le cas d'en créer que nos
» vieux Céthegus n'aient pas entendus :
» on le lui permettra ; pourvû qu'il n'a-
» buse point de la liberté qu'on lui don-
» ne. Et ses mots de nouvelle création se-
» ront reçûs, s'ils sont grecs d'origine,
» & latinisez par une légere altération.
» Et pourquoi Cécilius, Plaute (*a*), au-
» roient-ils eu un droit que n'auroient
» pas Virgile & Varius ? Pourquoi me
» feroit-on un crime d'enrichir ma Lan-

Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum ;
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter,
Et nova, fictáque nuper habebunt verba fidem : si
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio, Plautóque dabit Romanus, ademptum

(*a*) Cécilius & Plaute poëtes Latins qui ont fait des Comédies.

» gue de quelques mots, si je le puis ; » tandis que les Catons & les Ennius l'ont » fait avant moi ? Il a été, & il sera tou- » jours permis de produire un mot nou- » veau, pourvû qu'il soit marqué au coin » de l'usage régnant.

Il faut qu'un Auteur ait l'adresse de fixer le sens des mots nouveaux qu'il invente, par les autres mots qui l'accompagnent. Voici la construction du latin : *Si callida junctura reddiderit notum verbum novum.* Ce vers ne peut pas avoir d'autre sens. Quand un mot nouveau se montre pour la premiere fois ; comme il n'a par lui-même nulle signification, il est dans le cas d'un inconnu qui se présente dans une compagnie ; il a besoin de quelqu'un qui l'annonce. Un mot nouveau a donc besoin d'être tellement accompagné, que ses voisins l'expliquent. Ainsi quand on a fait le mot *urbanité*, on a dû dire, cette

---

Virgilio, Varióque ? Ego cur acquirere pauca
Si possum, invideor, cùm lingua Catonis, & Enni
Sermonem patrium ditaverit, & nova rerum
Nomina protulerit ? Licuit, semperque licebit,
Signatum præsente nota producere nomen.

urbanité,

urbanité, cette *politesse* qui caractérise, &c. Le mot *politesse* alors expliqua celui d'*urbanité*.

Qu'ils soient grecs d'origine. La raison en est que la plûpart des Latins sachant le grec, le mot nouveau tiré du grec, n'étoit que demi-nouveau pour eux.

Latinisez par une légere altération. C'est ainsi que de μήχανη des grecs, ils ont fait *machina*, de μήτηρ, *mater*. On y voit cette altération légere qui peut latiniser un mot grec.

Il a toujours été permis de faire de nouveaux mots. Mais à qui? Au besoin, je crois, & au besoin seul. Mais par qui s'expliquera le besoin? Avançons.

Les mots sont comme les hommes & tout ce qui sort de la main des hommes, exposez aux différens caprices du sort.

I V.

» De même que les forêts quittent
» leurs feuilles dans le penchant de la sai-
» son, & que les premieres venues tombent

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos:
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas;
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.

» les premieres : de même les mots vieux » périssent, & les nouveaux brillent avec » les graces & la vigueur de la jeunesse. » Nous sommes sujets à la mort, nous » & tout ce qui tient à nous. Ces ports » creusez par la main des rois, pour met- » tre les flottes à l'abri des aquilons : ces » vastes marais qui ne portoient que d'i- » nutiles barques & qui connoissent main- » tenant la charrue, & nourrissent les » villes voisines : ces rivieres incommo- » des aux moissons, & qui ont appris à » suivre un autre cours : tous ces ouvra- » ges des mortels périront comme eux. » Et il seroit possible que des mots conser- » vassent toujours leurs graces & leur » éclat ? Il y en a qui sont tombez & qui » renaîtront : d'autres qui régnent aujour- » d'hui tomberont à leur tour, si l'usage

---

Debemur morti nos, nostráque : sive receptus
Terrâ Neptunus classes Aquilonibus arcet,
Regis opus : sterilisve diu palus, aptáque remis
Vicinas urbes alit, & gravé sentit arattum :
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius : mortalia facta peribunt ;
Nedum sermonum stet honos, & gratia vivax.
Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque,
Quæ nunc sunt in honote vocabula ; si volet usus,

» le veut, lui qui est le juge, le souverain,
» la regle du langage.

Horace prouve clairement par-là qu'il doit être permis de faire de nouveaux mots, puisque les vieux meurent. Et si les ouvrages les plus solides périssent, à plus forte raison des choses qui ne dépendent que d'un certain usage, d'une espece de mode, doivent-elles être exposées à des changemens. Il faut donc perdre, & réparer les pertes.

L'usage est l'arbitre, *arbitrium* : le souverain, *jus* : la regle *norma*. Ces trois mots ne sont point synonimes. Quand il y a des différens en matiere de mots ; c'est l'usage qui en décide, *arbitrium*. Quand il faut trencher en maître, avec une autorité despotique ; il a le droit, *jus*. C'est l'usage, dit-on : & à cela l'on n'a rien à dire. Enfin quand il faut faire des loix, ou en abroger ; c'est lui qui les fait ou qui les abroge, il est loi lui-même, *norma*. Cet usage juge, souverain, & législateur, n'est que chez les honnêtes gens, c'est-à-dire, chez ceux qui ayant

---

Quem penes arbitrium est, & Jus, & norma loquendi.

reçu une bonne éducation, ont toujours vécu dans les lieux où est la source la plus pure du langage.

V.

» Homere nous a montré en quel vers » il falloit chanter les rois, les grands » capitaines, les tristes combats.

» La plainte se renferma d'abord dans » les distiques inégaux. Ensuite on y fit » entrer aussi la joie du succès. Qui a » inventé le petit vers élégiaque ? C'est » un problême parmi les gens de Lettres, » & la question n'est pas encore décidée.

» L'ardeur de la vengeance arma Ar- » chiloque de l'iambe, dont il fut l'in- » venteur (*a*). Le brodequin (*b*) & le co-

Res gestæ regumque, ducumque, & tristia bella
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.
Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit iambo.

(*a*) Archiloque employa avec grand succès le vers ïambique pour se venger de ses ennemis : on dit qu'ils se pendirent de désespoir.

(*b*) *Socci*, chaussure plate dont on se servoit dans la Comédie. Le cothurne, chaussure haute qui donnoit à l'acteur une taille à-peu-près héroïque.

» thurne majeſtueux adopterent ce pied, » parce qu'il eſt propre au dialogue, & » qu'il ſe fait entendre malgré le bruit » des ſpectateurs. D'ailleurs il eſt né pour » l'action.

» La lyre chante les dieux & les hé» ros enfans des dieux, & l'athléte vain» queur, & le courſier qui remporte le » prix, & les ſoucis de la jeuneſſe, & la » libre gaieté des enfans de Bacchus.

Après avoir parlé des choſes & des mots, Horace parle des vers, & de leurs eſpeces; & il fait ſentir que chaque genre a ſes meſures particulieres & ſes pieds.

Le vers hexametre eſt pour les ſujets héroïques : Homere nous en a donné l'exemple : *Quo numero.* Les Latins entendent par nombre, ou ce que nous appellons *pied*, ou ce que nous appellons *meſures*, ou enfin ce que nous appellons *chûtes* de phraſes. Ce mot a ici ces trois

---

Hunc ſocci cepere pedem, grandeſque cothurni;
Alternis aptum ſermonibus, & populares
Vincentem ſtrepitus, & natum rebus agendis.
Muſa dedit fidibus divos, pueroſque deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.

sens. Le spondée est le plus grave de tous les pieds : mais il est lent & lourd. Le dactyle est plus léger à cause de ses deux brèves. Il n'entre dans le vers héroïque que ces deux sortes de pieds ; parce que, si on y eut fait entrer l'anapeste, par exemple, il eût pû arriver qu'on eût trouvé de suite dans un vers quatre brèves, les deux dernieres du dactyle & les deux premieres de l'anapeste. Ainsi le choix des pieds est important pour la dignité du vers. *Numerus* signifie aussi l'étendue du vers ou la mesure. Elle est de douze tems dans le vers hexametre : on a observé que cette étendue étoit noble & majestueuse : nous en parlerons dans le volume suivant. Enfin la chûte du vers hexametre, se faisant par le spondée, a tout ce qu'il faut pour être grave, & en même tems vigoureuse. Le dactyle l'anime, le spondée la soutient & l'appuie par ses deux longues.

Les distiques inégaux : versus impariter juncti. Ce sont les vers pentametres qu'on entrelasse avec l'hexametre. Horace les appelle *exiguos elegos*, ou parce qu'ils sont plus petits, ou par ce qu'ils ont plus de légereté & moins de noblesse que l'hexametre. Chez les Latins le sens de la phrase

ſe termine avec le ſecond vers : mais chez les Grecs ce n'étoit pas une regle.

Le brodequin & le cothurne adopterent l'iambe; c'eſt-à-dire, la comédie & la tragédie. L'iambe eſt composé d'une brève & d'une longue. Il va fort vîte; parce que la brève chaſſe la longue. Il ſe fait entendre; parce que la brève a de l'éclat & frappe bruſquement l'oreille par le contraſte du bref & du long. Il eſt né pour l'action; parce qu'il eſt aiſé, que ſes nombres ſont peu ſenſibles, & qu'il ſe trouve à tout moment dans le ſtyle familier.

La Lyre chante les dieux, &c. Les ſentimens ſont ſa matiere, nous l'avons dit dans l'article de l'Ode.

De-là il faut conclure que chaque genre a ſa forme de verſification. Mais Horace va plus loin, & à propos des différentes formes & des couleurs que la verſification héroïque, ou lyrique, ou dramatique donnent à un poëme, il paſſe à la couleur du ſtyle, qui a auſſi ſes différences. Il y a le ſtyle ſimple, ou familier, le médiocre, & le haut. Ces trois étages ont outre cela chacun pluſieurs degrez. Et ce qui fait le vrai poëte eſt de

ſaiſir dans le point juſte ces degrez ; de dire chaque choſe du ton qui lui convient préciſément. C'eſt ſur quoi Horace donne des leçons dans les vers qui ſuivent.

V I.

» Si je ne connois les couleurs & les » tons de chaque ouvrage, & que je ne » puiſſe les ſaiſir, je ne mérite point le » nom de poëte. Pourquoi par une mau» vaiſe honte l'ignoré-je, plûtôt que de » m'en inſtruire ?

» Un ſujet comique ne doit pas être » traité en vers tragiques : & réciproque» ment, on ne pourroit ſoutenir le feſtin » de Thyeſte (*a*) en vers familiers, & » preſque dignes du brodequin. Chaque » genre doit garder ſon rang.

Deſcriptas ſervare vices, operumque colores,
Cur ego, ſi nequeo, ignoróque, poëta ſalutor ?
Cur neſcire, pudens pravè, quàm diſcere malo ?
Verſibus exponi tragicis res comica non vult.
Indignatur item privatis, ac prope ſocco
Dignis carminibus narrari cœna Thyeſtæ.
Singula quæque locum teneant ſortita decenter.

(*a*) Thyeſte fils de Pelops mangea les membres de ſon fils, leſquels lui furent ſervis par ſon frere Atrée.

» Quelquefois pourtant la comédie
» éléve aussi le ton. Chremès en colere (*a*)
» gourmande son fils avec un style vigou-
» reux. Et de même la tragédie s'abaisse
» dans la douleur. Quand Telephe & Pe-
» lée (*b*) sont tous deux bannis, & réduits
» à une extrême indigence, & qu'ils veu-
» lent nous toucher par le récit de leurs
» maux, ils n'usent point de phrases pom-
» peuses, ni de grands termes.

Connoître les tons & les couleurs de chaque ouvrage. Il y a, 1°. le ton du genre : c'est par exemple du comique, ou du tragique ; 2°. le ton du sujet dans le genre : le sujet peut être comique plus ou moins : 3°. le ton des parties ; chaque partie du sujet a, outre le ton général, son ton particulier : une scène est plus fiere &

Interdum tamen & vocem comœdia tollit :
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus, & Peleus, cum pauper, & exul uterque,
Projicit ampullas, & sesquipedalia verba ;
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

(*a*) Chremès personnage des comédies de Térence.

(*b*) Telephe & Pelée sont deux Princes qui ayant été chassez de leurs Etats furent obligez d'aller eux-mêmes demander du secours chez les différens peuples de la Gréce.

plus vigoureuse qu'une autre : celle-ci est plus molle, plus douce : 4°. le ton de chaque pensée, de chaque idée : toutes les parties, quelque petites qu'elles soient, ont un caractère de propriété qu'il faut leur donner, & c'est ce qui fait le poëte : sans cela, *cur ego poëta salutor*. On bat souvent des mains quand, dans une comédie on voit un vers tragique, ou un lyrique dans une tragédie. C'est un beau vers : mais il n'est point où il devroit être.

La Comédie éléve quelquefois le ton, & la Tragédie l'abaisse. Celà est juste. Cependant il faut observer que quelque essor que prenne la comédie, elle ne devient jamais héroïque. On n'en verra point d'exemple dans Moliere. Il y a toujours quelque nuance du genre, qui l'empêche d'être tragique. De même quand la tragédie s'abaisse, elle ne descend pas jusqu'au comique. Qu'on lise la belle scene où Phedre paroît désolée : le style est rompu, abbatu, si j'ose m'exprimer ainsi ; mais c'est toujours une reine qui gémit.

VII.

» Ce n'est pas assez que les poëmes

Non satis est pulchra esse poëmata ; dulcia sunto ;

» soient dans leur couleur, il faut encore » qu'ils soient touchans, & qu'ils ménent » le cœur à leur but. Le visage de l'hom- » me devient triste, ou riant, à la vûe » de ceux qui pleurent, ou qui rient. Si » donc vous voulez que je pleure, il faut » d'abord que vous pleuriez vous-même. » Ce sera alors, Telephe & Pelée, que je » serai touché de vos disgraces. Si vous » rendez mal vôtre rôle, vos malheurs me » feront bâiller, ou rire.

La beauté des poëmes & des vers consiste dans leur convenance parfaite avec le sujet & l'objet qu'ils expriment, c'est ce qu'Horace appelle *descriptas vices* : des modéles retracez dans leurs copies, le coloris vrai de chaque objet. Mais ce n'est pas assez que la figure soit bien dessinée, bien peinte ; il faut qu'elle soit animée par le sentiment : *Non satis est pul-*

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus arrident ; ita flentibus adsunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi : tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu : malè si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo....

chra esse poëmata, dulcia sunto. C'est une loi : & qui aussi est prononcée d'un ton de législateur, *sunto.*

Comment rendre le poëme touchant ? Il y a deux moyens : le premier est, que l'acteur qui joue un rôle exprime en lui-même, par ses gestes & par ses tons, les sentimens qu'il veut imprimer dans les autres ; qu'il paroisse être réellement dans la disgrace, dont il représente l'image. Cela est si nécessaire que sans cela le spectateur s'endort, si vous n'exprimez que foiblement ; & que si vous exprimez faussement, la contradiction qui se trouve entre vos paroles & vos gestes, & vos tons, présente une difformité qui fait rire.

Quel est le second moyen ? C'est que le style soit conforme à la situation de celui qui parle, & qu'il annonce lui-même par son extérieur.

VIII.

» Si l'extérieur est triste & grave, le
» style sera de même sérieux & triste.

. . . . . Tristia mœstum
Vultum verba decent : iratum, plena minarum :

» S'il annonce la colere, ou la gaieté, le » ſtyle ſera menaçant, ou enjoué. Car la » nature a rendu notre extérieur capa- » ble de toutes ſortes de formes, ſelon » les différentes ſituations où le ſort peut » nous mettre. Elle nous porte, nous » pouſſe à la colere. Elle nous retrécit » l'ame, nous abbat dans la douleur: & » enſuite elle ſe ſert de la langue, comme » d'un interpréte, pour faire ſortir les ſen- » timens.

Voici quelle eſt la génération du touchant dans un diſcours, ſelon Horace. La nature a placé en nous un certain ſentiment qui veille à la conſervation de notre être. C'eſt lui qui nous fait connoître ce qui peut nous nuire, ou nous ſervir; & qui nous pouſſe à l'éloigner, ou à l'approcher de nous. Ce ſentiment ſort d'abord par les geſtes, *vultu*. (Ce mot ſignifie la même choſe ici que l'extérieur, ce qu'on appelle l'air, ſoit triſ-

---

Ludentem, laſciva: ſeverum, ſeria dictu.
Format enim natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum: juvat aut impellit ad iram:
Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit:
Poſt effert animi motus interprete lingua.

te, ſoit gai.) Enſuite il ſort auſſi par le moyen de la langue qui en eſt l'interpréte. Le ſtyle doit prendre la couleur du ſentiment, & avoir le même air que celui qui eſt dans le maintien de l'acteur. *Triſtia mæſtum vultum verba decent.* Cette couleur du ſtyle conſiſte dans le choix de certains tours de phraſes, de certaines figures, comme l'apoſtrophe, l'interrogation, l'exclamation, &c. C'eſt par ces figures que le ſtyle eſt touchant.

La nature a rendu notre extérieur capable de différentes formes, ſelon les différens états où le ſort peut nous mettre. C'eſt ce qui rend ſi important l'art de la déclamation. Il y a des expreſſions naturelles du ton de voix & du geſte pour toutes les ſituations poſſibles. Il n'y a point d'homme qui n'en ait les modéles en ſoi. Et ſi l'acteur ne ſuit pas ces modéles; il n'y a perſonne qui ne ſente ſes fautes. Si au contraire il en remplit toute l'étendue; il n'y a perſonne auſſi qui n'applaudiſſe. Horace l'a dit lui-même.

IX.

» Si vos diſcours n'ont pas le ton qui

Si dicentis erunt fortunis abſona dicta;

» convient à votre ſituation, tous les Ro-
» mains, le peuple auſſi-bien que les
» grands, ſe moqueront de vous.

» Il y a une grande différence entre
» le diſcours d'un valet & celui d'un hé-
» ros. Le vieillard grave & le jeune hom-
» me dans le feu de l'âge, une dame de
» qualité & une tendre nourrice, ont une
» maniere de parler très différente. Il y
» a la même différence dans le marchand
» qui parcourt le monde, & le labou-
» reur qui cultive en paix ſon champ;
» dans ceux qui ſont nez en Colchide, ou
» en Aſſyrie, qui ont été élevez à Thébes,
» ou à Argos (*a*).

Après avoir poſé le principe, que cha-
que acteur doit parler ſelon ſon état, le
poëte fait voir combien cet état peut avoir

Romani tollent equites, peditesque cachinnum.
Intererit multum Davusne loquatur, an heros;
Maturuſne ſenex, an adhuc florente juventa
Fervidus; an matrona potens, an ſedula nutrix;
Mercatorne vagus, cultorne virentis agelli;
Colchus, an Aſſyrius; Thebis nutritus, an Argis.

(*a*) Les peuples de la Colchide étoient cruels & ſauvages: ceux d'Aſſyrie moux & effeminez: les Thébains ignorans & groſſiers: ceux d'Argos polis, fiers.

de différences ſelon les conditions, les âges, les qualitez, le ſexe, la profeſſion, les pays, l'éducation. Il ne donne que quelques branches de cette diviſion, & laiſſe à entendre le reſte.

Mais ſi je peins les mœurs d'un pays que je n'ai point vû, que je ne connois pas par moi-même, comment faudra-t-il que je m'y prenne? Ecoutez Horace.

X.

» Peignez d'après la Renommée: ou, » ſi vous créez, que toutes les parties ſe » conviennent. Si par hazard vous re- » montrez Achille vengé (*a*); qu'il ſoit » actif, emporté, inflexible, ardent; » qu'il ſe croie au-deſſus des loix, qu'il » s'arroge tout par les armes. Medée (*b*)

Aut famam ſequere: aut ſibi convenientia finge.
Scriptor honoratum ſi fortè reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi nata; nihil non arroget armis.

(*a*) Le mot *honoratum* a un ſens qui tient du grec: *venger* & *honorer*, dans cette langue, ſignifient preſque la même choſe, parce que la vengeance tirée rétablit l'honneur.

(*b*) Médée eſt une magicienne qui épouſa Jaſon, qu'elle ſuivit en Gréce. Pour retarder ſon pere, qui la pourſuivoit, elle ſema le long du chemin les membres de ſon frere Abſyrthe: elle

ſera

» sera fiere, inébranlable; Ino gémis-
» sante (*a*), Ixion perfide (*b*), Io er-
» rante (*c*), Oreste mélancolique (*d*).

» Si vous osez donner au théâtre un
» sujet entierement neuf, & créer un ca-
» ractère; qu'il soit à la fin tel que vous
» l'aurez montré au commencement;
» qu'il ne se démente nulle part. Il est
» bien difficile de donner des traits pro-

Sit Medea ferox, invictâque; flebilis Ino,
Perfidus Ixion; Io vaga; tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis; & audes
Personam formare novam: servetur ad imum,
Qualis ab incœpto processerit: & sibi constet.

empoisonna le pere & la fille de Jason, & deux enfans qu'elle avoit eus de lui, & se sauva ensuite par les airs à Colchos, sur un char traîné par deux dragons.

(*a*) Ino étoit fille de Cadmus & d'Hermione, & troisiéme femme d'Athamas. S'étant imaginée qu'elle étoit lionne, elle tua ses deux enfans qu'elle croyoit être des lionceaux. Elle se précipita de désespoir dans la mer. Euripide avoit traité ce sujet.

(*b*) Ixion est le premier meurtrier qu'on eut vû dans la Gréce. Il tua son beau-pere le jour de ses nôces. Jupiter l'ayant retiré dans le ciel; il eut l'audace d'aimer Junon. Il fut précipité dans les enfers, & attaché à une roue qui tournoit sans cesse. Eschyle & Euripide avoient traité ce sujet.

(*c*) Io fille d'Inachus, Jupiter la métamorphosa en vache. Junon de jalousie lui envoya un taon qui la fit errer dans différens pays. Eschyle a traité ce sujet.

(*d*) Oreste fils d'Agamemnon, tua sa mere pour venger son pere qu'elle avoit tué. Il fut livré aux Furies. Il est célébre sur tous les théâtres: *Scenis agitatus Orestes.*

» qu
» êtr
» cor
C
badi
qui
glaiv
ratio
pour
rend
Rom
vas,
ques
poëte
faits,
gatel
» (
» me
» pu
» ger
» neu
» un

Nen
In
Se i
Si
N

...éez, que toutes ... les pât...
...nt. Voilà le principe ...
Horace par rapport a...
...mes.
...'y a que deux ...
peindre d'après ... moyer...
...nd eſt de peindre les id...
...dées.
...r expliquer ceci ...
...iſtinguer en quelq...
...es : le monde ...
...de laquelle ... exiſt...
...nde hiſtorique ... us
... noms & renom..., qu...
...nde fabuleux ... li d...
... & de dieux ... qui...
...nde poſſible ... magi...
...dans les généraux où to...
...agination peut ... litez
...actériſez par tous ... cr...
... & de propriété. Ain...
...nt Socrate, ſujet ...
...ctuellement exiſtante. ... tiré
...nt tirez de l'hiſtoire, ...
...de la fable, & Tartuffe ...
...de. Dans les trois premiers ...
...tre peint d'après la renomm...
...atriéme, il ne peint que d'a...
...s.

» pres & individuels, à ce qui n'a rien
» que de générique. Il vaut mieux mettre
» sur le théâtre quelque sujet tiré de l'I-
» liade, que de donner des choses in-
» connues, & dont personne n'ait jamais
» parlé.

» C'est une matiere qui appartient à
» tout le monde : oui : mais elle devien-
» dra votre bien propre, si vous ne vous
» attachez pas à la lettre, ni à rendre
» trait pour trait. Vous n'irez point, par
» une imitation scrupuleuse, vous jetter
» à l'étroit, tellement que vous ne puis-
» siez vous retirer de là, qu'en vous des-
» honorant, ni avancer, qu'en blessant les
» regles.

Ce morceau est rempli de difficultez, & demande une assez longue discussion.

Peignez d'après la Renommée, ou, si

Difficile est propriè communia dicere : tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota, indictáque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem, patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres : nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

vous créez, que toutes les parties se conviennent. Voilà le principe, la regle que donne Horace par rapport aux caractères poëtiques.

Il n'y a que deux moyens : le premier est de peindre d'après les idées du public ; le second est de peindre d'après ses propres idées.

Pour expliquer ceci nettement, on peut distinguer en quelque sorte quatre mondes : le monde existant, c'est la société de laquelle nous faisons partie : le monde historique, qui est peuplé de grands noms & rempli de faits célébres : le monde fabuleux, qui est rempli de héros & de dieux imaginaires : & enfin le monde possible, où tous les êtres existent dans les généralitez seulement, & où l'imagination peut créer des individus caractérisez par tous les traits d'existence & de propriété. Ainsi Aristophane peignoit Socrate, sujet tiré de la société alors actuellement existante. Les Horaces sont tirez de l'histoire, Medée est tirée de la fable, & Tartuffe du monde possible. Dans les trois premiers mondes, le poëte peint d'après la renommée. Dans le quatriéme, il ne peint que d'après ses idées.

» pres & individuels, à ce qui n'a rien » que de générique. Il vaut mieux mettre » sur le théâtre quelque sujet tiré de l'I- » liade, que de donner des choses in- » connues, & dont personne n'ait jamais » parlé.

» C'est une matiere qui appartient à » tout le monde : oui : mais elle devien- » dra votre bien propre, si vous ne vous » attachez pas à la lettre, ni à rendre » trait pour trait. Vous n'irez point, par » une imitation scrupuleuse, vous jetter » à l'étroit, tellement que vous ne puis- » siez vous retirer de là, qu'en vous des- » honorant, ni avancer, qu'en blessant les » regles.

Ce morceau est rempli de difficultez, & demande une assez longue discussion.

Peignez d'après la Renommée, ou, si

Difficile est proprie communia dicere : tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota, indictáque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem, patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres : nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

vous créez, que toutes les parties se conviennent. Voilà le principe, la regle que donne Horace par rapport aux caractères poëtiques.

Il n'y a que deux moyens : le premier est de peindre d'après les idées du public ; le second est de peindre d'après ses propres idées.

Pour expliquer ceci nettement, on peut distinguer en quelque sorte quatre mondes : le monde existant, c'est la société de laquelle nous faisons partie : le monde historique, qui est peuplé de grands noms & rempli de faits célébres : le monde fabuleux, qui est rempli de héros & de dieux imaginaires : & enfin le monde possible, où tous les êtres existent dans les généralitez seulement, & où l'imagination peut créer des individus caractérisez par tous les traits d'existence & de propriété. Ainsi Aristophane peignoit Socrate, sujet tiré de la société alors actuellement existante. Les Horaces sont tirez de l'histoire, Medée est tirée de la fable, & Tartuffe du monde possible. Dans les trois premiers mondes, le poëte peint d'après la renommée. Dans le quatriéme, il ne peint que d'après ses idées.

feroit fi aifé que de traiter ainfi une matiere déja traitée par un autre, tout le monde pourroit le faire. Il faut donc vous rendre maître de votre fujet, ajouter, retrancher, tranfpofer, bâtir à votre gré. Et par ce moyen vous vous rendrez propre un fujet qui a déja été traité. Corneille a ufé de ce droit dans fes Horaces, en inventant plufieurs circonftances qui ne font point de l'hiftoire; il l'a fait dans Heraclius, dans Rodogune, & dans la plûpart de fes piéces. Racine l'a fait dans Phédre, dans Alexandre. Tous les poëtes le font.

Cette liberté même eft néceffaire, parce que le genre dramatique a fes regles, fur lefquelles les fujets doivent fe figurer. Il faut qu'ils s'étendent, fe rétréciffent, fe compofent de maniere qu'ils rempliffent exactement la forme prefcrite par la loi. Et fi un poëte fuivoit l'hiftoire ou la fable de point en point, il s'avanceroit dans un ouvrage, & feroit obligé enfuite de l'abandonner à fa honte. Il fe trouveroit engagé de maniere qu'il feroit honteux de rebrouffer, & cependant impoffible d'avancer, parce que les regles du genre s'y oppofe-

roient. *Proferre pedem ex arcto*, signifie, se tirer d'un mauvais pas. Ce fut ainsi que le Bouc pour imiter le Renard, sauta dans un puits d'où il ne put se tirer : car c'est de cette fable qu'est tirée l'allégorie : *nec desilies imitator in arctum.* Mais ce n'est pas tout : *proferre pedem* signifie encore *avancer*; ces deux sens du même mot tiennent l'un à l'autre, & sont suffisamment désignez par les deux nominatifs *pudor* & *operis lex. Pudor vetat proferre pedem inde* : la honte vous empêche de vous tirer du mauvais pas où vous êtes, vous n'oseriez reculer. *Operis lex vetat proferre inde pedem.* Les regles de l'ouvrage vous empêchent d'aller en avant. Ainsi vous êtes dans une situation où vous ne pouvez ni avancer, ni reculer.

La seconde maniere de se rendre propre un sujet déja traité par un autre, n'est nullement difficile à expliquer. Vous ne vous mettrez pas en peine de rendre les paroles mot à mot. Supposons un sujet de tragédie, tout taillé dans l'histoire, de sorte que le poëte n'ait pas le moindre changement à faire ni dans l'action, ni dans ses circonstances, ni dans ses progressions. Si le poëte fournit de son fonds

les discours, les pensées, les termes, le sujet est à lui. Racine s'est fait un point de religion de suivre exactement l'histoire d'Esther. Sa tragédie lui appartient-elle moins pour cela ? Est-il moins l'auteur d'Esther, qu'il ne l'est de Phédre, ou d'Aléxandre ? La partie oratoire d'un poëme, est d'une si grande étendue, elle contient tant de choses; qu'un poëte qui la fournit de son crû, quoiqu'il n'ait pas fourni les situations, est cependant poëte, créateur, inventeur. Ce n'est que la seconde invention, il est vrai, mais elle suffit pour rendre neuf ce qui étoit vieux, & propre à l'auteur, ce qui a déja été traité par un autre écrivain.

XI.

Vous ne commencerez pas comme fit autrefois un poëte cyclique (*a*) : *Je*

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

(*a*) Un poëte cyclique est selon quelques interprétes celui qui met en vers toute la vie d'un héros, comme l'a fait Nonnus dans ses Dionysiaques. L'explication de ce terme ne fait rien au texte d'Horace. Il suffit de savoir que c'étoit un poëte qui avoit fait des vers héroïques, & dont le début étoit inepte.

» *chante les fortunes de Priam & cette fa-*
» *meuse guerre.* La suite répondra-t-elle à
» un début si pompeux ? La montagne en
» travail accouche d'une souris. Que j'ai-
» me bien mieux celui qui commence sans
» appareil : *Muse, entretenez-moi de ce hé-*
» *ros qui, après la prise de Troie, vit les*
» *mœurs des hommes & parcourut leurs vil-*
» *les.* La fumée ne viendra pas après la
» flamme, mais une vive lumiere suivra
» ce début modeste. Bientôt on verra pa-
» roître des merveilles. Il nous peindra
» Antiphate, Scylla, Charybde, le Cy-
» clope (*a*).

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes; nascetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic, qui nil molitur ineptè!
Dic mihi Musa virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat: ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphatem, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdim.

(*a*) Antiphate roi des Lestrigons qui mangeoit des hommes : voyez Homere, liv. 10. de l'Odyssée.

Scylla & Charybde, deux monstres horribles. Voyez le liv. 2. de l'Odyssée.

L'histoire de Polyphème est racontée par Homere, liv. 11. de l'Odyssée, par Euripide dans la satyre du Cyclope, & dans le troisiéme livre de l'Enéide de Virgile.

» Il ne remontera pas jusqu'à la mort
» de Méleagre pour raconter le retour
» de Dioméde (*a*), ni jusqu'aux deux
» œufs de Léda (*b*) pour en venir à la
» guerre de Troie. Il court toujours à
» l'événement & emporte ses lecteurs au
» milieu des choses, comme si tout le
» reste leur étoit connu. Il abandonne
» tout ce que l'art ne peut présenter heu-
» reusement : & dans ses mensonges il a
» soin de mêler tellement le faux avec le
» vrai, que le commencement, le mi-
» lieu, la fin, tout paroisse de la même
» nature.

Il ne s'agit toujours que de la poësie

Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.
Semper ad eventum festinat: & in medias res
Non secus, ac notas, auditorem rapit: & quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

(*a*) C'est une critique du poëte Antimachus, qui dans son poëme sur Dioméde commence à la mort de Méleagre oncle de ce héros. Homere n'a pas commencé ainsi le retour d'Ulysse.

(*b*) L'Auteur de la petite Iliade commence son poëme par ces deux œufs de Léda, dont l'un contenoit Héléne & Clytemnestre, & l'autre Castor & Pollux.

dramatique dans ces vers : les loix que donne ici le poëte ont toujours le même objet. Mais, par l'adresse du législateur, ce qu'on fait dans le poëme épique devient le modéle de ce qu'on doit faire dans le poëme dramatique ; &, en traçant la maniere d'Homere dans ses ouvrages, il donne l'idée du parfait pour tous les ouvrages de goût. Homere ne pouvoit être mieux loué, & l'exemple de l'art heureusement exécuté, ne pouvoit être plus clair & plus instructif. Voyons donc ce que fait Homere.

Il commence comme il convient, *aptè, non ineptè*. Il n'y a point, dit Ciceron, de terme latin qui soit plus énergique que celui d'*ineptus*. Un homme inepte est celui qui ne voit pas ce que demande de lui la circonstance où il est ; qui en dit plus qu'il ne faut ; qui affecte de se montrer ; qui n'a pas tous les égards dûs aux personnes ; ou enfin qui, en quelque genre que ce soit, reste en-deçà du point exquis, ou va trop loin ; voilà ce qu'on appelle un homme inepte en latin : en françois, c'est ce que nous nommons un sot. Or il est d'un sot de commencer avec emphase un ouvrage où il

est difficile de se soutenir ; & s'il est facile de s'y soutenir, il est d'un sot encore d'y entrer avec appareil. C'étoit donc un sot que cet écrivain cyclique, qui ouvroit une grande bouche en commençant son poëme, & qui disoit : *Je chante les fortunes de Priam & cette guerre fameuse.* Il vaut mieux promettre moins & donner plus, que de promettre beaucoup & donner peu. Ainsi la modestie doit regner dans tout début : modestie dans les choses, modestie dans les tours, dans les chûtes, enfin modestie dans la maniere de dire.

Il ne remontera pas jusqu'à la mort de Méléagre. Il a donné plus haut la maniere de commencer : *Dites en commençant ce qui est de l'instant où la scene s'ouvre :* ici il marque le lieu où il faut commencer. On peut remonter jusqu'au premier germe de l'événement, & aller jusqu'aux deux œufs que Léda eut de Jupiter métamorphosé en cigne, & d'un desquels sortit la belle Hélène, dont l'enlévement causa la guerre de Troie. L'histoire peut aller jusques-là. Mais la poësie a une autre marche. Elle se jette tout d'un coup au milieu des choses, elle

dit en commençant : *Trois & deux font cinq, & cinq font dix..... A peine nous quittions les côtes de Sicile, lorsqu'une tempête.* Le poëte emporté par le dieu qui l'inspire, se trouve où il le met. Il oublie que ses lecteurs ne savent point ce qui précéde. S'il se présente quelqu'occasion où ils puissent être instruits, (elle ne manque pas de se présenter) ils croiront n'en être redevables qu'au hazard.

Il abandonne tout ce que l'art ne peut présenter heureusement. Il n'y a point d'objet que l'art ne puisse rendre avec succès. Mais il y en a beaucoup, que tel ou tel artiste ne sauroit rendre, parce que son talent n'est pas aussi étendu que l'art. Quand le talent se refuse, il faut abandonner l'objet.

Dans ses mensonges il mêle tellement le vrai avec le faux, &c. Il l'a déja dit plus haut : bâtissez, renversez, faites à votre gré; mais que les parties soient si bien d'accord qu'elles paroissent faire un tout naturel. Quand Moliere faisoit ses piéces, il y avoit nombre de gens officieux qui lui portoient des traits réels & arrivez dans le monde. Le poëte les mettoit en œuvre ; & il les y mettoit si bien,

que tout paroissoit dans le même degré de vérité. L'histoire peut entrer dans un poëme. Elle peut même en fournir toutes les choses ; comme dans l'Esther de Racine. Mais s'il y a des irrégularitez, des endroits secs qui ne produisent rien ; il est permis de les remplacer par des fictions qui fassent un plus bel effet. L'essentiel est que la partie créée soit de même nature & de même couleur que le reste.

XII.

» Voici ce que je veux de vous, aussi-
» bien que le peuple : écoutez : Si vous
» voulez que le spectateur charmé attende
» tous les renouvellemens de scene (*a*),
» & qu'il demeure assis jusqu'à ce que le
» chœur dise, *Battez des mains*, il faut
» que vous ayez soin de bien marquer
» les mœurs de chaque âge. Elles chan-

Tu quid ego, & populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæá manentis, & usque
Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat :
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores :

(*a*) *Aulæa manere*, signifie atteindre toutes les rénovations de scene qui se faisoient, sur-tout dans les piéces à machines.

gent

» gent avec les années. Il faut leur don-
» ner leur nuance juste.

» L'Enfant qui commence à rendre les mots & à former des pas assurez, aime à jouer avec ses pareils : il se fâche pour rien, & s'appaise de même : il varie à chaque instant.

» Le Jeune homme qui se voit enfin délivré de son gouverneur, veut avoir des chevaux, des chiens : il va s'exercer dans le champ de Mars : il prend comme une cire les impressions du vice : il se cabre contre les avis : il ne prévoit point les besoins : il prodigue l'argent : il est vain : il désire tout, & un moment après il ne veut plus de ce qu'il a désiré.

» L'Age viril a d'autres mœurs. Un

Mobilibusque decor naturis dandus, & annis.
Reddere qui voces jam scit puer, & pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere : & iram
Colligit, ac ponit temerè : & mutatur in horas.
Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque, & aprici gramine campi,
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas, animusque virilis

» homme fait songe à amasser, à se faire
» des amis, à s'élever aux honneurs; il
» prend garde de ne rien faire dont il
» faille bientôt se repentir.

» Le Vieillard est assiégé d'une infi-
» nité de maux. N'y eût-il que l'avarice?
» Il entasse des biens, & le malheureux
» n'ose en jouir. Toujours timide, glacé
» dans tout ce qu'il entreprend, tem-
» poriseur éternel, espérant sans fin, in-
» capable d'entreprendre, tremblant pour
» l'avenir, quinteux, plaintif; il vante le
» tems passé, lorsqu'il étoit jeune; il prê-
» che, & réprimande sans cesse ceux qui
» sont moins âgez que lui.

» Les années croissant jusqu'à un certain
» point apportent à l'homme plusieurs
» avantages, qu'il perd ensuite à mesure

Quærit opes, & amicitias: inservit honori:
Commisisse cavet, quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda: vel quod
Quærit & inventis miser abstinet, ac timet uti:
Vel quod res omnes timidè, gelidéque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, pavidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor, castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum;
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles

» qu'il s'éloigne de ce même point. Ne
» donnez pas à un jeune homme les mœurs
» d'un vieillard, ni à un enfant celles d'un
» homme fait. Attachons-nous aux traits
» qui caractérisent chaque saison.

Ce morceau sur les caractères de chaque âge est tiré en partie d'Aristote, & il est rendu avec toute la force & toute la justesse possible. Il s'agit d'en reprendre les traits, au moins ceux qui ont besoin de quelque explication.

Ecoutez ce que je veux de vous aussi-bien que le peuple. Horace pouvoit sans orgueil se regarder & se donner comme connoisseur en fait de poësie, puisqu'il avoit entrepris d'en tracer les regles. Cette phrase signifie donc : Ecoutez ce que demandent de vous les gens de goût, qui savent l'art, & le peuple qui ne le sait pas. Savans & ignorans, tout le monde veut que les caractères de chaque âge soient bien marquez : *notandi* : que non-seulement ils soient vrais en eux-mêmes, mais qu'ils paroissent l'être, & qu'ils le soient d'une

---

Mandentur juveni partes, pueróque viriles :
Semper in adjunctis, ævóque morabimur aptis.

maniere nette & frappante. Il n'y a rien qui retienne plus les ſpectateurs que la peinture des mœurs. Ils reſtent tranquilles, aſſis, *ſeſſuri*, tant qu'on leur préſente des tableaux dans ce genre.

Chaque âge a ſon caractère : & ce caractère a ſes variations, ſes progrès, ſa décadence, ſelon les années : c'eſt ce que ſignifie *mobilibus naturis*, des natures qui s'alterent, s'augmentent, ſe changent avec les années : *mobilibus* convient également à *naturis* & à *annis*.

L'enfant qui ſait rendre les mots : rendre eſt un terme propre. L'enfant ne répéte que ce qu'il entend. *Pede certo ſignat humum*, ſignifie *faire dans la terre humide la trace d'un pas.*

Dans la deſcription des mœurs du jeune homme, *enfin* eſt très-énergique. Il y avoit long-tems que ce gouverneur l'incommodoit. *Cereus in vitium flecti :* il eſt de cire pour prendre l'impreſſion du vice. Le vice prend chez les jeunes gens plûtôt que la vertu, parce qu'ils ſe fient aux apparences, & qu'ils voient dans le vice une apparence de liberté. *Sublimis*, vain, plein de confiance, ne doutant de rien : & le tout faute d'expérience.

Les goûts changent. Dans l'âge mur, trois objets occupent l'homme, les richesses, les honneurs, les amis. A cet âge on est attentif à ses démarches, on craint de s'avancer trop, de se compromettre.

Le vieillard est assiégé de maux. *Dilator*, il n'est jamais prêt à agir : il n'a jamais assez déliberé. *Spe longus*, il espere sans fin, il croit que le tems amene tout, & il attend tout de lui. *Iners, sine arte*, il ne sait pas se remuer, se retourner, il a peine à se mettre en action. *Paviduſque futuri*, il est prévoyant jusqu'à l'excès, il tremble que le nécessaire ne lui manque, parce qu'il sent sa foiblesse.

Aristote fonde presque tous ces traits des différens âges sur ce principe : Les jeunes gens qui n'ont point encore été trompez, se fient à tout le monde. Les vieillards qui l'ont été souvent & presque toujours, ne se fient à qui que ce soit. Ceux du moyen âge tiennent entre les deux excès un juste milieu, parce que leur expérience est elle-même dans le milieu.

Les années croissant... Il y a en latin : *Les années qui arrivent nous apportent*

plusieurs avantages , & quand elles s'en vont, elles nous en enlévent plusieurs. On n'entend pas en françois les années qui viennent & les années qui s'en vont. Cela doit s'expliquer ici par la maniere dont les Anciens comptoient les années. Le plus haut période de la vie humaine est environ l'âge de cinquante ans. Jusqu'à trente, c'est l'âge croissant, *ætas crescens* ; de trente à cinquante , c'est l'âge d'un homme fait, *ætas constans* ; & au-delà de cinquante , c'est *ætas declivis.* En trois mots selon Aristote, *juventus*, *vigor*, *senectus :* la jeunesse, l'âge fait, la vieillesse. Ainsi l'homme acquiert des avantages jusqu'à cinquante ans ; mais ensuite il les perd peu à peu. Le poëte doit saisir tous les degrez de différence, & prendre garde que Nestor ne parle point en jeune homme, ni Ulysse en enfant. Il y a les propriétez de chaque âge : c'est à quoi les poëtes doivent s'attacher, *Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.*

XIII.

» La chose qui paroît sur la scene est

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.

» en action ou en récit. Ce qu'on voit » par les yeux agit plus fortement sur l'a» me, que ce qui n'entre que par les » oreilles; le spectateur y ajoute plus de » foi : il s'instruit lui-même. Cependant » il ne faut point mettre sur la scene ce » qui doit se passer derriere la toile. Il » y a bien des choses qu'on ôte de devant » les yeux, & dont un acteur vient ren» dre compte un moment après. Medée » n'égorgera point ses enfans aux yeux » du parterre. L'horrible Atrée ne fera » point cuire des entrailles humaines de» vant tout le monde. Progné ne se chan» gera point en oiseau, ni Cadmus en » serpent. Cette maniere de les présen» ter détruiroit l'illusion & déplairoit.

La chose est en action ou en récit. Tout

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intùs
Digna geri, promes in scenam : multáque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet:
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi.

ce qui se présente au théâtre ne peut se présenter que sous deux formes : ou en montrant la chose elle-même, & alors ce sont les yeux qui instruisent l'esprit ; ou en disant ce qu'est la chose sans la montrer, & c'est l'oreille qui instruit. La premiere forme est *dramatique*, c'est-à-dire, *active*. La seconde forme se nomme *épique* ou *narrative*.

De ces deux formes, la dramatique est la plus vive & celle qui frappe le plus, pour deux raisons : parce qu'on se fie plus à ses yeux, qu'au récit d'un autre : *oculis fidelibus*, c'est-à-dire, *quibus fides habetur* ; ensuite parce que les yeux entrent dans un plus grand détail, & que l'imagination a tout d'un coup son objet, sans avoir à faire aucun effort.

Mais d'un autre côté, il y a des choses que l'art ne peut contrefaire assez bien pour tromper les spectateurs. Alors il faut prendre la forme épique ou narrative, & dire, par exemple, que les Horaces se sont battus dans la plaine, ou qu'Hippolyte a été emporté par ses chevaux & déchiré en piéces. Ainsi la forme épique se trouve quelquefois nécessairement dans le dramatique. Mais aussi ré-

ciproquement, la forme dramatique se trouvera dans les récits de l'Epopée, pour y jetter plus de force & de feu. Nous l'avons dit (*a*).

Cependant (pour expliquer une fois clairement les degrez de l'épique & du dramatique) on peut dire que le dramatique du théâtre est beaucoup plus complet que celui de l'épopée. Sur le théâtre on entend parler Enée : on l'entend de même, il est vrai, dans le poëme épique de Virgile : mais, sur le théâtre, on voit outre cela la personne d'Enée, on voit ses gestes, ses mouvemens, on entend sa voix; dans l'épopée on lit seulement ses paroles. Le récit dans le dramatique a de quoi occuper en même tems les yeux & les oreilles; le dramatique dans l'épopée n'occupe que l'imagination, laquelle ne travaille que d'après les signes artificiels qu'on lui donne, c'est-à-dire, d'après des mots. Ainsi le récit des drames est en partie dramatique; parce que si on ne voit pas Hippolyte tombant de son char, on voit du moins Theramène pleurant, on l'entend, & son récit est une sorte de spectacle : dans le dramatique de l'épopée, il

(*a*) Tome 2. pag. 111.

n'y a du drame que la forme du discours de l'acteur, laquelle est directe. En un mot dans les drames tont est dramatique jusqu'aux récits mêmes ; & dans l'épopée, ce qui est dramatique l'est tout au plus à demi, puisque de trois expressions directes, qui sont le geste, le ton de voix, la parole, il n'y a que cette derniere qui le soit.

On déplaît quand on détruit l'illusion. On ne veut point être trompé à demi. Il semble qu'alors on méprise notre intelligence. C'est pour cela que Simon dans Térence reproche à Dave de prendre mal ses mesures pour le dupper : *O Dave, ita ne contemnor abs te ?* Pour qui nous prenez-vous ? Le piége est trop grossier. On se fâche, & on ne croit rien. *Incredulus odi.*

XIV.

» La piéce aura cinq actes, ni plus ni » moins, si on veut qu'elle soit rede- » mandée plusieurs fois. On n'y fera point » intervenir de Divinitez, à moins que le

---

Ne ve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult, & spectata reponi.

» dénouement n'ait besoin d'un pouvoir » surnaturel : & il n'y aura pas plus de » trois interlocuteurs.

La pièce aura cinq actes. Cinq actes renferment quatre repos pour le spectateur, dans une durée à-peu-près de trois heures. C'est une observation faite sur la portée de l'esprit humain. Une attention d'une heure, de deux heures, ne l'exerce pas assez long-tems. Si elle passe trois heures, elle devient un travail. De ces cinq actes, le premier contient l'exposition du sujet & forme le nœud : les trois du milieu contiennent les efforts pour rompre le nœud : & le dernier améne le dénouement. Il étoit juste de donner plus d'étendue à la partie qui contient l'effort. Le nœud ne nous intéresse que parce qu'il demande de l'effort pour le résoudre : & quand il est une fois résolu, l'intérêt cesse. Ainsi le drame consiste proprement dans l'effort qui se fait pour exécuter une entreprise difficile.

On n'y fera point intervenir de divi-

Nec deus intersit ; nisi dignus vindice nodus
Inciderit : nec quarta loqui persona laboret.

nitez. L'intervention des dieux ne doit point se mettre dans une entreprise : ou, si on l'y met, elle doit y regner d'un bout à l'autre. Et en ce cas le drame devient ce qu'on appelle *merveilleux*. Si la divinité ne se présente qu'à la fin pour dénouer la difficulté; elle marque l'impuissance du poëte, ou celle du héros, dont l'effort a cedé aux obstacles. Le spectateur n'est jamais plus satisfait que quand on lui montre une entreprise difficile, & qui pourtant s'exécute par les seules forces humaines. Cependant, si le merveilleux est regardé comme certain par les spectateurs, on peut le montrer tel qu'il est dans l'opinion reçûe : & c'est par là qu'Euripide a pû, sans aller contre les regles, faire enlever par Diane, Iphigénie qu'on alloit immoler. Quoique, s'il y eût eu un autre moyen à-peu-près aussi hardi de la sauver, je suis persuadé que les Grecs en eussent encore été plus contens.

Il n'y aura pas plus de trois interlocuteurs. On peut mettre vingt acteurs sur le théâtre; mais il suffit que trois parlent : les autres seront des personnages muets. Le monologue est ennuyeux, & peu vrai-

ſemblable, ſur-tout s'il eſt long. Le dialogue entre deux eſt un peu monotone; entre trois, il eſt varié; entre quatre, il commence à être rompu. Deux interlocuteurs parlent; ils ont chacun leur avis; un troiſiéme vient qui tient le milieu pour les concilier. Que peut dire un quatriéme? Rien qui ne puiſſe être mis dans la bouche des trois autres. Par conſéquent on pouvoit ſe paſſer de ſes diſcours. S'il parle, que ce ſoit par des monoſyllabes, & ſeulement pour donner ſon approbation à ce qui a été dit: qu'il ne ſe fatigue point à nous faire de longs diſcours, *ne loqui laboret.*

XV.

» Le Chœur doit faire l'office d'un ac-
» teur. Jamais il ne chantera rien dans
» les entre-actes, qui n'aide à l'action &
» qui ne ſoit lié avec elle. Il donnera aux
» gens de bien ſa faveur, ſes conſeils. Il
» tâchera d'appaiſer la colere, d'adoucir

Actoris partes Chorus, officiúmque virile
Defendat: neu quid medios intercinat actus,
Quod non propoſito conducat, & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & conſilietur amicis,
Et regat iratos, & amet pacare tumentes.

» la fierté. Il louera les mets d'une table » frugale, les heureux effets de la justice, » des loix, de la paix qui laisse ouvertes » les portes des villes. Il gardera scrupu- » leusement un dépôt confié. Il sera reli- » gieux, & priera les dieux de rendre » leur protection à l'innocent qui souffre, » & de l'ôter au coupable orgueilleux.

Les anciens avoient des chœurs, c'est-à-dire, un certain nombre de personnes qui se tenoient à côté des acteurs sur le théâtre, & qui représentoient les témoins spectateurs de l'action. C'étoient des vieillards, des femmes, des guerriers, des bergers, des satyres, des divinitez, selon le genre & le caractère de la piéce. Ces chœurs chantoient dans les entr'actes des morceaux lyriques. Quelquefois même ils parloient dans les scènes, un seul, qu'on nommoit coryphée, au nom de tous : c'est ce que signifie le mot *virile*. Après avoir dit qu'un quatriéme acteur

Ille dapes laudet mensæ brevis : ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis.
Ille tegat commissa : deosque precetur, & oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

ne devoit point parler long-tems, Horace ajoute que si le chœur parle, il sera compté pour un acteur.

Qu'il ne chante rien dans les entr'actes, qui n'ait rapport au sujet. Au commencement les chœurs n'étoient point liez avec l'action. C'étoit une espece d'hymne à la gloire du dieu dont on célébroit la fête. Mais ensuite le dramatique étant devenu un spectacle plus profane que religieux, le bon goût l'emporta sur l'usage; & on voulut que le lyrique des entr'actes ne fût que l'expression du sentiment que les scènes précédentes pouvoient avoir produit.

Qu'il donne sa faveur aux gens de bien. C'est le caractère du chœur. Le considérant comme personnage, il falloit qu'il en eût un : & c'est la probité, l'amour de la vertu, de la justice, de la paix. Les hommes en général aiment la justice. Ils veulent bien être vicieux; mais ils aiment que les autres ne le soient pas. Ainsi quiconque représente le public assistant à une action juste ou injuste, il doit le peindre approuvant le juste, & blâmant l'injuste. Quand le cœur humain est désintéressé, il préfére le bien au mal.

XVI.

» Autrefois la flute n'étoit pas allon-
» gée par le secours du léton, pour imi-
» ter la trompette guerriere. Douce, sim-
» ple, elle n'avoit que peu de trous; au-
» tant qu'il en falloit pour accompagner
» le chœur, & remplir un théâtre d'autant
» moins serré que le peuple qui s'y ras-
» sembloit, n'étoit pas nombreux, & qu'il
» étoit sage, modeste & tranquille.

» Mais lorsque ce même peuple eut
» étendu son domaine, & élargi l'en-
» ceinte de ses murs, lorsqu'il eut com-
» mencé à offrir pendant tout le jour des
» libations de vin pur au dieu de la joie;
» il fallut marquer davantage le nombre
» & le chant. Sans cela ce citoyen rusti-
» que, qui n'avoit nulle idée de l'art, &

Tibia non ut nunc orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis, simplexque foramine pauco,
Aspirare & adesse chorus erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu.
Quò sanè populus numerabilis, ut pote parvus,
Et frugi, castusque, verecundusque coibat.
Postquam cœpit agros extendere victor; & urbem
Latior amplecti murus; vinóque diurno
Placari Genius festis impunè diebus:

» qui

» qui venant à la ville, abusoit souvent » de la liberté des fêtes, n'en auroit pas » senti l'impression.

» Voilà ce qui fit ajoûter au chant un » certain éclat, & une espèce de luxe à » l'art ancien.

» Bientôt on vit sur le théâtre les robes » traînantes. On ajoûta à la flute des tons » moins graves. Enfin l'élocution prit un » essor extraordinaire, & un enthousiasme » semblable à celui des oracles qui an» noncent l'avenir.

Après avoir parlé du chœur qui chantoit avec l'accompagnement de la flute, il étoit naturel de parler aussi de la flute & des progrès qu'elle avoit faits. *Tibia* signifie l'os de la jambe, parce que c'étoit avec cet os qu'on faisoit les flutes.

Accessit numerisque, modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque, & luxuriam addidit arti
Tibicen: traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevere severis:
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps:
Utiliumque sagax rerum, & divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

On les faisoit aussi quelquefois de buis, de sureau, d'un simple roseau. Dans l'origine de la Poësie dramatique les flutes étoient fort douces, ayant un son grêle, *tenuis*. Il n'y en avoit qu'une, *simplex*: elle n'avoit que peu de trous, *foramine pauco*. Mais ensuite on l'allongea en la terminant en vase comme une trompette, *tubæ æmula*; au lieu d'une, on en mit deux : l'une à droite, dont les sons étoient plus aigus; l'autre à gauche, dont les sons étoient plus graves : ainsi les flutes étant doublées, les trous furent doublez aussi. Pourquoi ces changemens ?

Autrefois le théâtre étoit petit, le peuple peu nombreux, sobre, par conséquent modeste & tranquille. Ainsi il n'étoit pas nécessaire que les flutes qui accompagnoient, eussent un son si perçant, *Tenuis, simplex, foramine pauco, aspirare choris erat utilis*. Mais ensuite le théâtre étant devenu plus grand, les spectateurs plus nombreux, moins sages & souvent ivres, il fallut que les sons fussent plus élevez & la mesure plus marquée : *Accessit numerisque modisque licentia major*. Le nombre, ou ce qui est la même chose, le mouvement, fut plus marqué, plus

brillant, c'eſt *numerorum licentia*. Le chant fut plus hardi, plus vif, les intervalles plus éloignez, c'eſt *modorum licentia*. C'eſt ce qu'il appelle plus bas *motum & luxuriam*.

Le luxe ajoûté à la muſique ſe communiqua aux décorations théâtrales. Les perſonnages du chœur eurent des robes traînantes. Le ſtyle même du chœur tragique oublia ſa premiere ſimplicité. Les poëtes ſe perdirent dans leur enthouſiaſme, & parlerent le langage des oracles. En effet rien n'eſt ſi difficile que les chœurs des anciens tragiques ou comiques. Ils ſont ſi ſublimes, qu'il faut preſque être devins pour les comprendre.

XVII.

» On alla plus loin encore. Le poëte
» qui jadis avoit combattu pour un
» bouc (*a*), montra des Satyres nuds, &
» eſſaya de faire rire en conſervant la

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agreſtes ſatyros nudavit: & aſper
Incolumi gravitate jocum tentavit. Eo quòd

(*a*) Celui qui avoit diſputé le prix du bouc, en vers à l'honneur de Bacchus, fit bientôt paroître des Satyres demi boucs.

» gravité tragique, parce qu'il falloit re-
» tenir par le charme de quelque nou-
» veauté un ſpectateur revenant des ſa-
» crifices, plein de vin & incapable de ſe
» tenir dans les bornes.

» Cependant, quand on voudra intro-
» duire (*a*) des Satyres badins & mordans
» & allier la gravité avec la plaiſanterie,
» il faudra prendre garde que l'acteur
» tragique, ſoit dieu, ſoit héros, qui fi-
» gure avec le Satyre, & qui un moment
» auparavant étaloit l'or & la pourpre des
» rois, n'entre pas tout à coup dans les
» boutiques (*b*) par un ſtyle bas & igno-
» ble; ou que, voulant éviter la baſſeſſe,

Illecebris erat, & grata novitate morandus
Spectator, functuſque ſacris, & potus, & exlex.
Verum ita riſores, ita commendare dicaces
Conveniet ſatyros, ita vertere ſeria ludo,
Ne, quicunque deus, quicunque adhibebitur heros,
Regali conſpectus in auro nuper, & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas:
Aut dum vitat humum, nubes, & inania captet.

(*a*) *Commendare*, ne pourroit-il pas ſignifier *faire figurer avec quelque choſe* : *mandare cum*, de même qu'*adhibere* le ſignifie? En ce ſens, *commendare* reviendroit à-peu-près à *committere*.

(*b*) *Tabernas*, les piéces tavernieres ou des boutiques; c'étoit du plus bas comique.

» il ne se perde dans les nues. La Tragédie » ne doit jamais s'avilir. Quand elle se » trouve avec les Satyres, elle doit être » dans le même embarras qu'une dame » de qualité qui est obligée de danser » dans les fêtes des dieux.

» Pour moi, si je faisois des Satyres (*a*), » je ne me contenterois pas de faire tenir » à ces acteurs sauvages des discours brus- » ques & grossiers (*b*). Je m'éloignerois » tellement du ton tragique, qu'il y eût » pourtant quelque différence entre le » ton de Dave, ou de l'effrontée Pithias » qui excroque à Simon un talent, &

Effutire leves indigna tragœdia versus.
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit satyris paulùm pudibunda protervis.
Non ego inornata, & dominantia nomina solùm,
Verbáque, Pisones, satyrorum scriptor amabo:
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit Davusne loquatur, an audax
Pithias, emunсto lucrata Simone talentum,

(*a*) *Dominantia verba*, c'est ce qu'on appelle nommer chaque chose par son nom. Les Satyres étoient grossiers, ils vomissoient des ordures, ce qu'Horace désigne plus bas par les mots *immunda ignominiosaque dicta*.

(*b*) *Satyrorum scriptor*, ces Satyres dramatiques se nommoient en latin, *Satyrus*, *Satyri*, au lieu que les Satires telles que celles d'Horace & de Juvenal se nommoient *Saturæ*.

» celui d'un Siléne serviteur & nourri-
» cier de Bacchus. Je formerois mes dia-
» logues sur le modéle du familier. Cha-
» cun croiroit pouvoir faire la même
» chose ; & s'il osoit l'entreprendre, il
» sueroit long-tems & peut-être sans suc-
» cès ; tant la suite & la liaison ont de
» force pour relever ce qu'il y a de plus
» commun.

» Enfin, selon moi, les Satyres, qui
» sortent des forêts, ne doivent point dire
» des vers trop fins, trop délicats, com-
» me s'ils étoient nez au milieu d'une
» ville, ou presque dans le barreau. Ils
» ne doivent point non plus vomir des
» ordures, ni des grossieretez. Et si la
» canaille, qui se nourrit de poix chiches
» & de noix, les approuve ; le sénateur,

An custos, famulusque dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar : ut sibi quivis
Speret idem : sudet multum, frustráque laboret
Ausus idem : tantum series, juncturáque pollet :
Tantum de medio sumptis accedit honoris,
Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni
Ne velut innati triviis, ac pene forenses
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam ;
Aut immunda crepent, ignominiosáque dicta.
Offenduntur enim, quibus est equus, & pater, & res :

» le chevalier, le citoyen qui vit noble-
» ment, s'en offense & ne leur donne pas
» le prix.

On a cherché bien loin l'explication de ce morceau d'Horace; & je crois que nous l'avons chez nous dans certaines piéces Italiennes; puisqu'à peu de choses près, on retrouve dans Arlequin les caractères d'un Satyre. Qu'on fasse attention à son masque, à sa ceinture, à son habit collant, qui le fait paroître presque comme s'il étoit nud, à ses genoux couverts, & qu'on peut supposer rentrants; il ne lui manque qu'un soulier fourchu. Ajoûtez à cela sa façon miévre & déliée, son style, ses pointes souvent mauvaises, son ton de voix. Tout cela fait assurément une maniere de Satyre. Le Satyre des Anciens approchoit du bouc: l'Arlequin d'aujourd'hui approche du chat: c'est toujours l'homme déguisé en bête. Comment les Satyres jouoient-ils selon Horace? Avec un dieu, un héros qui parloit du haut ton. Arlequin de

Nec, si quid fricti ciceris probat, & nucis emptor,
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ.

même paroît vis-à-vis Samſon : il figure en groteſque avec un héros : il fait le héros lui-même : il repréſente Théſée, &c.

Nous avons heureuſement une de ces piéces de l'antiquité, qui juſtifie ce que j'avance : c'eſt le Cyclope d'Euripide. Les perſonnages de cette piéce ſont Polyphème, Ulyſſe, un Silène, & un chœur de Satyres. L'action eſt le danger que court Ulyſſe dans l'antre du Cyclope, & la maniere dont il s'en tire. Le caractère du Cyclope eſt l'inſolence, & une cruauté digne des bêtes féroces. Le Silène eſt badin à ſa maniere, mauvais plaiſant, quelquefois ordurier. Ulyſſe eſt grave & ſérieux, de maniere cependant qu'il y a quelques endroits où il paroît ſe prêter un peu à l'humeur boufonne des Silènes. Le chœur des Satyres a une gravité burleſque, quelquefois il devient auſſi mauvais plaiſant que le Silène. Ce que le pere Brumoi en a traduit, ſuffit pour convaincre ceux qui auront quelque doute.

Peu importe, après cela, de remonter à l'origine de ce ſpectacle, qui fut, dit-on, d'abord très-ſérieux. Il eſt certain que du tems d'Euripide, c'étoit un mélange du haut & du bas, du ſérieux &

du bouffon. Les Romains ayant connu le théâtre grec, introduisirent chez eux cette espece de spectacle pour réjouïr non-seulement le peuple & les acheteurs de noix; mais quelquefois même les philosophes, à qui le contraste, quoiqu'outré, peut fournir matiere à réflexions. C'est dans ce systême que je vais expliquer Horace; & j'ose dire que tout sera clair.

Le poëte tragique montra des satyres nuds, & essaya de faire rire, sans quitter la gravité de son genre. C'est-à-dire, qu'un héros tragique, tel qu'Ulysse, par exemple, conserva sa gravité, *incolumi gravitate;* &, que vis-à-vis de lui on mit, en pendant, un Satyre nud, avec son masque & ses pieds fourchus : ce qui devoit faire rire beaucoup des spectateurs demi-ivres, & qui ne demandoient que du licentieux : *Eo quod illecebris, &c.*

Les Satyres badins & mordans... Risores & dicaces : c'est leur caractère : portez à rire de tout, même d'une platitude : & outre cela méchans & mordans, mais avec grossiereté.

Allier la gravité avec la plaisanterie. Vertere seria ludo. Ulysse parle gravement; Silène lui répond par une boufonnerie :

c'eſt renverſer le ſérieux pour le remplacer par un jeu, *vertere.*

Il faudra prendre garde que l'acteur tragique.... Après avoir défini le ſpectacle ſatyrique, il donne des regles pour les deux parties qui figurent enſemble.

L'acteur tragique, ſoit dieu, ſoit héros, qui figure, *quicumque adhibebitur*, & qui, ſoit dans la piéce toute tragique qui a précédé, ou dans quelque autre ſcene de la même piéce, a parlé d'un ton haut & grave, *Regali conſpectus in auro nuper & oſtro*, ne doit point deſcendre au ſtyle bas & rampant, ni auſſi ſe perdre dans les nues. La raiſon de ce précepte eſt que, le contraſte du ſérieux & du badin étant le fond de la ſatyre, ſi le héros qui repréſentoit le ſérieux eût pris un ſtyle bas, le contraſte auroit diſparu. D'un autre côté, un ſtyle d'une élévation outrée auroit été inintelligible. Quel ſera donc le ton de la partie tragique? Horace le montre dans un exemple: Une dame de qualité qui danſe publiquement dans les fêtes, a un extérieur décent, mais un peu embarraſſé, de voir les yeux de tout un peuple attachez ſur elle, & d'entendre les réflexions de toutes eſpeces

qu'on fait sur son compte. Voilà le modéle de la partie tragique.

Quelles sont les regles de la partie satyrique ? Les Satyres sortent des bois, *sylvis deducti.* Ainsi ils n'auront pas la finesse de ceux qui sont nez dans les villes : *Ne velut innati triviis ac penè forenses.* D'un autre côté ils sont rieurs & mordans, *risores & dicaces :* cependant ils ne vomiront point d'ordures, ni de grossieretez : *Ne immunda crepent ignominiosaque dicta :* les honnêtes gens s'en offenseroient. Quel sera donc leur style.

Si je faisois des drames satyriques, je ne prendrois pas dans la partie que font les Satyres, la couleur ni le ton de la Tragédie, parce que, sans cela, il n'y auroit plus de contraste. Je ne prendrois pas non plus le ton de la Comédie : Davus est trop rusé : une Courtisanne, qui excroque un talent à un vieil avare, tout fin qu'il est, est trop subtile. Ce caractère de finesse ne peut convenir à un Silène, qui sort des forêts, qui n'a jamais été que le serviteur & le gardien d'un dieu en nourrice. Il doit être naïf, simple : & ce sera précisément le ton que je prendrai, le familier le plus commun. Tout

le monde croira pouvoir faire parler de même les Satyres ; parce que leur élocution semblera entierement négligée ; cependant il y aura un mérite secret, & que peu de gens pourront attraper, ce sera la suite & la liaison même des choses : *Tantùm series juncturaque pollet.* Il est aisé de dire quelques mots avec naïveté ; mais de soutenir long-tems ce ton, sans être plat, sans laisser de vuide, sans faire d'écart, sans liaisons forcées, c'est peut-être le chef-d'œuvre du goût & du génie.

XVIII.

» Une syllabe brève suivie d'une lon-
» gue est ce qu'on appelle ïambe. Ce
» pied est rapide. C'est ce qui a fait sur-
» nommer trimétres les vers ïambiques,
» quoiqu'ils aient six mesures. Autrefois
» ce vers étoit tout composé d'ïambes.
» Mais depuis quelque tems pour lui
» donner un peu plus de consistence &

Syllaba longa brevi subjecta, vocatur iambus,
Pes citus, unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis : cum senos redderet ictus :
Primus ad extremum similis sibi. Non ita pridem,
Tardior ut paulò, graviorque veniret ad aures,

» de gravité, l'ïambe a fait part de ses » droits naturels aux graves ſpondées ; à » condition cependant qu'il ne leur cé- » deroit jamais ni la ſeconde, ni la qua- » triéme place. Cet ïambique moderne ne » ſe trouve même que rarement dans les » trimétres ſi connus d'Ennius, & d'At- » tius. Un vers qui paroît ſur la ſcène » avec trop de ſpondées, prouve que l'ou- » vrage a été fait trop vîte, & avec peu » de ſoin, ou même que l'Auteur ne ſait » pas ſon art. Il n'eſt pas donné à tout » le monde de ſentir le défaut de modu- » lation dans les vers. Et nous avons là- » deſſus pour nos poëtes une indulgence » qui va trop loin. Sera-ce pour moi une » raiſon de me laiſſer aller au hazard, » & d'écrire ſans m'embarraſſer des re-

---

Spondeos ſtabiles in jura paterna recepit
Commodus, & patiens : non ut de ſede ſecunda
Cederet, aut quarta ſocialiter. Hic & in Accî
Nobilibus trimetris apparet rarus, & Ennî.
In ſcenam miſſus magno cum pondere verſus,
Aut operæ celeris nimium, curâque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex :
Et data romanis venia eſt indigna poetis.
Idcirco ne vager : ſcribamque licenter ? an omnes

» gles ? Ou plutôt ne dois-je point me
» persuader que tout le monde verra mes
» fautes, & par-là être toûjours sur mes
» gardes, comme si je n'avois nulle grace
» à espérer ? Et encore avec ce soin, je
» n'ai pas droit aux louanges ; je n'ai fait
» que me mettre à couvert du reproche.
» Lisez les modéles que nous ont laissé
» les Grecs, & lisez-les jour & nuit.

» Mais, dira-t-on, nos ayeux ont beau-
» coup vanté les vers & les bons mots
» de Plaute. Ils étoient trop bons, pour
» ne rien dire de plus : du moins, si vous
» & moi, nous savons faire la différence
» d'un bon mot & d'une mauvaise plai-
» santerie, & juger par le doigt, & par
» l'oreille, de la régularité des sons.

Une syllabe brève suivie, &c. Le poëte

Visuros peccata putem mea ? tutus, & intra
Spem veniæ cautus. Vitavi denique culpam ;
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.
At nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales : nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati ; si modò ego, & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus, & aure.

a dit ailleurs que chaque genre a son style, son harmonie; ses nombres, par conséquent, sa versification. Le vers ïambique est celui qui convient aux drames:

Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni.

Mais quelles sont les regles particulieres du vers dramatique? Quelles qualitez doit-il avoir pour être parfait? C'est ce qu'Horace explique dans cet endroit. L'ïambe va très-vîte, *pes citus*. Il est composé d'une brève & d'une longue. La brève chasse la longue à tout moment; ce qui donne au vers ïambique une vîtesse brusque & précipitée. C'est pour cette raison que ceux de quatre mesures ont été appellez dimétres; ceux de six, trimétres; & ceux de huit, tétramétres; parce que la mesure étant fort courte, & d'un tems & demi seulement, on en a joint deux ensemble; de sorte que le frappé contient la premiere mesure, & le levé la seconde, & ainsi en suivant: par exemple, au lieu de battre ainsi,

Bea | tus il | le qui | procul | nego | tiis.

voilà six mesures; on a battu ainsi:

Beatus il | le qui procul | negotiis.

Par conſéquent, quoique ces vers euſſent ſix meſures, & qu'on eût pu les appeller hexamétres, on ne les a appellez que trimétres.

Cette eſpece de vers étoit excellente pour le dialogue; mais il a paru difficile de la pratiquer toûjours & à la rigueur. On a donc cherché des moyens d'adoucir la difficulté, en y faiſant entrer le ſpondée, qui a deux tems, ou même le dactyle, quoiqu'Horace n'en parle point; à condition cependant que l'ïambe ſeroit toûjours aux pieds pairs, 2. 4. 6. 8. Mais comme ce n'a été qu'un relâchement de la regle, un poëte qui ſavoit le principe de ſon art ne devoit en uſer que rarement & avec réſerve. La raiſon eſt que les ſpondées dérangent les nombres, & gâtent l'harmonie. Ils dérangent les nombres : l'ïambe pur de ſix pieds n'a que neuf tems : l'ïambe mêlé de trois ſpondées a dix tems & demi : par conſéquent les intervalles ſont plus longs, & la meſure ceſſe d'être exacte. Ils gâtent l'harmonie; parce qu'au lieu du mélange exact des brèves & des longues, qui s'entrelacent dans l'ïambique pur; il y a deux fois trois longues de ſuite au troiſiéme & au cinquiéme

quiéme pied, & une fois deux au premier pied. Ce qui donne du poids & de la masse au vers ïambique, lequel alors est lourd plutôt que leger. C'est ce qu'Horace appelle, *versus missus magno cum pondere.*

Il est vrai que peu de gens s'en apperçoivent : mais ce n'est pas une raison pour être moins sur ses gardes. Ceux qui écrivent pour l'immortalité, ne doivent se rien passer à eux-mêmes. L'indulgence, ou l'incompétence des juges de leur siécle, ne doit point les rassurer. Tôt ou tard il se trouve quelqu'un, *naris acutæ*, qui voit les fautes, & les fait voir aux autres.

Un auteur qui a évité les fautes ne mérite pas encore d'être loué. Ce n'est pas tout d'être sans vice : il faut avoir des vertus.

Mais on approuve les bons mots & les vers de Plaute. Je l'avoue : mais c'est par un excès de bonté ; peut-être même que c'est par sotise. Horace ne blâme ici ni l'élocution de Plaute, ni son comique. Il ne censure que ses bons mots, qui souvent n'étoient que de mauvaises plaisanteries, des turlupinades : & sa versification, où le nombre des spondées & des dactyles

gâtoit le mouvement & l'harmonie : le mouvement, qui se mesure en levant & abaissant le pouce successivement, *digito* : l'harmonie, dont on juge par l'oreille, *aure*.

Lisez les modèles des Grecs. C'est à propos du style & de la versification qu'Horace exhorte les auteurs à feuilleter jour & nuit les modéles grecs. C'est sans exclure le fond des choses, & la maniere de mettre en œuvre. Il n'y a jamais eu de nation qui ait travaillé avec plus de soin la partie de l'élocution. Ils burinoient, dit Denys d'Halicarnasse, plutôt qu'ils ne peignoient. On sait les efforts prodigieux de Demosthène, lequel s'enterroit des mois entiers, pour forger ces foudres, qui n'avoient tant de force, selon Cicéron, que parce qu'ils avoient la mélodie & la cadence : *Non enim tanto impetu vibrarent fulmina illa, nisi numeris ferrentur*. Isocrate, philosophe autant qu'orateur, a été, selon les uns, dix ans, selon d'autres, quatorze, à polir un seul discours. Platon à quatre-vingts ans polissoit encore ses dialogues. On trouva des corrections sur ses tablettes après sa mort. Ils écrivoient cependant en prose, où les loix

laissent une certaine liberté. Quelle idée doit-on avoir d'un auteur tel qu'Homere, qui réunit dans la partie de l'élocution tous les suffrages, & de tous les tems? Si un discours en prose demandoit dix ans pour être parfait; quel tems n'a-t-il point fallu pour mettre tant de perfection dans deux poëmes qui contiennent près de trente mille vers? Mais plûtôt quelle force & quelle richesse de génie, quel goût, pour avoir achevé des choses si admirables, dans un espace aussi court que celui de la vie humaine?

XIX.

» On dit que Thespis fut le premier
» inventeur du genre tragique, & qu'il
» traîna dans des chars, des acteurs bar-
» bouillez de lie, qui représentoient ses
» piéces. Après lui Eschyle inventa les
» masques plus honnêtes (*a*), & les robes

Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur & plaustris vexisse poemata Thespis,
Quæ canerent, agerentque peruncti fæcibus ora.
Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ

(*a*) *Persona* est un masque. Ces masques étoient faits comme des casques, & le visage en étoit peint selon l'âge, le caractère & le rôle de celui qui les portoit.

» traînantes. Il éleva un théâtre sur des » trétaux, & apprit aux acteurs à parler » avec emphase, & à se tenir ferme sur » le cothurne. Vint ensuite la vieille co- » médie qui se fit beaucoup de réputa- » tion. Mais la liberté ayant dégénéré en » licence, il fallut une loi pour la répri- » mer. La loi fut reçue, & cette sorte » de spectacle fut abolie, parce que la » comédie n'eut plus le droit de nuire.

» Nos poëtes ont travaillé dans tous » les genres. Ils ont même osé abandon- » ner les traces des Grecs, & prendre » des sujets tout Romains, qui leur ont » fait beaucoup d'honneur, tant dans le » tragique que dans le comique. On peut » dire même que le Latium ne seroit pas

---

Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis:
Et docuit, magnumque loqui, nitíque cothurno.
Successit vetus his comœdia, non sine multa
Laude: sed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta: chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
Nil intentatum nostri liquere poetæ:
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta,
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.
Nec virtute foret, clarisve potentius armis,
Quàm linguâ, Latium, si non offenderet unum

» moins célebre par les ouvrages d'esprit, » qu'il ne l'est par sa valeur & par ses ar- » mes, s'il y avoit aucun de nos poëtes » qui pût se donner la peine & le tems » de limer. Illustres enfans de Pompilius, » défiez-vous d'un poëme qui n'a pas été » corrigé souvent & long-tems, & repoli » dix fois avec scrupule.

Acteurs qui représentoient les pièces de Thespis. Le texte latin porte, *canerent agerentque.* Les tragédies se chantoient chez les Anciens : c'étoit une déclamation notée, à-peu-près comme les récitatifs de nos opéras. Quand la matiere devenoit lyrique, comme dans les chœurs; alors la musique s'élevoit & devenoit plus hardie. *Agerent*, est ce que nous appellons jouer, imiter par les gestes, contrefaire.

La vieille Comédie se fit beaucoup de réputation. La *vieille* comédie étoit comme la tragédie, une imitation de quelque action vraie ou fausse; à cette différence

---

Quemque poetatum limæ labor, & mora. Vos, ô
Pompilius sanguis, carmen reprehendite, quod non
Multa dies, & multa litura coercuit; atque
Perfectum, decies non castigavit ad unguem.

près, que l'action tragique se prenoit dans l'ordre des choses élevées, au lieu que la comique se prenoit dans les conditions médiocres de la société (*a*).

Les Romains se sont fait honneur dans le tragique & dans le comique. C'est ce que signifient les deux mots *prætextas* & *togatas*. *Prætexta* étoit la robe des seigneurs de Rome; elle désigne la Tragédie romaine. *Toga* étoit la robe du peuple, elle signifie la Comédie romaine. *Docuere* veut dire simplement, donner des piéces de théâtre.

Se donner la peine & le tems de limer. Labor & mora. Deux choses essentielles: limer avec soin, se donner beaucoup de peine, revenir sur son ouvrage, jusqu'à s'en dégoûter soi-même, *labor*. Ce n'est pas tout, il faut le tems. Il y a des momens, où ce qu'on avoit cherché long-tems se présente de soi-même. L'occasion, le lieu, un trait qui passe, un livre ouvert par hazard, donne des idées. D'ailleurs tant qu'il reste dans l'imagination quelque partie de la chaleur qu'il falloit pour produire, le goût est moins éclairé & moins libre. L'amour d'auteur, comme celui de

(*a*) Voyez l'histoire abrégée de la Comédie, tom. 2. p. 341.

mere, eſt encore trop tendre pour ſavoir eſtimer; il ne ſait qu'aimer. Il faut donc ſe donner le ſoin & le tems, *limæ labor & mora.*

Ce morceau hiſtorique tient à ce qu'il a dit plus haut touchant la verſification, & il eſt ici une eſpece d'épiſode pour repoſer le lecteur.

Un ouvrage doit être repoli dix fois avec ſcrupule. Le latin eſt beaucoup plus fort que la traduction. L'ouvrage étant fini, achevé, *perfectum*; il faut encore paſſer dix fois l'ongle ſur la ſurface, pour voir s'il n'y a point d'inégalitez. C'eſt une comparaiſon tirée de ceux qui poliſſoient le marbre du tems d'Horace. Ce précepte eſt d'un grand ſens. Ce ſont les beautez fines qui font la perfection d'un ouvrage. Les yeux ordinaires ne les diſtinguent point. Cependant les ignorans même en ſentent l'effet. Tel ouvrage, ſoit en vers, ſoit en proſe n'aura coûté qu'un mois à faire, lequel a beſoin d'un an pour être poli. Il y a pourtant des bornes: il faut ſavoir finir. La lime uſe: Horace en a averti ailleurs: *Sectantem lævia nervi deficiunt animique.*

XX.

» Parce que Démocrite a dit qu'un gé-
» nie heureux valoit mieux que les efforts
» de l'art, & qu'il chasse de l'Helicon les
» poëtes qui ont les sens rassis (*a*); on
» voit une infinité de gens qui ont soin
» de ne point se faire les ongles, de ne
» point se raser. Ils se retirent dans des
» lieux écartez, ne vont jamais au bain.
» Vraiment, le moyen de se faire donner
» le nom de poëte, & d'en avoir les hon-
» neurs, est de ne confier jamais au bar-
» bier Licinus une tête que trois Anticyres
» ne guériroient pas. Que j'ai grand tort
» de me purger tous les printems! Per-
» sonne ne feroit de meilleurs vers que

Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, & excludit sanos Helicone poëtas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam, secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium, nomenque poëtæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile, nunquam
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!

(*a*) *Negat enim sine furore Democritus quemquam Poetam magnum esse posse.* Cic.

» moi. Mais je renonce à cette gloire. Je » ferai l'office de la pierre à aiguiser, qui » ne coupant point, met le fer en état de » couper. Sans écrire moi-même, je » dirai à ceux qui écrivent, ce qu'ils doi» vent faire. Je leur indiquerai les sour» ces. Je leur apprendrai ce qui forme » & nourrit un poëte : ce qui convient » ou ne convient pas : quelles sont les » vraies beautez & les fausses.

C'est une sorte de prélude aux préceptes généraux qui vont suivre. Les idées en sont gaies, & assaisonnées d'une satire légere sur certaines gens qui affectent d'être crasseux, singuliers, sauvages, & qui prétendent réussir par-là.

Ingenium : Génie heureux. C'est-à-dire une facilité naturelle, qui produit sans peine, & dont les productions ont cet air de liberté qui se trouve dans tout ce qui s'est fait aisément. *Ars misera*, signi-

---

Non alius faceret meliora poemata. Verùm
Nil tanti est. Ergo fungar vice cotis : acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi.
Munus, & officium, nil scribens ipse, docebo :
Unde parentur opes : quid alat, formetque poetam :
Quid deceat, quid non : quò virtus, quò ferat error.

» un sol en cent parties. Fils d'Albinus » parlez : Qui de cinq onces ôte une, que » reste-t-il ? parlez donc : un tiers : à mer- » veille : vous saurez conserver votre » bien. Ajoutez une once, combien cela » fait-il ? une demi livre (*a*). Quand une » fois cette rouille, cette avidité du gain » a infecté les esprits, peut-on espérer » des vers dignes d'être trempez d'huile » de cédre, ou serrez dans des boëtes de » cyprès (*b*) ?

Pour bien écrire il faut d'abord un sens droit. Sapere signifie-t-il *bon sens* ou *bon goût* ? En général c'est la faculté de goûter, de sentir la vraie saveur de chaque chose. Je crois que ce mot désigne en même tems *le bon sens* & *le bon goût* ; d'autant

---

Discunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat ? poteras dixisse : triens : heus
Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid fit ?
Semis. An hæc animos ærugo, & cura peculi
Cum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro, & levi servanda cupresso ?

(*a*) La livre Romaine étoit de douze onces.

(*b*) On frottoit les livres avec de l'huile de cédre pour les préserver des vers, & on les serroit dans des tablettes de bois de cyprès, qui a la même vertu.

plus que le bon ſens & le bon goût ne ſont qu'une même choſe, à les conſidérer du côté de la faculté. Le bon ſens eſt une certaine droiture de l'ame qui voit le vrai, le juſte, & qui s'y attache. Le bon goût eſt cette même droiture, par laquelle l'ame voit le bon, & l'approuve. L'homme de bon ſens a le bon goût : l'homme de bon goût a néceſſairement le bon ſens : la différence ne ſe tient que du côté des objets. On reſtraint ordinairement le bon ſens aux choſes plus ſenſibles ; & le bon goût à des objets plus fins & plus relevez. Ainſi le bon goût, pris dans ce ſens, n'eſt autre choſe que le bon ſens raffiné & exercé ſur des objets délicats & relevez : & le bon ſens n'eſt que le bon goût reſtraint aux objets plus ſenſibles & plus matériels. Le vrai eſt l'objet du goût auſſi bien que le bon, & l'eſprit a ſon goût auſſi bien que le cœur.

On trouve les choſes dans les ouvrages philoſophiques : & quand on s'en eſt bien rempli, les mots arrivent aiſément. Cette propoſition a deux branches : La premiere regarde le fond des choſes, & la ſeconde l'élocution. Quant aux choſes, on les trouve dans les philoſophes, dans les ou-

vrages socratiques, où on apprend les devoirs des hommes dans les différentes conditions. Quand un poëte a appris à les connoître, il sait les présenter tels qu'ils sont, & qu'il convient de les présenter. On peut dire du poëte ce que Cicéron disoit de lui-même, en se considérant comme orateur : qu'il doit plus à la Philosophie qu'à la Poëtique : *Fateor me oratorem, si modò sim, non ex officinis Rhetorum, sed ex Academiæ spatiis extitisse.* Orat. cap. 3.

Quant à l'élocution, je veux, dit Horace, que le savant imitateur étudie les hommes, qu'il prenne d'après nature des expressions, qui soient non-seulement vraies, comme dans un portrait qui ressemble, mais vivantes & animées comme le modéle même du portrait. Cette division explique les vers suivans.

Une fable, c'est-à-dire, une action, qui aura des caractères bien peints & bien marquez en quelques endroits, *speciosa locis* : quoiqu'écrite sans grace, *nullius veneris* : sans pensées fortes, *sine pondere* : avec peu de soin & d'art pour le choix & l'arrangement des mots & des syllabes, *sine arte* : fait plus de plaisir que de beaux

vers, bien sonores, de belles sentences qui ne portent point sur les caractères des acteurs, & qui ne sont que du vent; que du bruit qui se perd, *nugæ canoræ*.

Les Grecs avoient l'un & l'autre: le génie pour les choses, *ingenium*: & l'art; le soin, le goût pour l'expression; *ore rotundo loqui*. Aussi n'avoient-ils en vûe que la gloire. C'est elle seule qui peut animer, élever les talens. La considération fait naître, ou au moins sortir le génie. Et si on dit qu'il ne faut estimer les hommes que ce qu'ils valent; on peut dire aussi que les hommes ne valent que ce qu'on les estime.

XXII.

» Les poëtes écrivent pour plaire, ou
» pour instruire, ou même pour faire l'un
» & l'autre en même tems.

» Si vous donnez des préceptes, en
» quelque genre que ce soit, soyez court;
» afin que l'esprit les saisisse vîte, & qu'il

Aut prodesse volunt, aut delectare poetæ:
Aut simul & jucunda, & idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, esto brevis; ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.

» les apprenne, & les retienne fidéle-
» ment. Il ne prend que le nécessaire : le
» superflu se répand hors du vase.

» Les fictions faites pour le plaisir doi-
» vent approcher de la vérité. La fable
» n'a pas droit de nous faire accroire
» tout ce qu'elle veut ; & si on fait man-
» ger un enfant à une magicienne, il ne
» faut pas qu'un moment après, on le re-
» tire encore vivant de son estomac.

» Nos sénateurs rejettent les piéces qui
» ne sont pas instructives (a). Nos jeunes
» chevaliers (b) ne s'arrêtent pas à celles
» qui sont trop sérieuses. Le point de per-
» fection est de mêler l'utile à l'agréable,
» de réjouir le lecteur, & de l'instruire

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris.
Nec quodcunque volet, poscat sibi fabula credi :
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.
Celsi prætereunt austera poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

(a) Le peuple Romain étoit distribué par classes & par Centuries.

(b) Rhamnès est le nom d'une des trois anciennes tribus qui partageoient le peuple Romain, les deux autres s'appelloient les Tatiens & les Luceres. *Voy. Tite-Live, lib. 1. 1. Decad.*

» en

» en même tems. C'eſt alors qu'un ou-
» vrage enrichit les freres Soſies (*a*); qu'il
» paſſe les mers, & qu'il immortaliſe ſon
» célébre auteur.

Il s'agit ici de l'objet que doivent ſe propoſer les poëtes dans leurs ouvrages. C'eſt l'agréable ou l'utile, ou plûtôt l'un & l'autre. Car, comme le dit Phedre, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe ſe glorifier d'avoir fait un ouvrage inutile, *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.* Il y a deux ſortes de poëmes, les uns deſtinez à inſtruire, les autres à plaire; c'eſt-à-dire, que dans les uns l'auteur ſe propoſe principalement d'inſtruire, & dans les autres de plaire, ſans qu'un objet exclue l'autre. L'utile domine dans le premier genre, l'agrément dans le ſecond. Mais dans l'un, l'utile a beſoin d'être paré de quelque agrément; & dans l'autre, l'agrément doit être ſoutenu par l'utile; ſans quoi, le premier paroît dur, ſec, triſte; & l'autre fade & vuide.

Hic meret æra liber Soſiis: hic & mare tranſit;
Et longum noto ſcriptori prorogat ævum.

(*a*) Les Soſies Libraires fameux de ce tems-là.

La fable n'a pas droit, &c. Le mot de *fable* ne signifie pas ici l'histoire des dieux & des héros poëtiques ; mais l'action même qui fait le fond, le sujet du poëme. Tous les traits de la mythologie ont droit d'entrer dans la poësie, & ils y ont une vérité de supposition que personne ne s'avise de leur contester. Mais des traits de l'invention même du poëte, qui n'auroient aucune vraisemblance, déplairoient, & ne doivent jamais entrer dans un ouvrage fait pour l'agrément. Il y a pourtant dans les grands poëtes, dans Homere, dans Virgile, quelques endroits où il semble qu'ils aient porté trop loin la fiction : que faut-il en penser ? Ecoutons Horace.

XXIII.

» Cependant il y a des fautes qu'il
» faut pardonner. La corde de l'instru-
» ment ne rend pas toûjours le son que
» l'esprit & le doigt lui demandent. Sou-

Sunt delicta tamen, quibus ignovisse velimus :
Nam neque chorda sonum reddit, quem vult manus & mens,
Poscentique gravem persæpè remittit acutum :

» vent pour un son grave, elle rend un
» son aigu. La fléche qui part, ne frappe
» pas toujours son but. Quand, dans un
» poëme, le grand nombre est celui des
» beautez, je ne m'offense pas de quel-
» ques taches échappées par négligence,
» & dont la foiblesse humaine n'a pû se
» garantir. Mais de même qu'un copiste
» ne mérite point de grace, si, quoiqu'a-
» verti, il fait toujours la même faute, &
» qu'on se moque d'un joueur d'instru-
» ment qui se trompe toujours au même
» endroit : de même un auteur qui se
» trouve souvent en défaut, devient pour
» moi un autre Chérile, ce poëte qui a
» deux ou trois endroits où je l'admire,
» en riant ; au lieu que je souffre, quand
» il arrive au bon Homere de sommeil-

Nec semper feriet quodcunque minabitur arcus.
Verùm ubi plura nitent in carmine : non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura. Quid ergo ?
Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, veniâ caret ; & citharoedus
Ridetur, chordâ qui semper oberrat eadem ;
Sic mihi, qui multùm cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis, terve bonum, cum risu miror : & idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

» ler. Mais dans un ouvrage de longue » haléine, il eſt permis de s'oublier un » moment.

Horace demande grace ici pour les grands écrivains. Mais il marque en même tems les bornes de l'indulgence. Un auteur qui fait beaucoup de fautes, mérite d'être comparé à Chérile, ce mauvais poëte qu'Alexandre payoit ſi bien pour chanter ſes exploits. Il y a deux ou trois endroits où il eſt beau. On rit d'étonnement : il eſt ſingulier, ſe dit-on, qu'un ſi méchant auteur ait fait une choſe ſi belle : & on le dit en riant. Au lieu qu'on ſent du dépit, quand il arrive à Homere de ſommeiller un inſtant. *Quandòque* eſt le même que *quando-cùmque*, *ſi quando*; *Quand*, *S'il arrive que*. Horace a tant de reſpect pour Homere qu'il n'oſe rien aſſurer ſur ſes défauts. Il ſe contente de jetter un léger ſoupçon, pour avertir ſes lecteurs que tout n'eſt point parfait dans les plus grands hommes; & auſſi-tôt il excuſe ſa foibleſſe. *Verùm opere in longo, &c..: Bonus*, doit, ce ſemble, être

---

Verùm opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.

traduit tout simplement ; ce n'est pas une épithete pour ajoûter au nom propre. *Homere* dit plus que *l'excellent Homere*, & César seul, plus que *l'illustre César*. Le terme *bon* n'a rien de méprisant dans cette occasion. Il exprime bien l'amour tendre, le respect que ses lecteurs ont pour lui. Cet auteur est par-tout si vrai, si simple, si naïf, si modeste, que son caractère semble être la bonté. Quand on dit, *Le bon la Fontaine*, est-ce une critique ? Ou plutôt n'est-ce pas une expression du cœur, qui marque qu'on aime autant la simplicité du poëte, qu'on admire son esprit ?

XXIV.

» Il en est de la Poësie comme de la
» Peinture (*a*). Il y a des morceaux qu'il
» faut voir de près, d'autres de loin.
» Ceux-ci ne veulent qu'un demi-jour ;

Ut pictura, poesis erit quæ, si propiùs stes,
Te capiet magis ; & quædam, si longiùs abstes.
Hæc amat obscurum : volet hæc sub luce videri,

(*a*) Il me semble qu'il faut lire comme autrefois: *Ut pictura, poesis erit quæ*, &c. Le tour est plus latin, plus Horatien, & l'expression plus juste : *Ut pictura, sic quædam erit poesis quæ....*

» ceux-là s'exposent à la plus vive lu-
» miere, & ne craignent point les yeux
» du plus subtil critique. Il y en a qui
» sont faits pour être vûs une fois; d'au-
» tres sont redemandez dix fois, & ils
» font toûjours plaisir.

Il en est de la Poësie comme de la Peinture. Il n'y a de différence entre ces deux arts qu'en ce que l'un s'exprime par les couleurs & les traits, & l'autre par la parole & l'harmonie: C'est dans l'un & dans l'autre même invention, même disposition, même génie, même goût.

Il y a des morceaux.... Je ne sens la justesse de la comparaison d'Horace que supposé qu'on explique le mot *poësis*, par un morceau de quelque poëme. Car je ne vois point de poëme, qui pris dans sa totalité, soit fait pour être vû seulement de loin, dans un demi-jour, & une seule fois. Ne fût-ce qu'une épigramme, quand elle est bien faite, elle plaît toûjours. L'idée d'Horace est donc, que de même que dans la peinture il y a des tableaux qui sont faits pour être vûs de

---

Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit semel: hæc decies repetita placebit.

loin, & pour l'effet, comme disent les peintres; il y a aussi des peintures dans un poëme, qui ne doivent pas être considérées avec tant de soin, qui ne sont que d'un gros dessein plutôt que d'une peinture finie. Il y en a qui font seulement variété, & qui n'intéressent point par elles-mêmes, qui ne se montrent que dans le lointain. C'est M. Dacier qui donne cette explication. J'aime mieux la donner, que de dire qu'il me semble qu'on ne retrouve pas dans cet endroit toute la netteté d'Horace.

Il y a des tableaux qui sont faits pour être vûs de loin, dans un demi-jour, une fois, on le conçoit : mais on ne voit point de poësie, ni de morceau de poësie, qui soit fait pour n'être vû que de loin, qu'une fois, & qu'à demi, ou bien ces morceaux seront mauvais ou médiocres. Il est vrai que les poëmes ont leurs points de vûe aussi bien que les tableaux; qu'il y a des morceaux de poëmes qui ne peuvent être détachez des autres morceaux qui les accompagnent. Il auroit donc fallu se contenter de dire : Il en est des peintures comme des tableaux : il faut les voir dans leurs points de vûes. Ainsi il faut voir

un drame ſur le théâtre, & non ſur le papier; une ſcène avec celles qui la précédent, ou qui la ſuivent, & non iſolée, & dénuée de tous ſes rapports. Si on y regarde de près, on verra que c'eſt le ſens de la penſée d'Horace. C'eſt un avis qu'il donne à ceux qui veulent juger des poëmes, & qui ne ſe mettent pas toûjours dans la ſituation où il faut être pour en bien juger.

XXV.

» Aîné des Piſons, quoique vous ſoyez
» né avec un ſens droit, & cultivé outre
» cela par les leçons de votre pere, écou-
» tez bien ce que je vais vous dire, & ne
» l'oubliez jamais.

» Il y a des genres où il eſt permis d'ê-
» tre médiocre : un juriſconſulte, un avo-
» cat, n'a pas le talent du célébre Meſſala,
» ni la profondeur de Caſſelius; cepen-
» dant ils ont leur prix. Mais un poëte

O major juvenum, quamvis & voce paternâ
Fingeris ad rectum, & per te ſapis, hoc tibi dictum
Tolle memor : certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. Conſultus juris, & actor
Cauſarum mediocris, abeſt virtute diſerti
Meſſalæ, nec ſcit quantum Caſſellius Aulus;

» qui n'eſt que médiocre, ni les dieux, » ni les hommes, ni même les colom- » nes, qui retentiſſent de ſes vers (*a*), ne » lui pardonnent. Dans un repas de plai- » ſir, une mauvaiſe ſymphonie, des par- » fums groſſiers, les pavots mêlez avec le » miel de Sardaigne (*b*) font un mauvais » effet. Pourquoi ? Parce que le repas » pouvoit s'en paſſer. De même la poëſie » étant née pour produire le plaiſir, ſi » elle ne monte au plus haut point, elle » tombe au plus bas degré. Celui qui ne » ſait point s'eſcrimer, ne manie point » le fleuret. Quand on n'a point appris » à lancer la balle, le palet, le cercle; on

Sed tamen in pretio eſt. Mediocribus eſſe poetis
Non homines, non dî, non conceſſere columnæ.
Ut gratas inter menſas ſymphonia diſcors,
Et craſſum unguentum, & Sardo cum melle papaver,
Offendunt; poterat duci (*c*) quia cœna ſine iſtis:
Sic animis natum, inventumque poema juvandis,
Si paulùm ſummo diſceſſit, vergit ad imum.
Ludere qui neſcit, campeſtribus abſtinet armis:

(*a*) Ce ſont les colomnes qui retentiſſoient, lorſque les poëtes récitoient leurs vers, & qui gémiſſoient quand les vers étoient mauvais; *ruptæ lectore columnæ.* Il peut ſignifier auſſi les colomnes revêtues d'affiches.

(*b*) Le miel de Sardaigne étoit fort mauvais: *Sardois videar tibi amarior herbis.*

(*c*) *Duci*, durer long-tems.

» se tient en repos, de crainte d'être la » risée des spectateurs ; &, sans être poë» te, on veut faire des vers. Pourquoi » non ? Ne suis-je pas de bonne famille ? » N'ai-je pas les rentes qu'il faut avoir » pour être chevalier (*a*) ? D'ailleurs je » suis honnête-homme.

» Pour vous, Pison, vous êtes trop sa» ge, & trop sensé pour faire aucune en» treprise, sans avoir le talent qu'elle de» mande. Si cependant vous faisiez jamais » quelque ouvrage, ne manquez pas de » le soumettre à la critique de Metius (*b*), » à celle de votre pere, à la mienne mê» me, si vous le voulez : & gardez-le » long-tems dans vos tablettes. On peut

---

Indoctusque pilæ, discive, trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ.
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quid ni ?
Liber & ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
Tu nihil invitâ dices, faciesque Minervâ :
Id tibi judicium est, ea mens. Si quid tamen olim
Scripseris, in Metî descendat judicis aures,
Et patris, & nostras ; nonumque prematur in annum.

(*a*) Il falloit environ 30000 livres de rente pour être Chevalier.

(*b*) Spurius Metius Tarpa, grand critique & juge établi pour examiner les ouvrages qui concouroient pour les prix.

» faire des changemens dans un manuscrit qu'on n'a pas publié. Mais quand » une fois il a pris son essor, il ne revient » plus.

Un homme qui donne des vers au public est précisément dans le cas du conteur qui dit, *Oyez une merveille*. S'il s'agit de nous instruire d'une chose qui nous importe ; qu'on parle en prose, la chose sera plus claire, & l'intérêt suffira pour nous rendre attentifs. Mais vous nous parlez en vers ; c'est donc que vous voulez nous réjouir ? Nous le voulons bien : mais tenez parole ; & souvenez-vous que nous voulons du beau. *Itaque in iis artibus in quibus non utilitas quæritur necessaria, sed animi libera quœdam oblectatio, quàm diligenter & quàm propè fastidiosè judicamus ! Neque enim lites, neque controversiæ sunt quæ cogant homines sicut in foro, non bonos oratores, item in theatro actores malos perpeti.* Cic. de Or. l. 1. c. 26.

Horace passe à l'éloge de la Poësie, & fait voir qu'elle ne peut deshonorer un

---

Membranis intus positis delere licebit
Quod non edideris. Nescit vox missa reverti.

seigneur, un homme sage qui s'y applique.

XXVI.

» Les hommes vivoient dans les forêts.
» Orphée, cet interprête des dieux, leur
» apprit à respecter le sang (*a*), & à se
» refuser une nourriture indigne de l'hom-
» me. Ce fut pour cela qu'on dit qu'il
» avoit apprivoisé les tigres & les lions
» cruels. On a dit de même d'Amphion,
» qui fonda la ville de Thèbes (*b*), qu'il
» attiroit les pierres par les doux sons de
» sa lyre, & qu'il les menoit où il vou-
» loit. La Poësie étoit autrefois l'organe
» de la sagesse. Ce fut elle qui distingua
» entre le bien public & l'intérêt parti-
» culier, entre le sacré & le prophane;

Sylvestres homines sacer, interpresque deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;

(*a*) *Victu fœdo*, les hommes sauvages se nourrissoient de viandes crues, & buvoient le sang.

(*b*) Cadmus bâtit Thèbes 1400 ans avant J. C. Amphion l'environna de murs & y bâtit une citadelle.

» qui arrêta le brigandage des mœurs,
» & fixa les gens mariez ; qui bâtit les vil-
» les, & grava les loix sur le bois. C'est
» ainsi que les vers & les poëtes ont été mis
» en honneur. Ensuite parut Homere, qui
» surpassa tous les autres, & Tyrtée (*a*),
» dont les vers animoient au combat les
» cœurs guerriers. Les Oracles ne répon-
» dirent qu'en vers. La Morale prit le
» même langage. On employa la douce
» voix des Muses pour gagner la faveur
» des rois. Enfin on inventa les jeux, qu'on
» célébra à la fin des longs travaux. Pour-
» roit-on rougir après cela de toucher la
» lyre, & de chanter avec Apollon ?

Concubitu prohibere vago ; dare jura maritis ;
Oppida moliri ; leges incidere ligno.
Sic honor, & nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes :
Et vitæ monstrata via est : & gratia regum
Pieriis tentata modis : ludusque repertus,
Et longorum operum finis : ne fortè pudori
Sit tibi musa lyræ solers, & cantor Apollo.

(*a*) Tyrtée fut donné par dérision aux Lacédémoniens, qui sur un oracle d'Apollon vouloient avoir un Athénien pour les commander dans la guerre contre les Messeniens. Cet homme les anima tellement par ses vers, qu'ils remporterent la victoire.

Rien n'est plus beau que la Poësie, quand elle se consacre à la vérité & à la vertu. Comme elle exprime parfaitement l'ivresse de l'ame, elle rend bien les sentimens de respect, d'admiration, de reconnoissance qui sont dûs à l'Etre suprême, & à tous les hommes qui ont porté en eux-mêmes l'image de sa justice & de sa bonté. Mais quand elle se prostitue au vice, elle commet une sorte de profanation qui la dégrade, & la deshonore. Les poëtes licencieux ne méritent aucune grace. S'ils ont des beautez d'élocution, il ne faut pas les blâmer, de peur d'être injuste; mais il faut se garder de les louer, de peur de donner du crédit au vice.

XXVII.

» On a mis en question, si un bon poëme » étoit l'ouvrage de la nature, ou celui » de l'art. Pour moi je ne vois pas ce que » peut faire le travail sans le génie, ou » le génie sans l'étude. Ils doivent s'en- » tr'aider mutuellement, & concourir au » même but.

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium: alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.

» L'athléte qui souhaite ardemment
» de remporter le prix de la course, a
» travaillé & souffert beaucoup dans sa
» jeunesse. Il a supporté le chaud, le
» froid. Il a renoncé aux plaisirs.

» Le flutteur qui joue aux fêtes d'Apol-
» lon a appris long-tems son art, & craint
» les réprimandes d'un maître.

» Aujourd'hui, c'est assez qu'on dise,
» je fais des vers admirables. Malheur à
» celui qui sera le dernier. Je serois hon-
» teux de l'être, & d'avouer que j'ignore
» ce que je n'ai jamais appris.

C'est un avis important qu'Horace donne à ceux qui veulent se mettre sur les rangs pour être poëtes. Il faut être né avec du talent, *naturâ*, & l'avoir cultivé avec soin, *arte*. Il faut avoir une veine riche, qui coule avec abondance; mais

---

Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit, fecitque puer: sudavit, & alsit:
Abstinuit Venere, & vino. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit priùs, extimuitque magistrum.
Nunc satis est dixisse; ego mira poemata pango.
Occupet extremum scabies: mihi turpe relinqui est;
Et quod non didici, sanè nescire fateri.

ce n'est pas assez, il faut aller encore puiser aux sources célébres.

XXVIII.

» Un homme riche en fonds, & qui a » des rentes, quand il fait des vers, » amasse autour de lui des flatteurs in» téressez, à peu-près comme un huissier » qui vend des meubles à l'encan. Qu'ou» tre cela, il soit homme à donner des rè» pas, à cautionner celui qui n'a point » de crédit, à le tirer d'un mauvais pro» cès, je serai bien surpris s'il a le bon» heur de distinguer le flatteur de l'ami » sincere.

» Si vous avez fait, ou que vous veuilliez » faire quelque présent, gardez-vous de » réciter vos vers tandis qu'on est encore » plein de joie. On s'écriera : cela est beau,

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire poeta
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si vero est unctum qui rectè ponere possit;
Et spondere levi pro paupere, & eripere atris
Litibus implicitum, mirabor, si sciet inter
Noscere mendacem, verumque beatus amicum.
Tu seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere, plenum

» très-

» très-beau, admirable. On pleurera de » tendresse, on pâlira, on sautera de joie, » on frappera du pied. A peu-près comme » ceux dont on paie les larmes aux funé- » railles; ils montrent la douleur plus que » ceux qui la ressentent. De même un flat- » teur qui se moque de nous, fait plus » de démonstrations qu'un approbateur » sincere. Quand les rois veulent connoî- » tre un homme à fond, & savoir s'il est » digne de leur confiance, on dit qu'ils » le font boire. Le vin est une sorte de » torture, qui fait sortir la vérité. Si vous » faites des vers, défiez-vous de ces re- » nards trompeurs qui s'enveloppent.

Voilà les avis qu'on peut donner à tout auteur qui cherche un censeur. La pre-

---

Lætitiæ. Clamabit enim, pulchrè, bene, rectè!
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem: saliet: tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo: sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborent
An sit amicitiâ dignus. Si carmina condes,
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

miere condition que doit avoir celui-ci, eſt d'être déſintereſſé : qu'il n'ait rien à eſpérer, ni à craindre. Viennent enſuite les qualitez d'un bon cenſeur.

XXIX.

» Quand on liſoit quelque morceau à » Quintilius, il diſoit : corrigez ceci, & » cela encore. Si on diſoit qu'on ne pou-» voit mieux faire, qu'on avoit eſſayé » deux fois, trois fois, il faiſoit effacer, » & refondre de nouveau la matiere, » pour eſſayer une quatriéme fois. Si, au » lieu de changer ce qu'il avoit blâmé, » on entreprenoit de le défendre ; il ne » répliquoit plus, & ne ſe fatiguoit pas » mal-à-propos, pour empêcher un au-» teur de s'aimer lui-même & ſes ouvra-» ges, tout ſeul, & ſans rival.

» Un critique qui a la droiture & les

Quintilio ſi quid recitares, corrige ſodes
Hoc, aiebat, & hoc. Melius te poſſe negares,
Bis, terque expertum fruſtrâ ; delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere verſus.
Si defendere delictum, quàm vertere, malles ;
Nullum ultra verbum, aut operam ſumebat inanem,
Quin ſine rivali teque & tua ſolus amares.
Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes,

» lumieres, blâme un vers lâche, un au-
» tre qui est dur. Il crayonne celui qui
» est raboteux : il retranche les ornemens
» affectez, fait éclaircir ce qui est obscur,
» vous arrête sur un mot équivoque, mar-
» que ce qu'il faut changer : enfin il fait
» le devoir d'un Aristarque (*a*). Il ne dira
» point ; pourquoi faire peine à un ami
» pour des riens ? Ces riens peuvent avoir
» des suites fâcheuses, si votre ami est
» sifflé & mal reçu du public.

On dira, si on veut, *tornatos* ou *ternatos*, l'un & l'autre font à-peu-près le même sens. On tourne le fer aussi bien que le bois ; & avant que de le tourner, il faut qu'il ait été ébauché sur l'enclume. Ainsi un vers a été trois fois au tour, &

Culpabit duros : incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum : ambitiosa recidet
Ornamenta : parum claris lucem dare coget :
Arguet ambiguè dictum : mutanda notabit :
Fiet Aristarchus : nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis ? Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel, exceptumque sinistrè.

(*a*) Aristarque a donné son nom à la Critique même. Il l'exerça avec une pénétration & une droiture admirable. Il vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe. C'est lui qui a revu & corrigé Homere.

trois fois il en est sorti imparfait ; il faut remettre la pensée au feu, la refondre, ou du moins la réformer, lui donner sur l'enclume une autre configuration, qui peut-être se prêtera mieux à la versification. Il est inutile de commenter ici Horace, il est clair par lui-même. Mais ce qui suit aura peut-être besoin de commentaire. On y verra les leçons de docilité dont la plûpart des auteurs, & surtout les poëtes, ont besoin.

XXX.

» De même qu'on évite un homme qui » a quelque maladie contagieuse, ou à » qui le fanatisme, la colere de Diane » ont troublé les sens ; de même un homme » me sage évite un poëte qui est fou de » lui-même. Il n'y a que les enfans qui » l'approchent, & qui le poussent, parce » qu'ils ne connoissent pas le danger.

» Si donc ce poëte, tandis qu'il en-

Ut mala quem scabies, aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, & iracunda Diana :
Vesanum tetigisse timent, fugiuntque poëtam,
Qui sapiunt : agitant pueri : incautique sequuntur.
Hic, dum sublimes versus ructatur, & errat,

» fante (*a*) des vers ſublimes, & qu'il » s'emporte au hazard, tombe dans un » puits ou dans une foſſe, comme un oi- » ſeleur qui guette les merles; & qu'il crie » d'une voix plaintive : au ſecours, chers » citoyens ! qu'on ne s'aviſe point de l'en » tirer. Si quelqu'un, par pitié, vouloit » lui jetter une corde & le ſecourir, que » ſavez-vous, lui dirois-je, s'il ne s'y eſt » point jetté de deſſein formé, & s'il » veut qu'on le ſauve ? Et à ce propos je lui » raconterois l'avanture du poëte Empe- » docles, qui, voulant paſſer pour un » dieu, ſauta de ſang froid dans l'Ætna » enflammé. Qu'il ſoit permis à un poëte » de ſe détruire. Le ſauver malgré lui,

Si, veluti merulis intentus decidit auceps,
In puteum, foveamve; licet, ſuccurrite, longùm
Clamet, io cives : non ſit, qui tollere curet.
Si quis curet opem ferre, & demittere funem;
Qui ſcis, an prudens huc ſe dejecerit, atque
Servari nolit ? dicam : Siculique poëtæ
Narrabo interitum. Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Inſiluit. Sit jus, liceatque perire poetis.

(*a*) *Ructatur. Roter.* Le terme eſt ſingulier. Il y a des poëtes qui font des vers pour faire des vers, ſans s'embarraſſer de ce que demande leur genre, leur ſujet, & l'objet qu'ils expriment.

» c'est lui faire autant de peine que de lui
» ôter la vie. Ce n'est point la premiere
» fois qu'il l'a fait ; & quand on l'en reti-
» reroit aujourd'hui, il n'en deviendra pas
» plus sage, ni moins avide d'un genre
» de mort dont il soit parlé. On ne sait
» pas trop pourquoi il fait des vers, s'il
» a deshonoré les cendres de son pere,
» ou profané quelque lieu saint ; il est
» certain au moins qu'il y a une Furie qui
» le tourmente. Il est comme un ours,
» qui a forcé les barreaux de sa loge. Armé
» de ses vers, il met en fuite le savant
» & l'ignorant. Malheur à celui qu'il a
» saisi : il ne le lâche pas : il faut qu'il
» expire. C'est une sang-sue qui ne quit-
» te pas prise, qu'elle ne soit gonflée de
» sang.

Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit : nec si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet : utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. Certè furit : ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.
Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

Tout ce morceau, qui eſt fort gai, eſt en même tems allégorique. Horace peint un mauvais poëte, né ſans talent, qui fait des vers, qui les montre, & qui ne veut pas être cenſuré. S'il n'eût eu d'autre deſſein que de peindre un poëte extravagant, qui ſe jette réellement dans une foſſe; il auroit terminé ſon Art poëtique, le plus grand de ſes ouvrages, en écolier plûtôt qu'en maître.

Levons l'enveloppe allégorique. Après avoir marqué les qualitez d'un bon critique : il s'adreſſe aux poëtes mêmes, dont les ouvrages ſont ſoumis à la critique; & il leur peint leur indocilité, qui tient ſouvent de la folie. On diroit qu'ils ſont frénétiques. Auſſi un cenſeur prudent, *qui ſapiunt*, n'a-t-il garde de toucher à leurs ouvrages, *tetigiſſe timent.* Il n'y a que les ſots, les ſimples, *pueri*, qui n'ont pas d'expérience, qui ne ſont point ſur leurs gardes, *incauti*, qui les écoutent, *ſequuntur*, & qui les critiquent, *exagitant.* Si donc un poëte de cette eſpece, tandis qu'il ſe croit un Phébus, qu'il ſouffle avec emphaſe, *ructatur*, des vers qu'il croit ſublimes, s'égare, ſe perd, ſort de ſon ſujet, *errat*, & qu'il tombe dans une lourde faute, *in*

puteum, il aura beau dire : « Mes amis, » aidez-moi de vos conseils : je vous en » prie : je vous en conjure, » *Io cives, succurrite :* gardez-vous bien de lui donner un bon avis pour lui faire corriger sa sotise, *non sit qui tollere curet :* ne lui ouvrez point d'issue. Peut-être même qu'il regarde sa faute comme quelque chose de beau, il l'a faite à tête reposée, de sang froid, *prudens*. Les poëtes ont des travers : témoin l'avanture d'Empédocles, qui pour se rendre célébre, s'est jetté dans l'Æthna. Un poëte a donc le droit de faire des sotises, de se noyer, de perdre sa réputation, *liceat perire poetis.* Vous lui faites autant de tort en lui épargnant de faire mal, qu'en lui ôtant un beau morceau. Du moins il se l'imagine. D'ailleurs il est incorrigible. Vous le tirerez aujourd'hui d'un mauvais pas, il s'y rejettera demain : il veut faire parler de lui, fût-ce en mauvaise part, & à ses dépens, *non ponet famosæ mortis amorem*. Il veut de l'extraordiuaire. Il a l'esprit troublé. Il faut qu'il ait commis quelque grand crime ; & que les dieux, en punition, lui aient envoyé la fureur de faire des vers. Car il est furieux ;

voyez-le : on diroit une bête féroce qui a forcé sa loge : il fait mourir les gens, en leur récitant ses vers. Et il ne les lit point pour être critiqué, comme le font les auteurs sages ; mais pour se gonfler de louanges ; & quand il est plein, il tombe, & vous laisse aller.

Rien n'est plus fort, plus riche, plus juste, & par conséquent plus beau que cette peinture d'un poëte orgueilleux, sot, enthousiaste, entêté de tout ce qu'il fait. Il y a beaucoup d'auteurs qui pourroient profiter des leçons qu'elle renferme. Mais dans ce genre plus le besoin est grand, moins on le sent.

Quoique cet ouvrage ait pour titre *l'Art Poëtique*, il ne faut pas croire pour cela qu'il contienne les regles détaillées de tous les genres. L'Auteur a traité sa matiere en homme supérieur. S'élevant par des vûes philosophiques au-dessus des menues analyses, il s'est porté tout d'un coup aux principes, & a laissé au lecteur intelligent à tirer les conséquences. Il ne parle ni de l'Apologue, ni de l'Eglogue, ni de l'Epopée, ni même de la Comédie ; ou, s'il en parle, ce n'est que par occasion, & rélativement à la

Tragédie, qu'il a choisie pour en faire l'objet de ses regles. Ayant étudié sa matiere à fond, il avoit compris qu'un seul genre renfermoit à-peu-près tous les autres; que le vraisemblable seul contenoit l'Univers poëtique, & toutes les loix qui le reglent; & qu'ainsi en traitant bien cet objet, quoique sur un seul genre, il expliqueroit assez les autres, sur-tout si ce genre étoit de nature à les renfermer presque tous: c'est ce qu'il a trouvé dans la Tragédie. Héroïque comme l'Epopée, dramatique comme la Comédie, en vers comme tous les autres poëmes, formant tous ses caractères d'après nature, & prenant un style décent selon les caractères, elle a toutes les parties qui font l'objet de la Poëtique: par conséquent elle suffisoit pour en porter toutes les regles.

Quant à l'ordre de cet ouvrage, Horace n'a point voulu le partager par chapitres, pour n'avoir point cet air magistral & trop philosophique, qui est ordinairement à charge à ceux qu'on instruit. Cependant s'il eût traité cette matiere sans méthode, il eût fait un cahos plûtôt qu'un art, & brouillé les idées de ses lecteurs plûtôt que de les éclairer. L'ordre y est,

mais il faut le chercher avec un peu d'attention. Il sera présenté clairement dans la table de ce volume, où on verra les regles qui regardent l'Art; ensuite celles qui sont faites pour l'Artiste.

Daniel Heinsius prétend qu'il y a plusieurs morceaux qui ne sont point à leur place. Mais ce déplacement est si peu de chose en lui-même, que quand il seroit démontré, ce qui n'est pas, & qu'au lieu de l'attribuer à l'incapacité des copistes, on l'attribueroit à Horace même; il ne feroit pas le moindre tort, ni au bon goût du poëte, ni à la droiture de son jugement. Ainsi on peut prendre sur ce point l'un ou l'autre parti, sans courir aucun risque.

XXXI.

Idée de la Poëtique de Vida.

Marc-Jerôme Vida nâquit à Crémone ville d'Italie, l'an de Jesus-Christ 2507. Il fut évêque d'Albe, & mourut en 1566. Il vivoit dans le beau siécle de Leon X. qui avoit pour les Lettres tous les sentimens qui étoient héréditaires dans la Maison des Médicis. Et ce fut à la solli-

citation de ce Pontife, & de Clément VII. qu'il entreprit d'écrire un Art poëtique.

Il a fait aussi des Hymnes sacrez, un poëme sur la Passion de notre Seigneur; un autre sur les vers à soie, & un sur les échets.

On reconnoît dans ses ouvrages un esprit aisé, une imagination riante, une élocution légere, facile, mais quelquefois trop délayée, peut-être même trop nourrie de la lecture de Virgile : ce qui donne à quelques endroits de ses piéces une apparence de centons.

Son Art poëtique est agréable par sa versification; mais il semble fait pour les maîtres moins que pour les commençans. Il prend au berceau l'éleve des Muses; il lui forme l'oreille, lui montre des modéles, & l'abandonne ensuite à son propre génie. Horace a fait beaucoup mieux; il remonte jusqu'aux principes, & se place dans un point si élevé, qu'il peut donner la loi à tous les Artistes, quelque grands qu'ils soient : il donne les regles mêmes de l'art, au lieu que Vida n'offre que la pratique des artistes. Cependant on ne laisse pas de trouver chez ce dernier des préceptes & des conseils, qui sont

très-bons. Ce qu'il dit sur l'élocution poëtique, est rendu avec une netteté & une évidence, qu'on ne trouve nulle part ailleurs ; & nous espérons que les jeunes gens, sur-tout, nous sauront gré de leur avoir fait connoître cet élégant versificateur.

Il a pris le ton de la haute poësie. Il invoque les Muses. Il est, par conséquent, en droit d'employer leur langage, & d'être, dans son style, poëte autant qu'il peut l'être.

XXXII.

» Qu'il me soit permis, Vierges du
» Pinde, de révéler vos mysteres, & d'ou-
» vrir vos fontaines sacrées. J'entreprends
» de former, dès sa tendre enfance, un
» poëte digne de chanter les exploits des
» héros, & les louanges des dieux, & de
» le placer sur la cime du mont que vous

Ex Lib. 1.

SIT fas vestra mihi vulgare arcana per orbem,
Pierides, penitusque sacros recludere fontes,
Dum vatem egregium teneris educere ab annis,
Heroum qui facta canat, laudesve Deorum,
Mente agito, vestrique in vertice sistere montis.

» habitez. Enfans généreux, qui de vous,
» enflammé de l'amour de la gloire, &
» laissant sous ses pieds le lâche vulgaire,
» tentera avec moi de s'élever sur ces ro-
» ches escarpées, qui retentissent des ac-
» cords d'Apollon, & où les muses toû-
» jours riantes célébrent des danses &
» chantent des vers ?

» Vous paroissez le premier, FRANÇOIS.
» Ne méprisez pas les Muses, vous qui
» êtes fils de roi; le sceptre de l'Empire
» des Gaules vous attend, quand votre
» main sera affermie par les années. Re-
» cevez ces légeres consolations que vous
» offrent les déesses du Pinde, aujourd'hui
» qu'un sort funeste, ô douleur ! vous a
» arraché, vous & votre frere, aux em-
» brassemens d'un pere, & qu'il vous re-

Ecquis erit juvenum segni qui plebe relicta
Sub pedibus, pulchræ laudis succensus amore,
Ausit inaccessæ mecum se credere rupi,
Lætæ ubi Pierides, cithara dum pulcher Apollo
Personat, indulgent choreis, & carmina dicunt ?
Primus ades, FRANCISCE, sacras ne despice Musas,
Regia progenies, cui regum debita sceptra
Gallorum, cum firma annis accesserit ætas.
Hæc tibi parva ferunt jam nunc solatia dulces,
Dum procul à patria raptum, amplexuque tuorum,

» tient sur les rives Espagnoles. Ainsi le
» voulurent les destins de ce héros, quand
» il lutta contre ses ennemis, malgré la
» fortune. Retenez cependant vos larmes,
» généreux Prince : peut-être que le sort
» cruel s'adoucira. Il viendra un jour heu-
» reux où rendu à votre patrie, après un
» triste exil, vous entendrez les crîs de
» joie & les applaudissemens des peu-
» ples, & où les meres attendries s'ac-
» quitteront de leurs vœux. Cependant
» les Muses seront vos compagnes : osez
» vous élever avec moi sur ces côteaux
» revêtus de forêts.

Voilà le ton de la vraie poësie. Le poëte a invoqué les Muses : il a annoncé, avec une confiance toute surnaturelle, son

---

Ah dolor ! Hispanis sors impia detinet oris
Henrico cum fratre. Patris sic fata tulerunt
Magnanimi dum fortuna luctatur iniqua.
Parce tamen, puer, ô, lacrymis. Fata aspera forsan
Mitescent, aderitque dies lætissima tandem,
Post triste exilium, patriis cùm redditus oris
Lætitiam ingentem populorum, omnesque per urbes
Accipies plausus, & lætas undique voces,
Votaque pro reditu persolvent debita matres.
Interea te Pierides comitentur. In altos
Jam te Parnassi mecum aude attollere lucos.

projet ; il adresse son discours au prince François, fils de François I. tandis qu'il étoit prisonnier en Espagne au lieu de son pere, après la fameuse défaite de Pavie ; c'est son éleve : ce sera celui des Muses qui vont lui dicter leurs leçons.

» Quelque matiere que vous entrepre-
» niez de traiter, qu'elle soit de votre
» goût, & qu'elle vous ait plû. Ne chan-
» tez pas un sujet qu'on vous impose, à
» moins que vous n'y soyez forcé par l'or-
» dre de quelque grand Roi ; s'il en est
» encore qui daignent prendre ce soin.
» Dans un sujet de notre choix tout coule
» de source ; & à peine peut-on atteindre
» aux autres par les plus grands efforts.
» Cependant, dès qu'un sujet vous aura
» plû, & qu'un feu subit se sera allumé

Atque ideo quodcunque audes, quodcunque paratus
Aggrederis, tibi sit placitum, atque arriserit ultrò
Ante animo. Nec jussa canas, ni fortè coactus
Magnorum imperio regum, si quis tamen usquam est,
Primores inter nostros qui talia curet.
Omnia sponte sua, quæ nos elegimus ipsi,
Proveniunt, duro assequimur vix jussa labore.
Sed neque cùm primùm tibi mentem inopina cupido,

» dans

» dans votre ame, ce ne sera pas assez
» pour entreprendre aussi-tôt un grand
» ouvrage. Différez quelque tems, & con-
» sultez-vous en vous-même; considérez
» bien toutes les faces, jusqu'à ce que ce
» premier feu soit passé.

Ces préceptes sont si clairs, qu'ils n'ont pas besoin d'être développez.

» Il ne sera pas inutile d'en tracer en
» prose une esquisse, qui soit comme le
» dessein de tout l'ouvrage; afin d'en as-
» sortir les parties, de les lier, & de fixer
» les bornes, de maniere qu'il n'y ait
» plus qu'à suivre la route, sans crainte
» de s'égarer.

C'étoit la pratique de Despréaux & de Racine. On a donné il y a quelque tems

Atque repens calor attigerit, subitò aggrediendum est
Magnum opus. Adde motam, tecumque impensiùs antè
Consulè, quidquid id est, partesque expende per omnes
Mente diu versans, donec nova cura senescat.
Quin etiam prius effigiem formare solutis,
Totiusque operis simulacrum fingere verbis
Proderit, atque omneis ex ordine nectere partes.
Et seriem rerum, & certos tibi ponere fines,
Per quos tuta regens vestigia tendere pergas.

la neuviéme Satire du premier, en prose, telle qu'il l'avoit crayonnée. Et on sait que, quand le second avoit écrit en prose une Tragédie, il disoit, *ma tragédie est faite*. Si on osoit citer Chapelain à côté de Racine & de Despréaux, on diroit qu'il a suivi la même méthode. Mais comme son ouvrage étoit fort long; quand il commença à le rimer, le feu qui avoit produit l'ébauche en prose, étoit tellement éteint, qu'il n'en restoit aucune étincelle. Il eût fallu faire comme faisoient Racine & Despréaux : versifier, tandis que l'imagination étoit encore échauffée; par la raison, que le génie même fournit beaucoup à l'élocution, puisque la verve du style poëtique n'est autre chose que l'invention même, qui se décharge avec feu & impétuosité par l'expression.

Après avoir parlé des soins que demande l'enfance d'un poëte, pour ne point lui gâter l'oreille par de mauvais sons; l'auteur introduit cet enfant dans les chœurs des Muses. Tout ce qu'il dit à cette occasion est gracieux.

» Que l'enfant qui est l'objet de mes
» soins, fasse son entrée dans les temples
» des poëtes, & qu'il se baigne dans la
» fontaine d'Aonie; qu'il sache dès ses
» plus tendres années respecter le Poëte
» sacré que les Muses nourrirent elles-
» mêmes dans les grottes verdoyantes du
» Mincio; & qu'admirant son art, ses in-
» ventions merveilleuses, il prie les dieux
» de lui accorder des vers qui ressem-
» blent aux siens. Bientôt il s'attachera à
» Ascagne; & touché de douleur, il lira
» les jeunes guerriers que l'impitoyable
» Mars a moissonnez avant le tems, &
» plongez dans le tombeau. Déja il fait
» mille questions sur Lausus, sur Pallas,
» qui vient d'être tué, il verse des larmes à

Jamque igitur mea cura puer penetralia vatum
Ingrediatur, & Aonia se proluat unda.
Jamque sacrum teneris vatem veneretur ab annis,
Quem Musæ Minci herbosis aluêre sub antris;
Atque olim similem poscat sibi numina versum,
Admirans artem, admirans præclara reperta.
Nec mora jam favet Ascanio, tactusque dolore
Impubes legit æquales, quos impius hausit
Ante diem Mavors, & acerbo funere mersit.
Multa super Lauso, super & Pallante perempto
Multa rogat: lacrymas inter quoque singula fundit

» chaque vers, quand il lit la malheu-
» reuse avanture d'Euryale, que la mort
» ravit à une mere qui se déseſpere. Ah!
» il le voit qui se roule en mourant : son
» sang de pourpre a souillé son beau
» corps.

L'auteur ne veut pas que son éleve s'en tienne à Virgile ; il lira Homere, & comparera les deux poëtes ; & selon lui, ce ne sera que chez Virgile, & chez les auteurs de son siécle, qu'il trouvera la pureté du langage. Les autres sont pleins de défauts.

Voici ce qu'il dit au sujet du maître qu'on doit donner à son éleve.

» C'est à vous, parens, que j'adresse
» cette leçon. Vous devez chercher un pré-
» cepteur, & le choisir entre mille, s'il est
» quelque homme ami des Muses, & sa-
» vant dans l'art, qui veuille se charger

Carmina, crudeli cùm raptum morte parenti
Ah! miseræ legit Euryalum pulchrosque per artus
Purpureum, letho dum volvitur, ire cruorem.
Interea moniti vos hîc audite, parentes.
Quærendus rector de millibus, èque legendus,
Sicubi Musarum studiis insignis, & arte,

» de ce ſoin, & prendre les ſentimens
» d'un pere tendre.

Il y a encore d'excellens précepteurs; mais comme ils ſont ſenſez, & qu'ils connoiſſent tout le prix de leur liberté, ils ne peuvent ſe réſoudre à la ſacrifier, qu'on ne leur donne des dédomagemens convenables, c'eſt-à-dire, un peu de fortune, & beaucoup de conſidération: ſouvent ils ne trouvent ni l'un ni l'autre.

Tout ce premier chant eſt employé à donner au jeune poëte des avis pleins de ſageſſe, & de bon ſens; mais qui ſe trouvent par-tout: ce qu'ils ont de particulier ici, c'eſt d'être rendus clairement, & avec les ornemens du ſtyle poëtique.

XXX.

Le ſecond chant renferme quelques regles ſur l'Epopée; mais comme nous en avons traité ci-deſſus, nous paſſons tout de ſuite au troiſiéme chant, qui eſt tout entier ſur l'élocution.

Qui curas dulces, carique parentis amorem
Induat, atque velit blandum perferre laborem.

» Généreux enfant, voilà les Muses qui » vous appellent du haut de leur rocher, » qui vous montrent la verdoyante cou- » ronne des vainqueurs, qui vous aiguil- » lonnent & vous animent. Déja elles vous » jettent des roses à pleines corbeilles; un » nuage de fleurs vous couvre, & répand » autour de vous les parfums de l'am- » broisie. Sur-tout évitez l'obscurité dans » les mots.

Il faut, dit Quintilien, non seulement qu'on puisse nous entendre, mais qu'on ne puisse pas ne pas nous entendre. La lumiere dans un écrit doit être comme celle du soleil dans l'Univers, laquelle ne demande point d'attention pour être vûe : il ne faut qu'ouvrir les yeux.

Ex Lib. 3.

JAM te Pierides summa en de rupe propinquum
Voce vocant, viridique ostentant fronde coronam
Victori, atque animo stimulos hortatibus addunt.
Jamque rosas calathis spargunt per nubila plenis
~~Desuper, & florum placido te plurima nimbo~~
Tempestas operit, gratumque effusus odorem
Ambrosiæ liquor aspirat, divina voluptas.
Verborum in primis tenebras fuge, nubilaque atra.

Ce qu'il dit sur la métaphore est très-heureusement rendu.

» Voyez-vous comme ils abandonnent
» les termes naturels pour en prendre d'é-
» trangers qu'ils empruntent d'ailleurs ?
» Les objets qu'ils en revêtent sont sur-
» pris de leurs nouvelles décorations, &
» ne savent d'où leur vient cet éclat nou-
» veau, qu'ils préferent à leur véritable
» nom : ainsi, quand on chante les com-
» bats, on croit voir un incendie.... Tel
» est le langage des dieux dans l'Olympe.

C'est ici sur-tout qu'il va dévoiler tous les mystères de la vraie versification, de celle qui ne dépend point du méchanisme de l'art métrique, mais de l'oreille seule, & de la délicatesse du versificateur.

Nonne vides verbis ut veris sæpe relictis
Accersant simulata, aliundeque nomina porrò
Transportent, aptentque aliis ea rebus, ut ipsæ
Exuviasque novas, res, insolitosque colores
Indutæ, sæpe externi mirentur amictus
Unde illi, lætæque aliena luce fruantur,
Mutatoque habitu, nec jam sua nomina mallent ?
Sæpe ideo cùm bella canunt, incendia credas
Cernere . . . . . .
Hunc fandi morem (si vera audivimus) ipsi
Cœlicolæ exercent cœli in penetralibus altis.

» Approchez : je vais vous ouvrir tous » les ſecrets de l'Hélicon. Les Muſes dai» gnent vous admettre dans leur ſanctuai» re le plus intime ; Apollon vous y in» vite. De tous tems les dieux ont accordé » à l'homme amateur des vers, d'avoir » commerce avec les Cieux : mais le Pere » immortel ne voulut point que cet art » céleſte fût à la portée du vulgaire, qui » n'eſt pas digne de le poſſéder. Pour l'é» carter, il voulut que le chemin fût étroit, » & qu'un petit nombre pût y arriver.

» Il y a donc beaucoup de choſes que » doivent obſerver les vrais poëtes. Ce » n'eſt pas aſſez pour eux de meſurer un » vers exactement, & de rendre les idées » par des termes propres ; il faut encore

---

Hùc ades. Hîc penitùs tibi totum Helicona recludam,
Te Muſæ, puer, hîc faciles penetralibus imis
Admittunt, ſacriſque adytis invitat Apollo.
Principio, quoniam magni commercia cœli
Numina conceſsêre homini cui carmina curæ,
Ipſe Deûm genitor divinam noluit artem
Omnibus expoſitam vulgò, immeritiſque patere,
Atque ideo, turbam quo longè arceret inertem,
Anguſtam eſſe viam voluit, pauciſque licere.
Multa adeò incumbunt doctis vigilanda poëtis,
Haud ſatis eſt illis utcumque claudere verſum,

» qu'il y ait un certain accord entre les » expressions & les choses. Il faut que chaque son, chaque mot, chaque vers, ait » une forme, un rapport de ressemblance » avec l'objet.

C'est-à-dire que pour les choses tristes, dures, traînantes, vives, il faut que les sons soient secs, sourds, ou légers, que les mots soient longs, courts, doux, ou chargez de consonnes, & que le vers ait plus ou moins de longues ou de brèves, des articulations plus ou moins dures ou douces, selon les objets. Il est certain que, sans cela, le vers n'est vers qu'à demi. Il ne doit pas y avoir deux vers dans tout un poëme, dont l'harmonie se ressemble, parce qu'il n'y a pas deux fois dans tout un poëme la même pensée précisément. Or, si les vers doivent avoir chacun une harmonie différente, cette différence doit sortir de la pensée, & de l'objet que le vers renferme. Ainsi il y a tel poëme qu'on admire du côté de la

---

Et res verborum propria vi reddere claras.
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant,
Atque sono quæcunque canunt imitantur, & apta
Verborum facie, & quæsito carminis ore.

versification, qui par-là même, péche presque par-tout : *Non quivis videt.* Ce poëte insensé, dont parle Horace, faisoit de beaux vers; mais ils lui sortoient de l'esprit comme les rapports indigestes sortent de l'estomac, par une secousse convulsive, *sublimes versus ructatur*, sans qu'il eût auparavant considéré ni le genre, ni le sujet, ni l'objet. Un bon vers se fait avec beaucoup de réflexion, & d'art : il faut le pétrir, & le pétrir avec effort, *operosa carmina fingo.* C'est Horace encore qui le dit. Nous avons cité la suite de ces vers dans le premier volume.

S'il est un Poëme françois qui ait droit d'entrer dans l'étude des Belles Lettres, c'est l'Art Poëtique de Despréaux. Horace n'a traité que la Tragédie; Vida, à proprement parler, ne traite que le style de l'Epopée; mais Despréaux fait connoîtré en peu de mots, tous les genres séparément, & donne les regles générales qui leur sont communes. Il nous suffit de dire aux jeunes gens, qu'ils doivent non-seulement le lire, mais l'apprendre par cœur comme le code, la regle, & le modéle du bon goût.

Fin du Tome troisiéme.

TABLE
DES MATIERES
Renfermées dans le Tome troisiéme.

POESIE LYRIQUE.

POESIE DIDACTIQUE.

LA SATIRE.

L'EPIGRAMME.

ART POETIQUE D'HORACE.

Fin de la Table du Tome troisiéme.

